11e année **Fiction** Chaque mois

N° 120 Nov. 1963

Autres éditions : allemande, anglaise, italienne, japonaise.

SCIENCE-FICTION

FANTASTIQUE

INSOLITE

RUBRIQUES

Couverture de Michel Jakubowicz.

Nouvelles déjà parues

des auteurs de ce numéro

CLAUDE F. CHEINISSE	62	Juliette
	92	Le sens de l'histoire
	97	L'amateur d'armes
	S.4	Les engins
MONIQUE DORIAN	78	Vers un autre pays sans nom
	107	Vous êtes si chaud, petit monstre
	110	Le rêve prisonnier
MICHEL EHRWEIN	53	La harpe
	61	Les billes
	S.I	L'heure du départ
	67	Les cerceaux
	73	Mon ami de loin
	S.2	Le retour des étoiles
	83	Celui que Jupiter veut perdre
	88	Uranus
	93	Le couple
	95	Le retour des cigognes
	106	En voyage
	109	Les histoires
	S.4	Les voix dans le désert
C.M. KORNBLUTH	1	La saison du serpent de mer
	3	Plus ça change
	12	Une fermière endiablée
	55	Manuscrit trouvé dans un sablé chinois
	63	Vivez à l'échelle cosmique !
	69	Fin de non-concevoir
	79	Virginie
	S.3	Avènement sur la chaîne douze
	111	Le moindre des fléaux
Avec Frederick Pohl	98	Si les pensées tuaient...
JULIETTE RAABE	113	Gare ton doigt de l'ondoing
JANE ROBERTS	52	Le temple
	56	Le chariot rouge
	60	Le collier de marrons
	77	Sans issue
ROBERT SHECKLEY	4	Désirs de roi
	18	Tu seras sorcier !
	30	Les monstres
	50	Invasion avant l'aube
	53	Amour et Cie
	57	Le prix du danger
	78	Retour aux cavernes
	89	Refus d'obéissance

Vous lirez bientôt :

Vance Aandahl	Le vieil homme et la pomme
Octave Béliard	La découverte de Paris
Jorge Luis Borges	Tlon Uqbar Orbis Tertius
Ray Bradbury	Le phénix
Ray Bradbury	L'abîme de Chicago
Jean Cassou	Guérir de la mort
Mildred Clingerman	Passion incendiaire
Philippe Curval	Vivement la retraite !
Henri Damonti	Un jeu très amusant
Michel Demuth	La bataille d'Ophiuchus
Alain Dorémieux	L'heure du passage
Michel Ehrwein	Les statues dormantes
Albert Ferlin	La question
Paul Grégor	La vallée des monstres
Zenna Henderson	Jordan
N. Ch.-Henneberg	Le rêve minéral
Rudyard Kipling	Eux
Richard Matheson	Laissez-nous notre âme
Richard M. McKenna	Chasseur, reviens-t-en
Daniel Meauroix	L'un et l'autre
Robert Silverberg	Prélude à l'enfer
Jacques Sternberg	Textes brefs
Bram Stoker	La vierge de fer
Theodore Sturgeon	Rien que l'amour
Roland Topor	Preuve par l'absurde
Jack Vance	Magie verte
Claude Veillot	En un autre pays
Pierre Versins	L'enfant né pour l'espace

ROBERT SHECKLEY

L'Amérique utopique

Voici Robert Sheckley présenté par lui-même, dans une notice biographique rédigée récemment (regrettons que la traduction soit imparfaite à rendre la vivacité du style) :

« Sheckley, Robert (initiale centrale inconnue). Appelé « capitaine » Sheckley dans chaque port entre les Seychelles et les Tuamotu. Très fort à la guitare espagnole (classique et flamenco). Age : 34 ans, né à New York. Métiers ayant conduit à l'apprentissage de celui d'écrivain : terrassier chez un aménageur de jardins, vendeur de biscuits, employé dans une fabrique de cravates peintes à la main, troufion quinze mois en Corée. Diplômé de l'Université de New York en 52. Depuis cette date, n'a pas cessé d'écrire et de publier de la SF. Doit être le seul auteur de SF à avoir accompli le trajet Floride-New York et retour d'une traite seul à bord de son bateau. Marié depuis cinq ans : cinq années de totale intimité, rompue seulement par d'occasionnelles visites à la salle de bains. Boit modérément, fume copieusement. Cinq recueils de nouvelles SF, deux romans SF et deux romans suspense. Ouvrages les plus récents : *Shards of space* (nouvelles), *Live gold* et *Man in the water* (romans). Est du type grand et calme. Porte des lunettes, des chemises rouges et le genre de chaussures avec lesquelles les Boers chassaient les bêtes sauvages. Devient forcené si on l'interrompt quand il est au travail ; est d'humeur égale le reste du temps. Vit de temps en temps en Espagne, au Mexique et à Greenwich Village. Aime jouer au poker. »

On a dit de Sheckley qu'il est plus doué pour la nouvelle que pour le roman et c'est sans doute vrai. C'est sans doute aussi pourquoi il a si parfaitement réussi *L'Amérique utopique*, qui est un roman à sketches, conçu comme une succession d'épisodes sans liaison étroite. Quant à ce roman lui-même, s'il n'étonne pas sous sa plume, il n'en diffère pas moins de tout ce qu'il a écrit jusqu'ici. Le genre qu'il a choisi est l'utopie satirique, cet écueil dangereux entre tous (cf. l'échec d'un roman comme *La république lunatique*). Et par des vertus conjuguées d'ironie et de fraîcheur, il est parvenu à le renouveler complètement.

Ce que Sheckley nous raconte ici, c'est un nouveau Voyage en Absurdie, cette Absurdie étant tout simplement l'Amérique du XXI[e] siècle. Dans cette contrée débarque un personnage dont on reconnaîtra aisément les ancêtres : c'est le Huron, le « bon sauvage » des philosophes du XVIII[e] siècle, c'est le Persan de Montesquieu, c'est surtout le Candide de Voltaire. Sur toute chose il jette un regard naïf et dévastateur, et au cours de l'opération, tous les poncifs de la so-

ciété américaine (et quelques autres) sont ajustés avec précision et abattus sans pitié.

Nous avons cité Voltaire ; mais on pense aussi, ce qui ne saurait surprendre chez un auteur comme Sheckley, à Swift et à Lewis Carrol. C'est souvent une absurdité très swiftienne que recèle le monde où gravite notre héros ; et dans les discours imperturbablement illogiques qui lui sont tenus parfois, on retrouve l'esprit de ceux dont la malheureuse Alice avait les oreilles farcies durant son séjour au Pays des Merveilles.

Ce roman avait été précédemment annoncé dans *Fiction* sous le titre *Atomes et ukulélé*. Nous avons finalement préféré celui, moins fantaisiste, de *l'Amérique utopique*, en jugeant que c'était un ouvrage digne, malgré les apparences, d'être pris au sérieux. Comme l'a dit Avram Davidson, rédacteur en chef de notre édition américaine : « Vous rirez souvent en le lisant, mais souvent aussi votre rire s'achèvera avec une petite bulle de sang au coin de la bouche. »

INTRODUCTION

L'UNIVERS fabuleux de Joenes a disparu depuis plus d'un millénaire. Nous savons que le Voyage de Joenes commença aux alentours de l'an 2000 et s'acheva pendant notre ère. Nous savons également que l'époque à laquelle ce Voyage eut lieu était remarquable par ses civilisations industrielles. L'articulation mécanique qui caractérise le XXIe siècle donna naissance à nombre de réalisations étranges, ignorées du lecteur moderne. Toutefois, nous avons presque tous eu l'occasion d'apprendre, à un moment ou à un autre, ce que les anciens entendaient par « missile téléguidé » ou par « bombe atomique ». On peut voir encore, dans certains de nos musées, les vestiges de ces créations fantastiques.

Quant à Joenes, il est certain qu'il a réellement existé ; mais les moyens nous manquent pour vérifier l'authenticité de toutes les histoires qui le concernent. Cependant, celles même que l'on considère comme allégoriques restent représentatives du climat et de l'esprit de cette époque.

On trouvera donc rassemblés dans cet ouvrage un certain nombre de récits évoquant le grand voyageur Joenes, son siècle merveilleux et tragique. Parmi ces récits, quelques-uns ont pour base des documents écrits, mais la plupart n'ont d'autre source que la tradition orale et sont parvenus jusqu'à nous grâce aux conteurs qui se les transmettaient d'une génération à l'autre.

Outre cet ouvrage, il existe une seule relation écrite du Voyage :

celle des Contes Fidjiens, publiés récemment, et où, pour des raisons évidentes, le rôle de Joenes est présenté comme secondaire par rapport à celui de son ami Lum. Attitude tout à fait contraire à l'esprit du Voyage et au contenu même des récits. C'est pour cette raison que nous avons senti la nécessité de composer ce livre, afin que les Histoires de Joenes soient fidèlement transcrites dans leur totalité et préservées pour les générations futures.

Ce volume contient tous les textes écrits du XXIe siècle concernant Joenes :

LA RENCONTRE DE LUM ET DE JOENES, extraite du Livre des Fidji, édition orthodoxe.

COMMENT LUM S'ENGAGEA DANS L'ARMÉE, également extrait du Livre des Fidji, édition orthodoxe.

Toutes les autres histoires sont issues de la tradition orale ; elles ont pour origine Joenes ou ses disciples, et se sont transmises d'une génération à l'autre. La présente anthologie est la transcription exacte des paroles de nos plus célèbres conteurs modernes ; elle respecte jusqu'au plus infime détail leurs points de vue, leurs idiosyncrasies, leurs conclusions, leurs particularités de style, leurs commentaires respectifs. Nous tenons à remercier ces conteurs de la bonne grâce avec laquelle ils nous ont autorisé à transcrire leurs récits. Voici la liste de leurs noms :

Maubingi de Tahiti
Ma'aoa de Samoa
Paaui des Fidji
Pelui de l'île de Pâques
Teleu de Huhahine.

Nous avons choisi les contes ou groupes de contes pour lesquels ces personnes étaient les plus réputées. Leur nom est cité au début de chaque histoire. Et nous présentons nos excuses à tous les excellents conteurs que nous n'avons pu inclure dans ce volume : leurs contributions devront attendre la compilation d'un variorum Joenes.

Pour l'agrément du lecteur, ces histoires sont présentées dans l'ordre chronologique, comme les différents chapitres d'un récit, avec un commencement, un milieu et une fin. Mais il ne faut pas s'attendre à une narration harmonieuse, rationnellement ordonnée. Certes, nous aurions pu ajouter ici, retrancher là, imposer à l'ensemble notre propre sens de l'ordre et du style. Nous avons préféré laisser les contes en l'état, afin de donner au lecteur le Voyage tout entier dans son intégrité. Ce n'était que justice pour les conteur et nous avons vu là le seul moyen de dire toute la vérité sur Joenes, les gens qu'il a rencontrés, le monde étrange dans lequel il a voyagé.

Donc, nous nous sommes contentés de transcrire les propres termes des conteurs et de copier les deux relations écrites ; nous

n'avons ajouté aucun commentaire de notre crû. Nous nous sommes bornés à décrire en quelques lignes, à la dernière page, ce que fut la fin du Voyage.

Et maintenant, lecteur, nous t'invitons à faire la connaissance de Joenes, à explorer en sa compagnie les dernières années de l'ancien monde et le début du nouveau.

⁂

1. JOENES ENTREPREND SON VOYAGE

(*d'après Maubingi de Tahiti*)

Notre héros, Joenes, vivait sur une petite île de l'Océan Pacifique, un atoll situé à trois cents kilomètres à l'est de Tahiti. Cette île s'appelait Manituatua et n'avait que trois kilomètres de long sur sept ou huit cents mètres de large. Un récif de corail la cernait et, au-delà de ce récif, s'étalait l'immensité bleue du Pacifique. Les parents de Joenes étaient venus de leur Amérique natale s'installer sur cette île, où ils avaient la charge du matériel qui fournissait en électricité presque tout l'est de la Polynésie.

Quand la mère de Joenes mourut, son père continua seul ; et, à la mort de son père, la Compagnie d'Electricité du Pacifique demanda à Joenes de prendre la succession de ses parents. Ce qu'il fit jusqu'à sa vingt-cinquième année, époque à laquelle les circonstances l'obligèrent à changer de vie.

Ces circonstances eurent pour berceau le cabinet directorial de la Compagnie d'Electricité du Pacifique, qui était situé à San Francisco, sur la côte ouest de l'Amérique. Là, des hommes bedonnants vêtus de costumes, de cravates, de chemises et de chaussures s'étaient réunis autour d'une table circulaire en bois de teck luisant. Ces chevaliers de la Table Ronde, comme on les appelait, tenaient entre leurs mains la plupart des fils qui commandaient le destin des hommes. Le Président du Conseil d'Administration se nommait Arthur Pendragon ; ce poste lui avait été légué par héritage, mais il avait dû livrer un combat acharné pour occuper cette place qui lui revenait de droit. Dès sa nomination, Arthur Pendragon s'était empressé de dissoudre le Conseil d'Administration et de le remplacer par des hommes à lui. Etaient présents autour de la table Bill Lancelot, personnage d'une très grande puissance financière ; Richard Galaad, bien connu pour ses œuvres de charité ; Austin Mordred, qui possédait des relations dans tous les milieux politiques de l'Etat, et beaucoup d'autres.

Ces hommes, dont l'empire financier était menacé depuis quelque temps, se prononcèrent pour la consolidation de leur puissance et l'abandon de tout ce qui ne rapportait pas de bénéfices. Cette

décision, pour aussi simple qu'elle parût à l'époque, devait avoir des conséquences incalculables.

Dans sa lointaine Manituatua, Joenes fut avisé de la résolution que le Conseil avait adoptée : la centrale électrique polynésienne devait cesser de fonctionner.

Joenes était donc en chômage ; mais, plus qu'un emploi, c'était tout un mode de vie qu'il avait perdu.

Pendant la semaine qui suivit, Joenes réfléchit longuement à son avenir. Ses amis polynésiens le supplièrent de rester avec eux à Manituatua ou, s'il le préférait, d'aller vivre sur l'une des îles plus importantes telles que Huahine, Bora Bora ou Tahiti.

Joenes prêta une oreille attentive à leurs propositions, puis s'enferma dans un lieu isolé pour peser le pour et le contre. Il sortit de ce lieu au bout de trois jours et annonça à la populace réunie son intention de partir pour l'Amérique, le pays natal de ses parents, afin de voir de ses propres yeux les merveilles décrites par les livres et de décider si, oui ou non, là était son destin ; il ajouta que, dans la négative, il reviendrait auprès de ses chers Polynésiens, l'esprit libre et le cœur joyeux, prêt à leur rendre tous les services qu'ils lui demanderaient.

La consternation s'empara de tous ceux qui l'écoutaient, car on savait l'île d'Amérique plus dangereuse encore que l'imprévisible océan ; et les Américains passaient pour des sorciers, des magiciens qui, par de subtils enchantements, pouvaient transformer entièrement la façon de penser d'un homme. Néanmoins, Joenes était décidé à partir.

Il était fiancé à une jeune Manituanienne à la peau dorée, aux yeux en amande, aux cheveux noirs, aux formes aguichantes, qui connaissait bien le cœur des hommes. Elle se nommait Tondelayo. Joenes lui proposa, soit de l'envoyer chercher dès qu'il serait établi en Amérique, soit de venir la retrouver si la fortune ne lui souriait pas. Aucune de ces deux alternatives ne plut à Tondelayo, et, usant du dialecte alors en vigueur dans ces parages, elle s'adressa à Joenes en ces termes :

— « Hé, clétin de blanc, tu veux aller en Amélique ? Et pour quoi donc, hé ? Les noix de coco être plus glosses en Amélique ? La plage plus glande ? La pêche plus bonne ? Non ! Le chumbichumbi alors, tu clois qu'on le fait mieux là-bas, hé ? C'est pas vlai. Reste ici avec moi, c'est bien plus bon pour toi. J'ai dit ! »

C'est ainsi que la belle Tondelayo s'efforça de raisonner Joenes. Mais celui-ci répliqua :

— « Crois-tu donc, ma chérie, que je sois heureux de te quitter, toi la réalisation de tous mes rêves et la cristallisation de tous mes désirs ? Non, ma chérie, non ! Ce départ me remplit de crainte, car j'ignore quel destin me guette dans ces froides contrées de l'est. Ce que je sais, par contre, c'est que l'homme doit partir, doit

regarder en face la gloire et la fortune et, s'il le faut, la mort elle-même. Car c'est seulement lorsque j'aurai compris le monde de l'est, ce monde dont je ne sais rien hormis ce que m'en ont dit mes défunts parents et leurs livres, que je pourrai revenir dans ces îles et y passer le reste de ma vie. »

La belle Tondelayo prêta une oreille attentive à ces paroles et les pesa longuement. Puis la fille des îles prononça ces mots d'une philosophie profonde et simple que ses ancêtres se transmettaient de mère en fille depuis un temps immémorial :

— « Hé, clétins de blancs, vous tous paleils, mais oui. Vous faile chumbi-chumbi avec petite vahiné, puis vous clever d'envie aller faile chumbi-chumbi avec femme blanche amélicaine. J'ai dit. Poultant le palmier pousse, le colail glandit, mais l'homme li doit moulil. »

Joenes ne put qu'incliner la tête devant l'ancestrale sagesse de la fille des îles. Mais sa décision n'en fut pas entamée. Il savait que son destin était de voir la terre d'Amérique d'où ses parents étaient venus, d'accepter tous les périls susceptibles de se présenter, d'en venir aux prises avec l'indéchiffrable Destinée qui tend ses pièges à tous les hommes. Il embrassa Tondelayo, qui se mit à pleurer en voyant que ses paroles ne l'ébranlaient pas.

Les chefs des alentours donnèrent en l'honneur de Joenes un festin d'adieu au cours duquel on servit les mets exotiques particuliers aux îles, tels que corned-beef ou ananas en boîte. Quand le caboteur fit escale à Manituatua avec la ration hebdomadaire de rhum, ils prirent tristement congé de leur cher Joenes.

C'est ainsi que Joenes, entendant encore tinter à ses oreilles la mélodie des îles, cingla au large de Huahine et de Bora Bora, de Tahiti et d'Hawaï, puis arriva enfin dans la cité de San Francisco, sur la côte ouest de l'Amérique.



2. LA RENCONTRE DE LUM ET DE JOENES

(d'après les propres paroles de Lum, telles qu'elles sont rapportées dans le Livre des Fidji, édition orthodoxe)

Eh bien, vous savez ce que c'est. Comme a dit Hemingway : l'alcool vous lâche, la poupée vous lâche, et qu'est-ce qui vous reste ? Donc, j'étais sur les quais, j'attendais le chargement hebdomadaire de peyotl et je ne faisais rien. Je restais là, debout, et je regardais tout : les gens, les grands bateaux, la Porte d'Or, tout, quoi. Je venais de m'envoyer un sandwich de salami italien sur du vrai pain de seigle, et avec le peyotl qui devait arriver, je me

sentais pas mal dans ma peau. Enfin je veux dire, quelquefois on se sent tout jouasse, même quand la poupée vous a lâché.

Donc, voilà un bateau qui arrive et ce type qui en sort. C'était une espèce de grand maigre avec un bronzage qui avait l'air tout ce qu'il y a de vrai, des épaules comac, une chemise en toile, un pantalon prêt à rendre l'âme et pas de souliers. Alors évidemment j'ai pensé qu'il était OK. Enfin, il avait l'air OK. Je me suis approché de lui et je lui ai demandé si c'était sur ce bateau que la came était arrivée.

Le type me regarde et me dit : « Je m'appelle Joenes. Je suis étranger dans ce pays. »

Tout de suite j'ai compris qu'il était pas dans le coup et je me suis mis à regarder dans le vide.

« Savez-vous où je peux trouver du travail ? » qu'il me demande. « C'est la première fois que je viens en Amérique, et je veux tout apprendre d'elle, savoir ce qu'elle me réserve et ce que je peux lui donner. »

Là, je l'ai regardé à deux fois, parce que je ne savais plus. Il avait pas l'air dans le coup, ça c'est vrai, mais tout le monde peut pas faire ça à la dure et on peut quelquefois, si on a la manière, en s'y prenant à la simplette, grimper jusqu'à cette grande Turne dans le Ciel où règne le plus Fortiche de Nous Tous. Bref, peut-être qu'il essayait de me mettre dedans avec son air de ne pas en avoir. C'est bien ce que faisait Jésus ; pourtant il était dans le coup, lui, et on serait tous dans son camp si les caves lui fichaient la paix. J'ai donc demandé à ce Joenes : « Tu cherches un job ? Et qu'est-ce que tu sais faire ? »

Il me répond : « Je sais opérer un transformateur électrique. »

— « Grand bien te fasse, » que je lui dis.

Là-dessus, il ajoute : « Et jouer de la guitare. »

— « Eh bien, mon vieux, pourquoi tu ne m'as pas dit ça tout de suite au lieu de m'envoyer ton machin électrique en travers de la gueule ? » que je lui demande. « Je connais un bistrot où tu pourras jouer, et même les caves risquent de te refiler la pièce. As-tu du pèze ? »

C'est à peine s'il connaissait le langage courant, ce Joenes, et j'ai dû tout lui expliquer, de A jusqu'à Z. Mais il a pigé assez vite, pour le coup de la guitare et des caves, et je lui ai offert de crécher dans ma piaule pendant quelque temps. Pourquoi pas, puisque ma poupée m'avait lâché ? Il m'a souri et m'a dit d'accord, que ça lui allait au poil. Ensuite il m'a demandé quelle était la situation dans notre bled et, à part ça, ce qu'on pouvait faire pour se distraire. Il avait beau ne pas être du pays, il paraissait OK. Alors je lui ai dit que côté poupées ça pouvait s'arranger et quant aux distractions il n'avait qu'à rester avec moi et voir venir. Il a eu l'air de piger. Je l'ai amené dans ma piaule et je lui ai donné un sandwich

de vrai pain de seigle avec les petits grains dedans, plus une portion de fromage suisse qui venait vraiment de Suisse, pas du Wisconsin. Il était si fauché, ce Joenes, que j'ai dû lui prêter ma guitare. La sienne, il l'avait laissée dans son île, si toutefois cette île existait. Puis on s'est pointés au bistrot en question.

Joenes a fait un vrai malheur avec sa guitare et ses chansons, parce qu'il chantait dans une langue que personne ne comprenait, ce qui était aussi bien vu que l'air n'avait rien d'excitant. Les touristes avalaient ça comme du petit lait, et Joenes s'est fait dans sa soirée $ 8.30, assez pour une grosse miche de seigle russe, allez vous rhabiller si vous trouvez ça anti-patriotique. Là-dessus, une poupée qui ne devait pas faire plus d'un mètre cinquante tout compris a commencé à lui faire les yeux doux. C'est qu'il était comme ça, Joenes, avec sa taille, ses épaules baraquées en conséquence et ses cheveux blonds décolorés par le soleil. Un type comme moi a plus de mal parce que j'ai beau avoir une barbe je suis bâti plutôt trapu et quelquefois ça prend un bout de temps. Joenes, lui, il les attirait comme un aimant. Il y a même une bonne femme de la haute qui est venue lui demander s'il s'était déjà envoyé en l'air, mais j'ai coupé court parce que le peyotl était arrivé et pourquoi troquer une migraine contre une indigestion ?

Donc Joenes, sa poupée, qui s'appelait Deirdre Feinstein, et une autre poule qu'elle m'avait dégottée, on est tous retournés dans ma piaule. J'ai montré à Joenes comment il fallait s'y prendre pour écraser les boutons de peyotl, etc., puis on en a tous pris et on est monté au ciel. *Nous*, parce que Joenes, lui, il a explosé comme une fusée et j'ai eu beau lui dire qu'il fallait se méfier des cognes, lesquels déambulent de nos jours dans les rues de San Francisco et mettent le grappin sur le premier venu pour étrenner leurs belles prisons toutes neuves, il a fallu qu'il monte sur le lit et qu'il fasse un discours. C'était un très beau discours, car ce grand garçon souriant venu de ses lointaines collines se défoulait vraiment pour la première fois, et il nous a transmis la parole en ces termes :

— « Mes amis, je suis venu à vous de mon lointain pays de sable et de palmiers dans un esprit de découverte, et je me considère comme le plus heureux des hommes car, dès mes premiers pas sur votre terre, j'ai été présenté à votre chef, le roi Peyotl, j'ai été élevé au lieu d'être abaissé, j'ai vu les merveilles de ce monde, merveilles qui sont en train de tourner au rouge sous mes yeux et de pleuvoir tout autour de moi comme une averse. A mon cher camarade Lum, je ne peux qu'exprimer très imparfaitement toute ma reconnaissance. Quant à mon nouvel amour, la voluptueuse Deirdre Feinstein, je dirai que je vois en moi croître une grande flamme et un vent turbulent souffler au dehors. Et quant à la fiancée de Lum, dont malheureusement le nom m'échappe, je

dirai que je l'aime comme un frère, incestueusement et pourtant avec une innocence née de l'innocence même. En outre... »

Or, Joenes avait une voix qui ne manquait pas de portée. Je dirais même qu'on aurait cru entendre le rugissement de l'otarie à la saison du rut, ce qui vaut la peine d'être connu. Mais c'était trop pour la piaule, et les voisins du dessus, des abrutis qui se lèvent tous les matins à huit heures pour aller au boulot, se sont mis à taper sur le plafond en criant que c'était une partouze de trop et qu'ils avaient prévenu les cognes.

Joenes et les filles étaient bourrés à bloc. Moi je m'enorgueillis de garder la tête claire en toute occasion, quel que soit le nuage qui flotte dans mes poumons ou le liquide qui danse dans mes veines. Je voulais jeter le reste du peyotl dans la cuvette des WC, mais Deirdre, qui en a au point de me faire peur quelquefois, a voulu le cacher dans son soutien-gorge où, a-t-elle affirmé, il ne pourrait rien lui arriver. Je les ai tous fait sortir de la piaule, Joenes serrant ma guitare dans sa main bronzée, et nous sommes arrivés en bas juste à temps car une voiture pleine de cognes venait de s'arrêter en face. J'ai recommandé à tout le monde de marcher droit comme au défilé car on ne peut pas jouer avec le feu quand on transporte de la came. Mais je ne savais pas à quel point Deirdre était partie.

Nous nous sommes mis à marcher et les cognes nous ont rejoints en nous lançant des coups d'œil de cognes, puis ils ont commencé à sortir des vannes sur les beatniks, l'immoralité et le toutim. J'ai dit aux autres de continuer à marcher mais cette sacrée Deirdre n'avait pas envie de se laisser faire. Elle s'est arrêtée pour dire aux cognes ce qu'elle pensait d'eux, chose qui n'est pas à recommander quand on a son vocabulaire et son imagination créatrice.

Le chef des cognes, un sergent, a dit : « Ça va, ma belle, on t'embarque. Pigé ? »

Ils ont traîné la pauvre Deirdre qui se débattait à coups de griffes et de talons vers leur bagnole. Je voyais Joenes se rembrunir, les regarder d'un air mauvais, et je me méfiais car bourré comme il l'était il se sentait plein d'affection pour Deirdre et probablement pour le monde entier, exception faite des cognes.

— « Mon vieux, » je lui ai dit, « tiens-toi tranquille, il fallait que ça craque et quand Deirdre a quelque chose dans le crâne elle l'a pas ailleurs. Depuis qu'elle s'est pointée à New York pour étudier le Zen (1), elle passe son temps à asticoter les cognes et à se faire embarquer, donc ça n'a rien de tragique, d'autant qu'elle est la fille de Sean Feinstein, un mec pourri de fric. Les cognes se contentent de lui faire cuver sa came, et puis ils la relâchent.

(1) Théorie philosophique dérivée du bouddhisme, aussi à la mode chez les intellectuels new yorkais que le fut en France l'existentalisme. (N D L R).

Donc, mon vieux, tiens-toi tranquille, ne regarde même pas derrière toi, car tu n'es pas le fils de Sean Feinstein ou de quelqu'un qui vaille la peine d'être mentionné. »

Voilà comment j'essayais de calmer et de raisonner Joenes, mais il s'est arrêté, figure héroïque sous les réverbères, le poing serré sur le manche de ma guitare, le regard plein de compréhension et d'amour pour son prochain, les cognes exceptés. Et il s'est retourné.

Le chef des cognes a demandé : « Tu as quelque chose à dire, petit ? »

Et Joenes a répliqué : « Lâchez cette jeune fille. »

Là-dessus, le cogne a répondu : « Cette camée que tu appelles une jeune fille a violé l'article 431.3 du Code de la Cité de San Francisco. Je te conseille de te mêler de ce qui te regarde, et défense de jouer de l'ukulélé dans les rues après minuit. »

Il nous le faisait à la bonne, quoi.

Mais alors Joenes s'est embarqué dans un discours qui valait son pesant d'or. Je ne me le rappelle pas mot pour mot, mais l'idée générale c'était que les lois sont l'œuvre de l'homme, donc qu'elles sont influencées par le mal qui est dans sa nature, et que la vraie morale consiste à suivre les diktats de l'âme illuminée.

— « Encore un coco ! » s'est écrié le chef des cognes, et en moins de deux Joenes était embarqué, lui aussi.

Bien entendu, le lendemain matin, Deirdre a été relâchée, à cause du nom de son père d'abord et peut-être aussi grâce à son charme que tout San Francisco s'accorde à vanter. Mais nous avons eu beau chercher dans tous les azimuths, et même pousser jusqu'à Berkeley, nous n'avons pas trouvé trace de Joenes.

Pas trace, je vous dis ! Qu'était-il advenu de ce blond troubadour aux cheveux brûlés de soleil, au cœur grand comme le monde ? Où s'en était-il allé avec ma guitare (une Tatay authentique) et mes sandales du dimanche ? Je suppose que seuls les cognes le savent et ils ne nous le diront pas. Mais je ne l'ai pas oublié, Joenes, le doux poète, qui, à la porte des Enfers, s'est retourné pour jeter un dernier regard à son Eurydice, et qui a connu le destin d'Orphée à la voix d'or. Enfin, ça ne s'est pas passé tout à fait comme ça mais ça revient au même, et qui sait dans quels pays lointains se promènent Joenes et ma guitare ?



3. LE COMITE DU CONGRES

(*d'après Ma'aoa de Samoa*)

Joenes ne pouvait pas savoir qu'en ce moment même un comité désigné par le Sénat américain se trouvait à San Francisco pour

enquête. Mais la police, elle, le savait. Devinant intuitivement de quelle valeur pouvait être le témoignage de Joenes dans cette affaire, elle le conduisit tout droit de sa cellule à la salle où le Comité siégeait en session.

Le Président du Comité, le Sénateur Georges W. Pelops, demanda aussitôt à Joenes ce qu'il avait à dire pour sa défense.

— « Je n'ai rien fait, » déclara Joenes.

— « Ah ! » fit Pelops. « Et qui donc vous a *accusé* d'avoir fait quelque chose ? Est-ce moi ? Est-ce l'un de mes illustres collègues ? Si oui, j'aimerais vous l'entendre dire. »

— « Non, monsieur, » répondit Joenes. « Je pensais seulement... »

— « Les pensées n'ont pas valeur de preuves, » dit Pelops.

Là-dessus il gratta sa tête chauve, ajusta ses lunettes, braqua son regard sur la caméra de télévision et dit : « De par son propre aveu, cet homme n'a été accusé d'aucun crime, fût-il de fait ou d'intention. Nous lui avons simplement demandé de parler, comme notre mandat nous y autorise. Or ses propres paroles trahissent un sentiment de culpabilité. Je crois, messieurs, que nous aurions avantage à pousser un peu plus avant cette affaire. »

— « Je veux un avocat, » dit Joenes.

Pelops répliqua : « Vous n'avez pas droit à un avocat, car la mission des personnes ici présentes est de déterminer des faits et non pas de vous inculper. Mais nous prenons bonne note du fait que vous avez réclamé l'assistance d'un homme de loi.

» Dites-moi, Mr. Joenes, croyez-vous *vraiment* au discours que vous avez fait hier soir dans les rues de San Francisco ? »

— « Je ne me rappelle pas avoir fait un discours. »

— « Vous refusez de répondre à ma question ? »

— « Je ne peux pas y répondre. Je ne me souviens de rien. Je crois que j'étais ivre. »

— « Vous rappelez-vous les gens avec qui vous vous trouviez ? »

— « Il me semble que j'étais avec un garçon du nom de Lum et une fille qui s'appelait Deirdre... »

— « Nous ne vous demandons pas de noms, » coupa précipitamment Pelops. « Nous voulions simplement savoir si vous vous rappeliez avec qui vous vous trouviez, et vous nous avez répondu que vous vous en souveniez. N'est-ce pas bien commode, Mr. Joenes, d'avoir une mémoire capable de se rappeler une série de faits et d'en oublier une autre, les deux s'étant produites dans une même période de vingt-quatre heures ? »

— « Il ne s'agissait pas de faits, » dit Joenes, « mais de personnes. »

— « Le Comité n'a que faire de vos facéties, » dit Pelops avec sévérité. « Je vous avertis dès à présent que toutes réponses facétieuses, vagues ou de nature à égarer, tout comme le refus de

répondre, seront considérées comme offenses à magistrat, ce qui est un délit punissable d'un mois à un an de prison ferme. »

— « Je ne pensais pas à mal, » fit hâtivement Joenes.

— « Parfait, Mr. Joenes. Et maintenant, continuons. Niez-vous avoir fait allusion, dans votre discours d'hier soir, au prétendu droit que, selon vous, tout citoyen a de renverser par la force le code légalement institué de ce pays ? Niez-vous, en d'autres termes, avoir incité à la rébellion les dissidents susceptibles d'être influencés par vos paroles d'inspiration étrangère ? Ou, pour vous rendre ma question plus compréhensible, niez-vous avoir prôné le renversement par la force du gouvernement qui repose nécessairement sur les lois *de* ce gouvernement ? Pouvez-vous prétendre que le fond et la substance de votre discours n'allaient pas à l'encontre de ces mêmes libertés, à nous accordées par nos Pères Fondateurs, qui autorisent vous et vos pareils à prendre la parole, ce qui ne vous serait *certainement pas* autorisé en Russie Soviétique ? Oserez-vous nous dire que ce discours, dissimulé sous le masque d'un bohémianisme inoffensif, ne faisait pas partie intégrante d'un complot bien précis ayant pour but de provoquer dans ce pays des dissensions internes et de paver la route à des agressions venues de l'extérieur, que vous ne jouissiez pas, pour ce faire, de l'approbation tacite, sinon des directives explicites, de certaines personnes appartenant à notre propre Département d'Etat ? Enfin que ces propos, soi-disant tenus en état d'ivresse, ne vous ont pas paru justifiés par le droit que vous croyez avoir d'agir subversivement dans une démocratie où le pouvoir de représailles est, selon vous tout au moins, rendu inopérant par une Constitution et une Déclaration des Droits qui cependant ne sont pas, comme vous pourriez le penser, destinées à aider les gens qui vivent en marge de la loi, mais plutôt à préserver les libertés du peuple contre les atteintes de mercenaires athées tels que vous-même ? Me trompè-je, Mr. Joenes ? Je vous demande de répondre par oui ou par non. »

— « J'aimerais clarifier un peu les choses... » dit Joenes.

— « La question, Mr. Joenes, » trancha Pelops d'une voix glacée. « Veuillez y répondre par oui ou par non. »

— « Je me prévaux, » dit Joenes, « des droits que m'accorde la Constitution, en particulier les premier et cinquième amendements, et je refuse respectueusement de répondre. »

Pelops eut un mince sourire. « Cette attitude vous est interdite, Mr. Joenes, car cette même Constitution à laquelle à présent vous vous raccrochez avec tant de ferveur a été réinterprétée, ou plutôt modernisée par ceux d'entre nous qui désirent la préserver de toutes souillures. Les amendements que vous mentionnez, Mr. Joenes — ou devrais-je dire camarade Joenes — ne vous autoriseront pas à garder le silence, et cela pour des raisons que n'importe quel

juge de la Cour Suprême aurait été heureux de vous exposer... *si vous aviez pris la peine de lui en faire la requête !* »

Il n'y avait rien à répondre à cette écrasante repartie. Joenes rougit comme une tomate, puis pâlit comme un lis. Mais il fut provisoirement sauvé par l'intervention de l'un des membres du comité, le sénateur Trellid.

— « Excusez-moi, monsieur, » dit le sénateur Trellid à Pelops, « excusez-moi, vous tous qui attendez la réponse de cet homme. Je n'ai qu'une chose à dire, et je veux qu'elle soit consignée au procès-verbal de cette séance, car il est des occasions où un homme digne de ce nom se doit de faire entendre sa voix, quelles qu'en soient pour lui les conséquences politiques ou économiques. Oui, un homme tel que moi se doit de prendre la parole en accord avec sa conscience, même si les paroles qu'il va prononcer risquent d'aller à l'encontre de cette grande puissance que représente l'opinion publique. Donc, je veux vous dire ceci. Je suis un vieil homme et, dans ma vie, j'ai vu beaucoup de choses, j'en ai contemplé davantage encore. Peut-être est-ce se montrer imprudent que de parler ainsi, mais je dois vous dire que je hais l'injustice. A la différence de certaines personnes, je ne puis approuver le massacre de Budapest, la prise de pouvoir illégale en Chine, la communisation de Cuba. Je suis vieux, on m'a accusé de conservationnisme, mais je ne puis approuver ces choses. Et quels que soient les épithètes dont on m'affuble, j'espère ne jamais voir le jour où une armée russe occupera Washington. Et si je m'élève contre cet homme, ce camarade Jonski, ce n'est pas en ma qualité de sénateur, mais plutôt en souvenir de l'enfant que je fus, cet enfant qui naquit dans les régions montagneuses du sud de Sour Mountain, qui chassa et pêcha dans la profondeur des bois, qui prit lentement conscience de ce que l'Amérique signifiait pour lui, que ses voisins déléguèrent au Congrès pour les représenter, eux et leurs êtres chers, et qui, maintenant, se sent dans l'obligation de faire cette déclaration de foi. C'est pour cette raison et pour cette raison seulement que je vous rappelle les paroles de la Bible : « Le Mal n'est pas Bon ! » Les esprits sophistiqués souriront peut-être en m'entendant m'exprimer ainsi, mais c'est en ces termes que la Bible parle, et je crois à la Bible. »

Les membres du comité éclatèrent en applaudissements spontanés. Quoiqu'ils l'eussent maintes fois entendu, le discours du vieux sénateur ne manquait jamais d'éveiller en eux des émotions exquises et profondes. Les lèvres blanches, le Président Pelops se tourna vers Joenes.

— « Camarade, » demanda-t-il avec une suave ironie, « êtes-vous membre militant du Parti Communiste ? »

— « Non ! » cria Joenes.

— « En ce cas, » reprit Pelops, « qui étaient vos associés à l'époque où vous militiez dans ce Parti ? »

— « Je n'avais pas d'associés. Enfin, je veux dire... »

— « Nous comprenons parfaitement ce que vous voulez dire. Puisque vous refusez d'identifier vos collègues en trahison, accepterez-vous de nous indiquer l'emplacement de votre cellule ? Non ? Dites-moi, camarade Jonski, le nom de Ronald Black vous rappelle-t-il quelque chose ? En d'autres termes, quand avez-vous vu Black pour la dernière fois ? »

— « Je ne l'ai jamais vu, » dit Joenes.

— « Jamais ? C'est un bien grand mot, Mr. Joenes. Voudriez-vous me faire croire que jamais, à aucun moment, vous n'avez pu voir Ronald Black ? Que jamais vous n'avez pu le côtoyer *innocemment* dans la rue, que jamais vous n'avez pu assister auprès de lui à une séance de cinéma ? Je ne connais personne en Amérique qui puisse affirmer avec tant de certitude n'avoir *jamais* vu Ronald Black. Désirez-vous que votre déclaration soit enregistrée ? »

— « Enfin, il se peut que je l'aie vu dans la rue, que je me sois trouvé dans une rue où il se promenait, mais je ne saurais en jurer... »

— « Cependant, vous admettez que la chose est possible ? »

— « Possible, sans doute. »

— « Parfait, » dit Pelops. « Enfin, nous avançons. A présent, je voudrais savoir où vous avez rencontré Black, ce qu'il vous a dit, ce que vous lui avez dit, quels documents il vous a transmis et à qui vous avez remis ces documents. »

— « Je n'ai jamais rencontré Arnold Black ! » s'écria Joenes.

— « Nous le connaissions sous le nom de *Ronald* Black, » rétorqua Pelops. « Mais nous sommes toujours heureux d'apprendre ses divers pseudonymes. Je me permets de vous faire observer que vous avez admis vous-même la possibilité d'une association entre vous et lui, possibilité qui, étant donné vos activités à l'intérieur du Parti, se mue en une probabilité qui a valeur de certitude. En outre, vous nous avez indiqué vous-même le nom sous lequel Ronald Black est connu au Parti, nom que jusqu'ici *nous ignorions*. Et cela constitue, il me semble, une preuve suffisante. »

— « Ecoutez, » dit Joenes, « je ne connais pas ce Black. Je ne sais même pas ce qu'il fait. »

La mine sombre, Pelops déclara : « Ronald Black a été convaincu d'avoir subtilisé les plans du nouveau Cabriolet Compact Studebaker Roadclinger de Luxe Super V-12, et de les avoir vendus à un agent de l'Union Soviétique. Au terme d'un procès en tous points conforme aux règles, Black a été exécuté de la façon prescrite par la loi. Par la suite, trente-et-un de ses complices ont été découverts, jugés, exécutés. Vous êtes, camarade Jonski, le trente-deuxième

maillon du réseau d'espionnage le plus important qui ait jamais existé dans ce pays. »

Joenes voulut parler, mais la voix lui manqua et il s'aperçut qu'il tremblait de peur.

« Ce comité, » reprit Pelops, « a été doté de pouvoirs extralégaux parce qu'il est chargé d'enquêter, non de punir. Peut-être cet état de choses est-il à déplorer, mais il faut suivre la lettre de la loi. En conséquence, nous remettons l'agent secret Jonski entre les mains de l'Attorney Général, afin qu'il soit jugé conformément à la loi et qu'il subisse tel châtiment que cette branche du gouvernement jugera convenable pour un homme qui se reconnaît coupable de trahison et qui ne mérite que la mort. La présente session est ajournée. »

Voilà comment Joenes fut traduit devant la section punitive du gouvernement et confié aux bons soins de l'Attorney Général.



4. COMMENT JOENES REÇUT JUSTICE

(*d'après Pelui de l'Ile de Pâques*)

L'Attorney Général devant lequel comparut Joenes était un homme de grande taille au visage dur, aux yeux étroits, aux lèvres blêmes, dont les traits semblaient avoir été sculptés au marteau dans du fer brut. Voûté, silencieusement méprisant, impressionnant dans sa toge de velours noir à jabot de dentelle, il était l'incarnation même de son terrible office. Serviteur de la section punitive du gouvernement, son devoir était d'appeler le châtiment sur la tête de tous ceux qui tombaient entre ses mains, et cela par tous les moyens en son pouvoir.

L'Attorney Général résidait à Washington, capitale de la Confédération Hellénique, mais il était de par sa naissance citoyen d'Athènes dans l'Etat de New York, et, dans sa jeunesse, il avait bien connu Aristote et Alcibiade, dont les écrits sont de pures émanations du génie américain.

Athènes était l'une des cités de l'ancienne Hellas, qui a donné le jour à la civilisation américaine. Près d'Athènes, Sparte, puissance militaire, régnait sur les cités lacédémoniennes de l'Etat de New York. Athènes l'Ionienne et Sparte la Dorienne s'étaient livré une guerre désastreuse, connue sous le nom de Guerre Inter-Etats, et avaient perdu leur indépendance sous la férule américaine. Mais elles conservaient une certaine influence sur la politique de ce pays, du fait, surtout, que Washington avait été le siège de la puissance hellène.

De prime abord, le cas de Joenes paraissait simple. Il n'avait

ni amis importants ni collègues politiques et rien ne semblait s'opposer à ce qu'il fût châtié. En conséquence, l'Attorney Général prit ses dispositions pour le faire traduire, non sans lui avoir procuré toute l'assistance légale qui lui était due, devant un jury de ses pairs, dans la célèbre Chambre Etoilée. Ainsi l'on respectait la lettre de la loi, mais l'on se donnait le réconfort de pouvoir prédire à l'avance le verdict que rendrait le jury. Car les loyaux jurés de la Chambre Etoilée, se consacrant corps et âme à l'extirpation du mal, n'avaient jamais, au cours de leur histoire, rendu un verdict autre que celui de culpabilité.

L'Attorney Général se proposait, une fois le jugement prononcé, de sacrifier Joenes sur la Chaise Electrique de Delphes, ce qui lui vaudrait la faveur des dieux et des hommes.

Tel était son plan. Mais des recherches plus poussées révélèrent que le père de Joenes était un Dorien de Mechanicsville, dans l'Etat de New York, et même qu'il avait occupé un poste important dans la magistrature de cette communauté. Que sa mère était une Ionienne de Miami, colonie athénienne située en plein territoire barbare. Par suite de ces découvertes, certains Hellènes influents demandèrent grâce pour le fils égaré de parents respectables et aussi dans l'intérêt de l'unité hellène, force qui n'était pas à dédaigner dans le contexte de la politique américaine.

L'Attorney Général, étant lui-même d'origine athénienne, jugea préférable d'accéder à cette requête. Il ordonna la dissolution de la Chambre Etoilée et la comparution de Joenes devant le grand Oracle de Sperry. Cette mesure remporta l'approbation générale car on savait l'Oracle de Sperry, tout comme ceux de Genmotor et de Genelectric (1), absolument juste et impartial dans les jugements qu'il était appelé à rendre sur les hommes et leurs actions. En fait, la justice rendue par les Oracles était si appréciée qu'en maints endroits ils avaient remplacé les tribunaux.

Joenes fut transféré à Sperry et reçut l'ordre de comparaître devant l'Oracle. Ce qu'il fit, quoiqu'il vacillât sur ses jambes. L'Oracle était une grande machine à calculer d'une infinie complexité, équipée d'un cadran, ou autel, devant lequel officiaient plusieurs prêtres. Ces prêtres étaient soumis à la castration afin que nulle pensée autre que celle de la machine ne vînt les troubler. Quant au grand prêtre, on lui crevait également les deux yeux, pour qu'il vît les pénitents par ceux de l'Oracle.

Joenes se prosterna devant le grand prêtre, mais celui-ci le releva et lui dit : « Mon fils, ne crains rien. La mort est le destin de tous les hommes et les souffrances sont leur lot tant que survivent leurs sens éphémères. Dis-moi, as-tu de l'argent ? »

---

(1) Allusion à General Motors et General Electric, ces deux mamelles de l'économie américaine. (N D L R).

— « J'ai huit dollars et trente *cents,* » répondit Joenes. « Mais pourquoi me demandez-vous cela, mon père ? »

— « Parce que, » dit le grand prêtre, « il est d'usage pour les suppliants de déposer volontairement une offrande aux pieds de l'Oracle. Mais, si tu n'as pas d'argent, tu peux le remplacer par d'autres dons également acceptables, tels qu'hypothèques, obligations, actions, actes notariés, ou tout autre papier auquel les hommes attachent de la valeur. »

— « Je n'ai rien de tout cela, » fit Joenes, tristement.

— « Ne possèdes-tu pas de terres en Polynésie ? »

— « Non. Celles que cultivaient mes parents leur avaient été allouées par le gouvernement et doivent lui revenir. Et je n'ai pas d'autres possessions, car en Polynésie on s'intéresse peu à ces choses. »

— « Alors, tu ne possèdes rien ? » s'exclama le grand prêtre. Il semblait troublé.

— « Rien d'autre que ces huit dollars et trente *cents.* Plus une guitare qui ne m'appartient pas en propre. C'est la propriété d'un jeune homme du nom de Lum, un habitant de la lointaine Californie. Mais, mon père, ces choses sont-elles vraiment nécessaires ? »

— « Non, certes, » répliqua le grand prêtre. « Mais il faut bien vivre, même quand on est cybernéticien, et l'on apprécie l'acte de générosité d'un étranger, surtout quand vient le moment d'interpréter les paroles de l'Oracle. De plus, on considère parfois que la pauvreté dénote un manque de piété : l'homme pauvre n'a pas pris la peine d'amasser de l'argent pour le cas où la colère divine s'abattrait un jour sur lui. Mais ce n'est pas notre affaire. Nous allons porter ton dossier à la connaissance de l'Oracle et attendre son jugement. »

Le prêtre traduisit dans la langue secrète que l'Oracle utilisait pour correspondre avec les hommes l'accusation de l'Attorney Général et la défense de Joenes. La réponse ne se fit pas attendre.

Le verdict de l'Oracle était conçu en ces termes :

ELEVEZ A LA PUISSANCE DIX LA RACINE CARRÉE DE MOINS UN.

N'OUBLIEZ PAS LE COSINUS CAR IL FAUT BIEN QUE L'HOMME SE DISTRAIE.

AJOUTEZ X EN TANT QUE VARIABLE FANTAISISTE.

LE RÉSULTAT TENDRA VERS ZÉRO ET PLUS N'AVEZ BESOIN DE MOI.

Une fois cette décision enregistrée, les prêtres se réunirent pour interpréter les paroles de l'Oracle. Et voici ce qu'ils en conclurent :

La puissance dix représente le nombre d'années durant lesquelles le suppliant doit peiner sous le joug de la loi pour se racheter : soit dix ans de travaux forcés.

La racine carrée de moins un, étant un nombre imaginaire, représente un état de grâce fictif ; mais, de par sa valeur instrumentale, ce nombre implique également la possibilité d'une élévation future du suppliant et son accession à un rang honorifique.

La variable X représente les furies incarnées de la terre parmi lesquelles le suppliant devra vivre et qui lui montreront toutes les horreurs imaginables.

Le cosinus est le signe de la déesse : elle épargnera au suppliant certaines des tortures que lui réservent les furies et lui fera connaître les plaisirs de la chair.

Le résultat tendra vers zéro signifie que l'équation de la justice divine et des nécessités humaines a tendance à s'équilibrer dans ce cas précis.

Et plus n'avez besoin de moi signifie que le suppliant ne devra pas comparaître à nouveau devant cet Oracle-ci ou devant un autre, le verdict étant complet.

Voilà comment Joenes fut condamné à dix ans de travaux forcés avec sursis. L'Attorney Général dut s'incliner devant la décision de l'Oracle et le faire remettre en liberté.

Une fois libéré, Joenes poursuivit son voyage sur la terre d'Amérique, porteur à la fois d'une malédiction et d'une promesse, ainsi que d'une condamnation avec sursis. Il quitta Sperry en toute hâte et prit le train pour la grande cité de New York. Ses aventures dans cette ville sont le thème de l'histoire suivante.

***

5. L'HISTOIRE DE JOENES, DE KECE ET DU POLICIER

(d'après Ma'aoa de Samoa)

Jamais Joenes n'avait rien vu de comparable à la grande cité de New York. Le vacarme et l'agitation incessante d'une foule si nombreuse étaient chose nouvelle pour lui, mais l'excitaient tout en le stupéfiant. Cette frénésie ne se calmait pas avec la tombée de la nuit, et Joenes observa les New Yorkais qui se bousculaient à l'entrée ou à la sortie des night clubs et des salles de danse dans leur quête du plaisir. Les joies de l'esprit n'étaient pas non plus dédaignées, car un grand nombre de personnes s'intéressaient à l'art disparu du cinématographe.

A l'aube, le rythme se ralentissait. Joenes rencontra plusieurs vieillards et même quelques hommes plus jeunes assis sans rien faire sur des bancs ou debout près des bouches de métro. Sur leurs visages, il lut une effroyable absence de tout sentiment et, quand il leur parla, il ne put comprendre leurs réponses. Ces New Yorkais si différents des autres le troublèrent et il se réjouit de voir revenir le matin.

Aussitôt, le va-et-vient frénétique de la foule recommença ; les

gens se frayaient un chemin à coups de coude dans leur hâte d'arriver on ne savait où, de faire on ne savait quoi. Joenes voulut en connaître la raison et il arrêta un passant au hasard pour le lui demander.

— « Monsieur, » dit-il, « pourriez-vous consacrer à un étranger une fraction de votre temps précieux afin de lui expliquer le pourquoi et le comment de cette vitalité débordante et réfléchie qui défie sa curiosité ? »

— « Qu'est-ce qu'y a ? » fit l'homme. « Encore un clinglé ? » Et il s'en alla.

Mais le deuxième passant que Joenes arrêta réfléchit longuement et dit : « Vous voyez là-dedans une manifestation de vitalité, hein ? »

— « C'est ce qu'il me semble, » fit Joenes avec un nouveau coup d'œil vers les essaims bourdonnants qui se pressaient autour de lui. « A propos, je m'appelle Joenes. »

— « Et moi Kèce. Comme dans « kèce qu'y a ? » Mais revenons à votre question. Je puis vous dire que ce qui anime cette foule, ce n'est pas la vitalité, c'est la panique. »

— « Quelle peut bien être la raison de cette panique ? » s'enquit Joenes.

— « Pour tout résumer en deux mots, ils redoutent que, s'ils s'arrêtaient un seul instant de courir et de se bousculer, quelqu'un ne s'aperçoive qu'ils sont morts. Ce qui serait très grave car, quand on constate la mort d'un citoyen, on peut lui retirer son emploi, bloquer son compte en banque, élever le taux de son loyer et le porter gigotant au tombeau. »

Joenes trouva cette réponse peu plausible. « M. Kèce, » dit-il, « ces gens n'ont pas l'air mort. Et en fait, si l'on veut bien s'en tenir à la seule réalité, ils ne le *sont pas.* »

— « Je ne m'en tiens jamais à la seule réalité, » répliqua Kèce. « Mais, puisque vous êtes un étranger, je vais essayer de vous expliquer. Tout d'abord, la mort n'est qu'affaire de définition. Autrefois, cette définition était très simple : vous étiez mort quand vous cessiez de bouger pendant un certain laps de temps. Puis les savants ont examiné de plus près cette notion démodée. Ils ont revu très attentivement toute la question et ils en ont conclu que l'on peut fort bien être mort sous tous les aspects importants tout en continuant de marcher et de parler. »

— « Quels sont ces aspects importants ? » s'informa Joenes.

— « Eh bien, ces morts vivants se caractérisent tout d'abord par une absence presque totale d'émotions joyeuses. Ils ne ressentent que la colère et la peur, bien qu'ils soient capables, parfois, de simuler d'autres sentiments, à la façon rudimentaire du chimpanzé qui fait mine de lire un livre. Ensuite, on relève dans leurs actions un automatisme qui accompagne l'interruption de

tous les processus mentaux élevés. Fréquemment, il se produit un mouvement réflexe vers la piété, mouvement assez semblable aux gesticulations frénétiques d'un poulet dont la tête vient d'être tranchée. En raison de ce réflexe, on trouve souvent des morts vivants aux alentours des églises où certains d'entre eux s'efforcent même de prier. D'autres hantent les jardins publics ou les stations de métro. »

— « Ah ! » fit Joenes. « En me promenant dans la ville cette nuit j'ai vu à ces endroits-là quelques personnes... »

— « Exactement, » reprit Kèce. « Il s'agit de ceux qui ne prétendent plus ne pas être morts. Mais d'autres copient les vivants avec un zèle intense et pathétique, espérant passer inaperçus. En général, ils échouent car ils en font trop, soit qu'ils gesticulent trop violemment ou qu'ils parlent et rient trop fort. »

— « Je n'avais pas la moindre idée de tout cela, » dit Joenes.

— « C'est un problème tragique. Les autorités font de leur mieux pour enrayer cette situation mais elle a pris des proportions gigantesques. J'aimerais pouvoir vous décrire les autres caractéristiques des morts-vivants, vous indiquer leurs points de ressemblance avec les morts à l'ancienne mode, les immobiles. Je suis sûr que cela vous intéresserait beaucoup. Mais je vois un policier approcher, Mr. Joenes, et je préfère prendre congé de vous. »

Ce disant, Kèce prit ses jambes à son cou et s'élança au milieu de la foule. Le policier s'ébranla à son tour, mais renonça vite à le rejoindre, et revint auprès de Joenes.

— « La barbe, » dit-il, « je l'ai encore perdu. »

— « Est-ce un criminel ? » demanda Joenes.

— « Le voleur de bijoux le plus habile de la région, » répondit le policier en épongeant son front massif et cramoisi. « Il aime se faire passer pour un beatnik. »

— « Il me parlait des morts-vivants. »

— « Il passe son temps à inventer des histoires. Un mythomane, voilà ce qu'il est. Complètement cinglé. Et dangereux avec ça. D'autant plus dangereux qu'il n'est pas armé. On ne peut prévoir à l'avance les mouvements d'un criminel qui n'est pas armé. Trois fois j'ai failli lui passer les menottes. Je l'ai sommé de s'arrêter, comme l'indique le manuel, puis, voyant qu'il n'obéissait pas, j'ai tiré. Ça fait huit passants que je tue et, si ça continue, je ne serai sans doute jamais sergent. De plus, les balles, c'est moi qui les paie. »

— « Mais si ce Kèce n'est jamais armé... » commença Joenes. Il s'arrêta brusquement. Il avait vu s'assombrir le visage du policier, sa main se porter vers la crosse de son revolver. « Je voulais dire... Y a-t-il quelque chose de vrai dans cette histoire de morts-vivants ? »

— « Non, ce sont des sottises de beatnik qu'il invente pour se

moquer des gens. Je ne vous ai pas dit que c'était un voleur de bijoux ? »

— « J'avais oublié »

— « Eh bien, ne l'oubliez plus. Je ne suis qu'un type comme les autres, mais ce Kèce me fait mal au ventre. Je fais mon devoir comme le prescrit le manuel, et le soir je rentre chez moi, je regarde la TV, sauf le vendredi qui est le jour où je vais au bowling. Est-ce une existence d'automate, comme il le prétend ? »

— « Bien sûr que non, » dit Joenes.

— « D'après lui, » poursuivit le policier, « les gens n'ont pas d'émotions. Eh bien laissez-moi vous dire, quoique je ne sois pas psychologue, je sais que j'ai des émotions. Quand je tiens ce revolver à la main, je me sens bien dans ma peau. Ça n'est pas une émotion, ça ? Mais ce n'est pas tout. J'ai été élevé dans un quartier pauvre de cette ville et, quand j'étais gosse, je faisais partie d'un gang. Nous avions des revolvers et des couteaux, nous organisions pour nous distraire des vols à main armée, des meurtres, des viols. C'est une existence d'automate, ça ? Et j'aurais pu continuer dans cette voie, devenir un criminel après avoir été un délinquant juvénile, si je n'avais pas rencontré ce curé. Il n'était pas collet monté, il parlait exactement comme nous, parce qu'il savait que c'était le seul moyen d'établir le contact avec les durs que nous étions. Souvent il partait en expédition avec nous, et plus d'une fois je l'ai vu saigner un bourgeois avec le petit couteau à cran d'arrêt qu'il ne quittait jamais. Comme il était régulier, nous l'acceptions. Mais c'était un curé et, le sachant régulier, je le laissais me parler. Il m'a expliqué que j'étais en train de gâcher ma vie. »

— « Ce devait être un homme extraordinaire, » dit Joenes.

— « C'était un saint, » déclara le policier d'une voix grave, réfléchie. « C'était vraiment un saint car il faisait exactement la même chose que nous mais, dans son cœur, il était pur et il nous suppliait de cesser nos activités criminelles. »

Le policier regarda Joenes dans les yeux et dit : « A cause de cet homme, je suis devenu flic. Moi qui de l'avis général devais finir sur la chaise électrique ! Et ce Kèce a le culot de me traiter de mort-vivant. Je suis devenu un bon flic et non un propre à rien comme lui. J'ai tué huit criminels en mission commandée, trois fois j'ai été décoré. Et j'ai aussi tué accidentellement vingt-sept passants dont la seule faute avait été de ne pas vider assez rapidement les lieux. Je le regrette pour eux, mais j'ai une tâche à accomplir et je ne peux pas laisser les gens encombrer la rue quand je poursuis un criminel. Quant aux pots-de-vin, les journaux ont beau dire ce qu'ils veulent, je n'en ai jamais accepté de ma vie, même pour un ticket de parking. » La main du policier se crispa convulsivement sur la crosse de son revolver. « Je donnerais un ticket de parking

à Jésus-Christ en personne et tous les saints réunis n'arriveraient pas à me graisser la patte. Qu'est-ce que vous pensez de ça ? »

— « Je pense que vous êtes très attaché à votre métier, » dit prudemment Joenes.

— « Vous avez raison. Et j'ai une femme très belle et trois enfants épatants. Je leur ai appris à se servir d'un revolver. Rien n'est trop beau pour ma famille. Et ce Kèce croit tout savoir sur les sentiments ! Bon Dieu, cette espèce de salaud à la langue mielleuse me rend tellement malade que parfois j'ai du mal à garder la tête froide. Heureusement que j'ai ma foi pour me soutenir. »

— « En effet, » dit Joenes.

— « Chaque semaine je retourne voir le curé qui m'a remis dans le droit chemin. Il s'occupe encore de gosses, tellement il croit à sa mission. Maintenant il est un peu vieux pour manier le couteau, alors en général il se sert d'un revolver ou d'une chaîne de vélo. Cet homme a fait plus pour la bonne cause que tous les centres de réhabilitation de cette ville. Quelquefois je lui donne un coup de main et à nous deux nous avons sauvé quatorze garçons qui paraissaient irrécupérables. La plupart sont devenus de respectables hommes d'affaires, et six sont entrés dans la police. Chaque fois que je vois cet homme, je sens ma foi se raffermir. »

— « Je trouve ça merveilleux, » dit Joenes. Tout doucement il se mit à reculer, car le policier avait tiré son revolver et le tripotait nerveusement.

— « Il n'y a rien dans ce pays qu'un peu de morale et de générosité ne puisse guérir, » dit le policier, les mâchoires frémissantes. « Dieu finit toujours par triompher et il en sera ainsi tant qu'il y aura des hommes de bonne volonté pour l'aider. La loi est présente au bout de mon bâton bien plus que dans ces vieux manuels de droit poussiéreux. Nous arrêtons les criminels et les juges les relâchent. Vous trouvez ça admissible, vous ? Mais nous y sommes habitués, nous les flics, et nous pensons qu'un bras cassé vaut bien une année au trou. Alors, la plupart du temps, nous nous chargeons nous-mêmes de la sentence. »

A ce point de son discours, le policier brandit son bâton. Celui-ci dans une main, son revolver dans l'autre, il regarda fixement Joenes. Joenes perçut la soudaine immensité du besoin que ressentait le policier de faire appliquer l'ordre et la loi. Il resta figé sur place, se contentant d'espérer que le policier, dont les yeux brillaient de plus en plus à mesure qu'il avançait vers lui, ne le tuerait pas et ne lui briserait pas les os.

Le moment crucial approchait. Mais Joenes fut sauvé à la dernière seconde par un citoyen de la ville qui, pensant à autre chose sous ce soleil tropical, s'engagea sur la chaussée sans attendre que le feu passe au rouge.

Le policier pivota sur ses talons, tira deux coups de semonce,

et chargea. Joenes s'éloigna rapidement dans la direction opposée, et ne s'arrêta pas de marcher avant d'avoir quitté la ville.

⁂

6. JOENES ET LES TROIS CAMIONNEURS

(les trois histoires qui composent ce récit ont pour auteur Teleu de Huahine).

Comme Joenes poursuivait son chemin sur la grand-route qui menait vers le nord, un camion stoppa à sa hauteur. A l'intérieur de ce camion il y avait trois hommes qui lui proposèrent de le prendre à bord de leur véhicule jusqu'au lieu de leur destination.

Tout heureux, Joenes monta dans le camion et exprima sa gratitude aux camionneurs. Mais ceux-ci lui répondirent que tout le plaisir était pour eux car rouler continuellement n'avait rien de très distrayant, même à trois, et ils aimaient à converser avec les étrangers, à les entendre raconter leurs aventures. Ils demandèrent à Joenes de leur dire ce qu'il lui était arrivé depuis qu'il avait quitté son pays natal.

Joenes déclara qu'il ne lui était rien arrivé d'heureux depuis qu'il avait quitté son pays natal, et même que tout avait marché de travers, donc qu'il se considérait comme le plus infortuné des hommes.

— « Mr. Joenes, » dit le premier camionneur, « vous avez connu, en effet, quelques mésaventures. Mais c'est moi qui suis le plus infortuné des hommes, car j'ai perdu quelque chose de plus précieux que l'or, et je déplore cette perte chaque jour de ma vie. »

Joenes lui demanda de lui raconter son histoire. Et voici l'histoire du premier camionneur.

L'HISTOIRE DU CAMIONNEUR SCIENTIFIQUE

Je me nomme Adolphus Proponus et suis suédois de naissance. Tout enfant, j'aimais déjà la science et je la considérais comme la servante de l'humanité.

Mes instincts généreux et mon inclination scientifique me poussèrent à faire mes études de médecine. Une fois mon diplôme obtenu, je proposai mes services à l'Organisation Mondiale de la Santé en demandant à être envoyé dans une des régions les plus pauvres et les plus lointaines du globe. Je me retrouvai sur la côte d'Afrique Occidentale, seul médecin pour une contrée aussi vaste que l'Europe. J'y remplaçais un certain Durr, un Suisse, qui avait succombé à la morsure de la vipère à cornes.

De nombreuses maladies décimaient la population. J'en connais-

sais plusieurs pour les avoir étudiées dans les livres. D'autres m'étaient étrangères. Il s'agissait, me dit-on, de maladies propagées artificiellement dans le contexte de la neutralisation de l'Afrique.

Ces épidémies avaient balayé plusieurs centaines de millions de soldats occidentaux qui combattaient contre des guerilleros africains. Ces guerilleros avaient été anéantis eux aussi. De même, plusieurs espèces animales, mais pas toutes. Le rat, par exemple, prospérait. Les serpents de toutes sortes se multipliaient. Les mouches et les moustiques chez les insectes, les vautours chez les oiseaux avaient considérablement augmenté en nombre.

J'ignorais jusqu'alors cette situation, car les démocraties laissent rarement se propager ce genre de nouvelles, et les dictatures moins encore. Mais je vis toutes ces horreurs en Afrique. Et j'appris qu'il en était de même dans les régions tropicales de l'Asie, de l'Amérique Centrale et de l'Inde. Calcul ou coïncidence, ces pays étaient devenus sincèrement neutres, tant les préoccupait la lutte qu'ils devaient mener pour survivre.

Je déplorai le mauvais usage que l'on avait fait de la science, mais je croyais toujours en elle. Je me disais que de tout temps des hommes à la vue courte avaient fait beaucoup de mal dans le monde mais qu'il suffirait de quelques philanthropes aidés de la science pour tout remettre en ordre.

Avec le concours de plusieurs personnes de bonne volonté disséminées dans le monde entier, je me mis courageusement au travail. Je visitai les tribus de mon district, je soignai leurs maladies avec mon stock de médicaments. Le succès dépassa mes espérances.

Mais, bientôt, les microbes s'adaptèrent à mes remèdes et de nouvelles épidémies éclatèrent. Quoique résistants, les indigènes souffrirent terriblement.

Par télégramme, je réclamai d'urgence de nouvelles drogues. On me les envoya, et j'enrayai l'épidémie. Mais quelques germes et virus parvinrent à survivre, et la maladie se propagea de nouveau.

Je fis renouveler ma provision de remèdes. Cette fois encore j'engageai contre la maladie un combat mortel dont je sortis vainqueur. Mais il y avait toujours quelques organismes qui échappaient à mes drogues. Sans compter les mutations qui se produisaient. J'appris que dans un milieu favorable les maladies pouvaient développer des formes nouvelles et virulentes en beaucoup moins de temps qu'il n'en fallait à l'homme pour fabriquer ou découvrir de nouveaux remèdes.

Je m'aperçus, en fait, que les germes se comportaient exactement comme les humains en cas de péril. Ils manifestaient une étonnante volonté de survivre ; et, naturellement, plus violemment on les attaquait, plus frénétiquement ils se reproduisaient, mutaient, résistaient, pour, enfin, attaquer à leur tour. Je commençais à trouver cette ressemblance inquiétante, surnaturelle.

Je travaillais prodigieusement, je multipliais les efforts pour sauver cette pauvre population, souffrante et misérable. Mais la maladie gagnait de vitesse les drogues les plus modernes et faisait rage avec une violence incroyable. J'étais au désespoir, car on n'avait pas inventé de nouveaux remèdes pour faire face à ces nouveaux maux.

Je découvris alors que les germes, en mutant pour s'adapter à mes nouvelles drogues, étaient redevenus vulnérables aux anciennes. Dans une véritable frénésie de ferveur scientifique, je recommençai à les appliquer.

Depuis mon arrivée en Afrique, j'avais combattu dix épidémies majeures. La onzième venait d'éclater. Et je savais que les germes, les virus reculeraient devant mon attaque, se reproduiraient, muteraient, frapperaient à leur tour, ce qui donnerait naissance à une douzième épidémie, puis à une treizième, et ainsi de suite.

Voilà dans quelle situation m'avait entraîné mon zèle scientifique et humaniste. J'étais ivre de fatigue, je ne tenais plus debout qu'à force de volonté, et je n'avais le temps de penser à rien d'autre qu'à mon problème.

Ce fut à ce moment-là que les habitants de mon district prirent la situation en mains. A demi illettrés, ils ne voyaient qu'une chose : les grandes épidémies qui les ravageaient depuis que je me trouvais parmi eux. Je devins pour eux une sorte de magicien suprêmement mauvais dont la trousse contenait les essences raffinées des maladies qui les faisaient souffrir. Ils s'adressèrent à leurs propres sorciers, qui enduisirent de boue les malades, leur firent ingurgiter des fragments d'os pilés, et imputèrent la responsabilité des décès qui continuaient de survenir à quelque innocent indigène. Pour être plus loin de moi, ils fuirent dans une région désolée, marécageuse, où la nourriture était rare et les maladies nombreuses.

Je ne pus les suivre, car ces marécages étaient en dehors de ma juridiction. Il y avait là un autre médecin, suédois lui aussi, qui, au lieu de distribuer des remèdes, des pilules ou des injections, s'enivrait chaque jour en puisant dans son stock d'alcool. Il vivait dans la jungle depuis vingt ans et prétendait n'avoir de conseils à recevoir de personne.

Complètement abandonné à moi-même, j'eus une dépression nerveuse. On me rappela en Suède et là je me mis à réfléchir sur ce qui m'était arrivé.

Je me rendis compte que mon érudition et mon humanisme n'avaient aidé personne. Au contraire, mon érudition n'avait servi qu'à accroître les douleurs et les souffrances de la population que j'avais voulu soigner, et mon humanisme imbécile qu'à bouleverser l'équilibre des forces sur la terre en m'incitant à tenter de supprimer certaines créatures dans l'intérêt de l'homme.

Prenant conscience de tout cela, je quittai mon pays, je fuis

l'Europe et j'arrivai ici. A présent je conduis un camion. Et si par hasard quelqu'un vient me vanter les prodiges de la science et de l'humanisme, je le dévisage comme je ferais d'un fou.

Voilà comment j'ai perdu ma foi en la science, chose plus précieuse que l'or, et pourquoi je déplore cette perte chaque jour de ma vie.

Quand le premier camionneur eut achevé son histoire, le second prit la parole à son tour : « Nul ne peut nier que vous ayez eu des malheurs, Joenes. Mais ils sont moindres que ceux dont a souffert mon compagnon. Et les malheurs de mon compagnon sont moindres que les miens. Car je suis le plus infortuné des hommes : j'ai perdu quelque chose de plus précieux que l'or ou que la science, et je déplore cette perte chaque jour de ma vie. »

Joenes demanda au second camionneur de lui raconter son histoire, et voici ce qu'il lui dit.

L'HISTOIRE DU CAMIONNEUR HONNÊTE

Je me nomme Ramon Delgado et je suis natif du Mexique. Jadis mon honnêteté était pour moi un sujet d'orgueil. J'étais honnête à cause des lois de mon pays qui m'enjoignaient de l'être, ces lois rédigées par les meilleurs des hommes, dérivées de principes de justice universellement acceptés, fortifiées de châtiments pour être obéies de tous et non pas seulement des gens vertueux.

Dans mon village, je travaillais, j'économisais mon argent, je menais une vie honnête et droite. Uu jour, on m'offrit un emploi dans la capitale. J'en fus très heureux, car je désirais depuis longtemps voir cette grande cité d'où découle la justice de mon pays.

Je consacrai toutes mes économies à l'achat d'une vieille automobile, et je me rendis dans la capitale. Je me garai devant la boutique de mon nouvel employeur, et j'allai y chercher un peso afin de me procurer, à la machine distributrice, un ticket de parking. En sortant, je fus arrêté.

On me conduisit devant un juge qui m'accusa de stationnement illégal, de vol à la tire, de vagabondage, de résistance à la force publique et d'avoir créé une perturbation dans la rue.

Pour chacune de ces accusations le juge me reconnut coupable. De stationnement illégal, parce que je n'avais pas de ticket de parking ; de vol à la tire parce que j'avais pris un peso dans la caisse de mon employeur en vue d'acheter ce ticket ; de vagabondage, parce que je n'avais sur moi qu'un peso ; de résistance à la force publique parce que j'avais discuté avec le policier ; d'avoir créé une perturbation dans la rue parce que j'avais pleuré au moment de pénétrer dans la cour de la prison.

Tout cela était vrai, mot pour mot ; je ne vis donc aucune injustice dans le verdict du juge. Et je ne me plaignis pas quand il me condamna à dix ans de prison. Je savais que seuls des châtiments sévères et rigides pouvaient assurer la continuité de la loi.

Je fus envoyé au Pénitentier fédéral de Morelos, et je me dis que goûter aux fruits amers de la malhonnêteté ne pourrait que me rendre service.

En arrivant au Pénitentier, je vis un grand nombre de gens qui se cachaient dans les bois des alentours. Je ne leur prêtai pas grande attention, car la sentinelle était en train de lire mon mandat d'incarcération. Elle l'étudia très attentivement, puis elle ouvrit la porte.

A peine avait-elle entrouvert le battant que je vis, à ma grande stupéfaction, ces gens sortir de leur cachette, se précipiter vers la prison et se ruer dans la cour. Des gardes tentèrent de les repousser. Toutefois, plusieurs d'entre eux avaient réussi à entrer dans le Pénitentier quand on put enfin en refermer la porte.

— « Je croyais que le rôle d'un gardien de prison était de veiller à ce que personne n'en sorte et non à ce que personne n'y entre, » dis-je à la sentinelle.

— « Il en était ainsi autrefois, » me répondit-elle. « Mais, à présent, avec tous les étrangers qui pullulent dans ce pays, sans compter la famine, il y a des individus qui pénètrent de force dans les prisons pour être assurés de manger leurs trois repas par jour. Nous ne pouvons rien contre eux. En forçant la porte de la prison, ils se rendent coupables d'un délit, et nous sommes obligés de les garder. »

— « Quelle honte ! » dis-je. « Mais en quoi les étrangers jouent-ils un rôle dans cette affaire ? »

— « Ce sont eux qui ont commencé. Ils meurent de faim dans leurs pays respectifs, et ils savent qu'ici, au Mexique, nous avons les prisons les plus confortables du monde. Aussi parcourent-ils de grandes distances dans le but de pénétrer dans nos prisons, surtout quand ils n'ont pas réussi à entrer dans les leurs. Mais enfin ces étrangers ne sont ni meilleurs ni pires que nos propres concitoyens, qui agissent de même. »

— « S'il en est ainsi, comment le gouvernement peut-il appliquer les lois ? »

— « En taisant la vérité. Un jour nous arriverons à construire un pénitentier fait de telle sorte que ceux qui n'y ont pas droit ne pourront pas y entrer. En attendant, nous nous arrangeons pour ne pas divulguer cette situation. Ainsi la plupart des gens croient encore que l'incarcération est un châtiment redoutable. »

Là-dessus, mon gardien m'escorta à l'intérieur du Pénitentier jusqu'au bureau des Libérations sur Parole. J'y trouvai un homme

qui me demanda ce que je pensais de la vie de prison. Je lui répondis que je ne pouvais pas encore me prononcer sur ce sujet.

— « Eh bien, » me dit-il, « votre conduite, depuis que vous êtes ici, a été exemplaire. Notre but est de réformer les criminels, non d'en tirer vengeance. Que diriez-vous d'une libération immédiate ? »

Craignant de me fourvoyer, je répliquai qu'il me fallait réfléchir.

— « Prenez votre temps, » dit-il, « et revenez me voir dès que vous désirerez être libéré. »

De là, on me conduisit dans ma cellule. Elle abritait déjà deux Mexicains et trois étrangers. L'un de ces étrangers était américain, les deux autres français. L'Américain me demanda si j'avais accepté la libération sur parole. Je lui dis que j'avais réservé ma réponse.

— « Pas bête pour un débutant ! » s'écria cet homme, qui se nommait Otis. « La plupart des nouveaux arrivants s'y laissent prendre. Ils acceptent la libération sur parole, et, en deux temps trois mouvements, les voilà dehors, les yeux fixés sur les grilles. »

— « Est-ce si terrible ? » m'informai-je.

— « Mais oui, » déclara Otis. « Une fois libéré sur parole, on n'a plus aucune chance de retourner en prison. Quelque délit que l'on commette, le juge se contente de l'inscrire sur le dossier en conseillant au coupable de ne pas recommencer. D'ailleurs, il est rare qu'il recommence car, dans l'intervalle, les flics ont pris soin de lui casser les deux bras. »

— « Otis a raison, » dit l'un des Français. « Accepter une libération sur parole est très dangereux, et j'en suis la vivante preuve. Je me nomme Edmond Dantès. Il y a très longtemps, je fus condamné à plusieurs années de prison. On m'offrit de me relâcher. Dans l'ignorance de la jeunesse, j'acceptai. Mais, une fois dehors, je me rendis compte que tous mes amis étaient restés ici, que j'y avais laissé ma collection de livres et de documents. En outre, dans mon ardeur juvénile, j'avais abandonné entre ces murs ma fiancée, la détenue 43422231. Je me rendis compte, hélas ! trop tard, que tout ce qui faisait le charme de mon existence était ici, que, par ma faute, la chaleur et la sécurité de ces murailles de granit m'étaient interdites à jamais. »

— « Que fîtes-vous ? » demandai-je.

— « Je croyais encore, » fit Dantès avec un sourire rêveur, « que le crime porterait ses fruits. Je tuai un homme. Mais le juge se contenta d'ajouter quelques années à sa sentence, et la police me brisa tous les doigts de la main droite. C'est alors, pendant ma convalescence, que je résolus de revenir ici. »

— « Ce dut être très difficile. »

— « Il me fallut faire preuve d'une patience inébranlable : je passai dix années de ma vie à essayer de pénétrer par effraction dans cette prison. »

Les autres prisonniers se taisaient. Le vieux Dantès reprit :

« En ce temps-là, les règlements de sécurité étaient plus rigides et une attaque en masse, comme celle à laquelle vous avez assisté ce matin, eût été impossible. Sans aide d'aucune sorte, je creusai un tunnel sous ce bâtiment. Trois fois, je me heurtai à des murailles de granit et je dus recommencer ailleurs. Puis, au moment où j'allais enfin déboucher dans la cour intérieure, les gardiens me virent, creusèrent à leur tour un tunnel et me forcèrent à revenir sur mes pas. Une autre fois, je tentai de me poser en parachute à l'intérieur de la prison, mais une bourrasque soudaine m'emporta vers la campagne. Par la suite, on interdit aux avions de survoler le pénitencier. »

— « Mais comment réussîtes-vous à entrer ? »

— « Je retournai à la prison, déguisé en enquêteur spécial. Tout d'abord, les gardiens refusèrent de me laisser passer. Mais je leur dis que le gouvernement envisageait d'adopter un décret qui leur accorderait des droits égaux à ceux des prisonniers. Ils m'ouvrirent la porte, et je leur révélai alors ma véritable identité. Ils furent bien obligés de me garder, et un homme de lettres vint me demander de lui raconter mon histoire. J'espère qu'il l'a fidèlement transcrite.

» Depuis, évidemment, les gardes ont pris des mesures énergiques telles qu'il serait impossible à quiconque de renouveler mon exploit. Mais je crois fermement qu'un esprit courageux arrivera toujours à surmonter les obstacles que la société élève entre lui et son but. Avec de la ténacité, tout le monde doit pouvoir s'introduire dans une prison. »

Les prisonniers étaient restés silencieux pendant le discours du vieux Dantès. Voyant qu'il avait terminé, je lui demandai : « Votre fiancée était-elle encore ici à votre retour ? »

Le vieillard détourna les yeux, et une larme glissa sur sa joue. « La détenue 43422231 était morte d'une cirrhose du foie trois ans auparavant. À présent, je passe ma vie en prières et en contemplation. »

La tragique histoire de cet homme courageux, résolu, de cet amour condamné par le destin, avait jeté un froid sur la cellule. Ce fut en silence que nous nous rendîmes au réfectoire pour prendre notre repas du soir, et cette humeur sombre ne nous quitta que plusieurs heures plus tard.

Dans l'intervalle, j'avais réfléchi jusqu'à m'en donner la migraine à cet étrange amour de la prison que manifestaient ces hommes. Plus je pensais, moins je comprenais. Très timidement, je finis par demander à mes compagnons de cellule s'ils n'accordaient aucune importance à la liberté, s'ils ne regrettaient jamais les villes et les rues, les forêts et les champs verdoyants.

— « La liberté ? » fit Otis. « C'est l'illusion de la liberté que

vous voulez dire, et la chose est bien différente. Les villes dont vous parlez ne cachent qu'horreur, insécurité et crainte. Les rues sont des impasses, et c'est la mort qui guette au bout. »

— « Quant à ces forêts et ces champs verdoyants que vous mentionnez, » dit le second Français, « ils sont encore pires. Je m'appelle Rousseau. Dans ma jeunesse, j'ai écrit plusieurs livres ridicules, dépourvus de tout fondement, qui louaient la nature et prétendaient que là était la place de l'homme. Puis, devenu adulte, j'ai quitté secrètement mon pays et j'ai voyagé dans cette nature dont j'avais parlé avec tant de confiance.

» J'ai découvert alors que la nature est terrible et qu'elle hait l'humanité. Que les champs verdoyants sont plus durs aux pieds de l'homme que les pires pavés. Que les plantes sont de misérables hybrides, dépouillées de leur force et maintenues en vie par la main de l'homme, qui combat les herbes envahissantes et les insectes.

» Dans la forêt, j'ai constaté que les arbres ne communiaient qu'entre eux, que toutes les créatures me fuyaient. J'ai appris qu'il existe des lacs d'un bleu magnifique, véritable délice pour les yeux, mais toujours entourés d'épines et de marécages, et dont l'eau, quand on s'en approche, devient d'un brun sale, bourbeux.

» C'est aussi la Nature qui nous donne la pluie et la sécheresse, la chaleur et le froid ; mère attentionnée, elle fait en sorte que la pluie pourrisse la nourriture de l'homme, que la sécheresse la tanne, que la chaleur brûle son corps et que le froid gèle ses membres.

» Et encore ne faut-il voir là que ses aspects les plus suaves, en rien comparables à la violence des océans, à la traîtrise des marais, à la dépravation du désert, aux terreurs de la jungle. Pourtant, c'est bien la nature qui, dans sa haine de l'humanité, a voulu que la surface de la terre fût couverte, pour sa plus grande part, de montagnes et d'océans, de marécages, de déserts et de jungles.

» Je ne dirai rien des séismes, des ouragans, des raz-de-marée, de toutes les catastrophes par lesquelles la nature révèle l'étendue de sa haine.

» Le seul moyen pour l'homme d'échapper à ces horreurs, c'est de se réfugier dans un endroit où la nature ne puisse pas entrer. Ce qui, bien évidemment, est le cas de la prison. Voici la conclusion à laquelle je suis arrivé après de nombreuses années d'études. Et voici la raison pour laquelle je répudie les paroles de ma jeunesse, je vis heureux derrière ces murailles où jamais je n'aperçois un arbre ni une fleur. »

Là-dessus, Rousseau se détourna et s'absorba dans la contemplation d'un mur d'acier.

— « Voyez-vous, Delgado, » dit Otis, « la seule vraie liberté est ici, en prison. »

Cela, je ne pus l'accepter, et je lui fis observer que nous étions enfermés, ce qui était contradictoire avec la notion même de liberté.

— « Mais nous sommes tous enfermés sur cette terre, » répliqua le vieux Dantès. « Seules les dimensions de l'endroit diffèrent. Et nous sommes tous enfermés à l'intérieur de nous-mêmes. Tout est prison. Celle-ci est plus confortable que les autres, voilà tout. »

Otis, ensuite, me reprocha mon ingratitude. « Vous avez entendu les gardiens, » dit-il. « Si notre bonne fortune était connue du pays tout entier, les gens se battraient pour entrer. Vous devriez vous réjouir, à la fois d'être ici, et de ce que rares soient ceux qui ont entendu parler de ce merveilleux endroit. »

— « Du reste, la situation est en train de changer, » déclara l'un des Mexicains. « Le gouvernement a beau dissimuler la vérité, présenter l'incarcération comme une chose à craindre, à éviter, peu à peu les yeux du peuple se dessillent. »

— « Ce qui met le gouvernement dans une position terrible, » renchérit l'autre Mexicain. « Ils n'ont pas encore trouvé de substitut pour la prison. Un moment, ils ont envisagé de punir tous les crimes de mort. Ils ont dû y renoncer, car cette mesure aurait directement affecté le potentiel industriel et militaire du pays. Ils ne peuvent donc condamner les coupables qu'à la prison... l'endroit, justement, où ils rêvent d'aller. »

Tous les détenus éclatèrent de rire, car, étant des criminels, ils se réjouissaient de voir la justice pervertie. Et c'était une perversion, en effet, cette situation qui permettait de commettre un crime contre le bien commun, puis d'en être récompensé par le bonheur et la sécurité.

Je me sentais en plein cauchemar, toute riposte me manquant. Enfin, en désespoir de cause, je m'écriai : « Peut-être êtes-vous libre, peut-être vivez-vous dans des conditions particulièrement confortables... mais vous n'avez pas de femmes. »

Les détenus gloussèrent nerveusement, comme si je m'étais rendu coupable de quelque incongruité. Mais Otis répondit avec calme : « Ce que vous dites est vrai, nous n'avons pas de femmes. Toutefois, cela n'a guère d'importance. »

— « Cela n'a guère d'importance ? » répétai-je.

— « Certes, » fit Otis. « Au début, cette privation peut gêner, mais on finit toujours par s'adapter à son milieu. Somme toute, il faut être femme pour se croire indispensable. Nous, les hommes, nous ne sommes pas de cet avis. »

Les détenus approuvèrent avec beaucoup d'animation.

« Les vrais hommes, » dit Otis, « n'ont besoin que de la compagnie d'autres hommes. Si Butch était ici, il vous expliquerait tout cela mieux que moi ; mais Butch est à l'infirmerie avec une double hernie, au grand chagrin de ses nombreux amis et admirateurs. Il

vous dirait que la notion d'existence sociale implique celle de compromis. Si les compromis sont nombreux, nous disons qu'il y a tyrannie. S'ils sont d'importance mineure et aisément arrangeables, comme cette affaire de femmes, nous disons qu'il y a liberté. Ne l'oubliez pas, Delgado, la perfection n'existe pas en ce monde. »

Je ne discutai pas davantage, mais je déclarai que je voulais quitter la prison le plus tôt possible.

— « Je peux préparer votre évasion pour ce soir-même, » dit Otis. « Et je crois, en effet, que vous feriez aussi bien de partir. La vie de prison n'est pas faite pour ceux qui ne savent pas l'apprécier. »

Ce soir-là, quand l'obscurité se fit dans la prison, Otis souleva l'une des dalles de granit qui formaient le sol de la cellule. Au fond, il y avait un couloir. Je le suivis et me retrouvai dans la rue, déconcerté, ne sachant plus où j'en étais.

Pendant plusieurs jours je réfléchis à mon expérience. Je finis par me rendre compte que cette honnêteté dont j'étais si fier, fondée sur l'ignorance et une conception erronée des mœurs de ce monde, n'était que de la stupidité. L'honnêteté ne pouvait pas exister, puisqu'il n'y avait pas de lois pour la sanctionner. La loi avait échoué, et rien, ni les châtiments ni la bonne volonté ne pouvaient quoi que ce fût pour elle. Elle avait échoué parce que toutes les idées que se faisait l'homme de la justice étaient fausses. Donc, il n'y avait pas de justice et pas de notion qui en dérivât.

Pour terrible que fût cette idée, celle qui en découlait l'était plus encore : sans justice, il ne pouvait y avoir ni liberté ni dignité humaine, mais seulement des illusions perverties comme celles qui régnaient dans le cœur de mes co-détenus.

Voilà comment je perdis mon sens de l'honnêteté, chose plus précieuse que l'or, et pourquoi je déplore cette perte chaque jour de ma vie.

A la fin de cette histoire, le troisième camionneur dit : « Nul ne peut nier que vous ayez eu des malheurs, Joenes. Mais ils sont moindres que ceux de mes deux compagnons. Et ceux de mes deux compagnons sont moindres que les miens. Car je suis le plus infortuné des hommes : j'ai perdu quelque chose de plus précieux que l'or, la science et la justice, et je déplore cette perte chaque jour de ma vie. »

Joenes demanda au troisième camionneur de lui raconter son histoire. Et voici ce qu'il lui dit.

L'HISTOIRE DU CAMIONNEUR CROYANT

Je me nomme Hans Schmidt, et je suis natif d'Allemagne. Jeune

homme, j'entendis parler des horreurs du passé, et ces révélations m'attristèrent. Puis je m'aperçus que le présent ne valait guère mieux. Je voyageai dans toute l'Europe et je ne vis que des canons et des fortifications s'étirant en longues lignes de la frontière orientale de l'Allemagne aux côtes de Normandie, de la Mer du Nord à la Méditerranée. Partout, villages et forêts avaient été rasés et, sur leur emplacement, soigneusement camouflées, s'élevaient des fortifications qui avaient pour but de semer la dévastation en Russie et dans tout l'est de l'Europe au cas où ces pays attaqueraient. J'en fus attristé, car je constatai que le présent était en tous points semblable au passé, qu'on y préparait la cruauté et la guerre.

Jamais je n'avais cru à la science. Je n'avais pas besoin de l'expérience de mon ami suédois pour m'apercevoir que, loin d'être un facteur de progrès, la science ne provoquait que des catastrophes. Je ne croyais pas non plus à la justice, à la loi, à la liberté ou à la dignité humaine. Je n'avais pas besoin de l'expérience de mon ami mexicain pour m'apercevoir que la notion de justice, et tout ce qui en découlait, était erroné chez l'homme.

Je n'avais jamais douté que l'homme fût unique et qu'il occupât une place spéciale dans l'univers. Mais je sentais que, livré à lui-même, il ne pouvait pas sublimer les instincts bestiaux inhérents à sa nature.

Aussi me tournai-je vers quelque chose de plus grand que l'homme : la religion. C'était là que résidait son seul espoir de salut, sa seule dignité, sa seule liberté. Là qu'on retrouvait tous les idéaux, tous les rêves de la science et de l'humanisme. Et si croire en Dieu ne suffisait pas à rendre l'homme parfait, ce qu'il vénérait l'était.

Du moins, voilà ce que je pensais à l'époque.

Loin de m'en tenir à une seule croyance, j'étudiai toutes les religions, voyant en elles différentes étapes vers ce qui est plus grand que l'homme.

J'abandonnai ma fortune aux pauvres et je parcourus l'Europe, le bâton à la main, le sac au dos, n'ayant d'autre but au monde que la contemplation de l'Etre Parfait, tel que l'expriment les diverses religions.

Un jour, j'arrivai devant une caverne située très haut dans les Pyrénées. Fatigué, j'y entrai pour m'y reposer.

A l'intérieur, je trouvai une grande foule de gens, vêtus les uns de noir, les autres de costumes richement brodés. Au milieu d'eux siégeait un crapaud gigantesque, de la taille d'un homme, le front orné d'une pierre précieuse qui luisait doucement dans la pénombre.

Je regardai le crapaud, puis la foule, et je tombai à genoux. Car je pressentais que tous ces êtres n'étaient pas humains.

Un homme habillé en clergyman me dit : « Venez donc, Mr. Schmidt. Depuis longtemps nous espérions votre visite. »

Je me levai et m'avançai. Le clergyman me dit : « Je suis connu

sous le nom de Père Arius. J'aimerais vous présenter mon estimé collègue, M. Satan. »

Le crapaud s'inclina et tendit une main palmée, que je serrai. « M. Satan et moi, ainsi que ces messieurs, » déclara le clergyman, « nous représentons le seul véritable Concile Oecuménique de la Terre. Votre piété nous est connue, Schmidt, et nous avons décidé de répondre à toutes les questions que vous pourriez avoir envie de nous poser. »

J'étais pétrifié à la fois de stupéfaction et de reconnaissance qu'un pareil miracle m'eût été accordé. Ce fut au crapaud que j'adressai ma première question : « Etes-vous réellement Satan, le Prince des Ténèbres ? »

— « J'ai cet honneur, » répliqua le crapaud.

— « Et *vous* êtes membre du Concile Oecuménique ? »

— « Mais bien sûr. Comprenez donc, Mr. Schmidt, que le mal est nécessaire pour que le bien existe. Ces deux qualités ne peuvent se concevoir l'une sans l'autre. Et c'est à cette condition-là qu'au début de ma carrière j'ai accepté l'emploi qu'on me proposait. Peut-être avez-vous entendu dire que le mal était inhérent à ma nature ? Rien ne saurait être plus éloigné de la vérité. On ne peut déduire des causes qu'il défend devant la Cour les mœurs personnelles d'un avocat. De même pour moi. Je ne suis que l'avocat du mal et je m'efforce, comme tout autre membre de ma profession, de défendre les droits et les privilèges de mes clients. Mais je crois sincèrement ne pas être le mal *lui-même*. Dans le cas contraire, pourquoi m'aurait-on confié une tâche si délicate et si importante ? »

La réponse de Satan me remplit de joie, car le problème du mal m'avait toujours troublé. « Serait-ce présomptueux de ma part, » repris-je, « que de vous demander, à vous, les représentants du bien et du mal, ce que vous faites dans cette caverne souterraine ? »

— « Il n'y a là rien de présomptueux, » dit Satan. « Etant théologiens, nous aimons à nous expliquer. Et nous espérions justement que vous nous poseriez cette question. Vous ne m'en voudrez pas si je vous réponds en termes de théologie ? »

— « Certes non, » répliquai-je.

— « Parfait, » dit Satan.

» En premier lieu, nous croyons au bien et au mal, à la divinité et à l'univers moral, tout comme vous.

» Nous n'avons pas cessé au cours des siècles de propager notre foi de diverses façons et en accord avec les différentes doctrines. Souvent nous avons excité les passions des hommes, nous les avons poussés au crime et à la guerre. Rien ne pouvait être plus recommandable, car c'était donner un maximum d'acuité aux problèmes

de la religion et de la moralité, donc fournir aux théologiens de complexes sujets de discussion.

» Nous passions notre temps à confronter nos points de vue, et nous rendions nos différentes opinions publiques. Mais nous argumentions comme des hommes de loi devant un tribunal et il ne viendrait à l'idée de personne d'écouter ce que dit un avocat. Nous nagions alors en pleine euphorie et nous ne remarquions pas que les hommes avaient cessé de nous prêter attention.

» Mais l'heure de nos tribulations approchait. Lorsque nous eûmes tissé sur le globe tout entier le réseau complexe de nos monotones arguties, un homme choisit de nous ignorer et de construire une machine. Dans son essence, cette machine n'avait rien de nouveau pour nous ; son unique particularité était d'avoir un point de vue.

» Ayant un point de vue, la machine exposa les idées qu'elle se faisait de l'univers. Et elle le fit d'une façon beaucoup plus amusante, beaucoup plus convaincante que nous. L'humanité, qui recherchait depuis longtemps la nouveauté, se tourna vers elle.

» Ce fut alors, et alors seulement que nous prîmes conscience de notre périlleuse situation, de l'immense danger que couraient le bien et le mal. Car la machine, toute divertissante qu'elle fût, prêchait, en accord avec sa nature, un univers sans valeurs et sans raison, sans bien et sans mal, sans dieux et sans démons.

» Certes, d'autres l'avaient fait avant elle, et nous avions résolu le problème sans difficultés. Mais, dans la bouche de la machine, cette doctrine semblait acquérir une signification nouvelle et terrible.

» Notre gagne-pain était menacé, Schmidt. Jugez dans quelle extrémité nous nous trouvions.

» Nous qui défendions la moralité, nous formâmes cause commune. Tous, nous croyions au bien et au mal, à la divinité. Tous nous étions opposés à cette hideuse négation prêchée par la machine. Cela nous suffisait. Nous unîmes nos forces. Je fus élu porte-parole, car nous pensions que le mal avait plus de chances d'attirer l'attention des hommes et de la détourner de la machine.

» Mais le mal lui-même était devenu terne, ennuyeux. Ce fut en vain que je défendis ma cause. Insidieusement la machine se faufila dans le cœur des hommes, prêchant son message de néant. Ceux qui l'écoutaient refusaient de s'apercevoir de ce que sa doctrine avait de spécieux, d'absurdement contradictoire. Ils s'en moquaient, ils voulaient continuer d'entendre sa voix. Ils jetèrent leurs croix et étoiles, leurs dagues, leurs moulins à prière et le reste pour l'écouter.

» Nous nous adressâmes à nos clients respectifs. Sans aucun succès. Les dieux qui depuis l'origine des temps avaient prêté l'oreille à tant de discussions oiseuses refusèrent de nous enten-

dre, de nous aider, même de nous reconnaître. Comme les hommes, ils préféraient la destruction à l'ennui.

» Alors nous nous réfugiâmes volontairement dans cette caverne souterraine, où nous cherchons le moyen d'arracher l'humanité à la machine. Vous voyez, assemblées ici sous une forme tangible, toutes les essences religieuses que l'homme a jamais connues.

» Et voilà, Schmidt, pourquoi nous vivons sous terre. Voilà également pourquoi nous sommes si heureux de bavarder avec vous. Car vous êtes un homme, et un homme pieux, vous croyez à la moralité, au bien et au mal, aux dieux et aux démons. Vous nous connaissez, et vous connaissez les hommes. Schmidt, à votre avis, que devons-nous faire pour reconquérir nos anciennes positions ? »

Satan se tut et attendit ma réponse. Ses compagnons firent de même. J'étais dans un état de perplexité et de confusion effroyables. Car comment aurais-je pu, moi, simple être humain, les conseiller, eux, ces essences de la divinité vers laquelle je m'étais toujours tourné pour me guider dans l'existence ? Mon trouble ne faisait que s'accroître ; je ne sais ce que j'aurais répondu.

Mais je n'eus pas l'occasion de prendre la parole. Une machine trapue, luisante, venait d'entrer dans la caverne. Elle s'avança sur ses roues de caoutchouc synthétique, brillant gaiement de tous ses feux aux mille couleurs.

— « Messieurs, » dit-elle, « je suis ravie de vous trouver ici, et je regrette seulement d'avoir dû suivre ce jeune pèlerin pour découvrir votre refuge. »

— « Machine, » répliqua Satan, « tu nous as traqués, en effet, jusque dans nos derniers retranchements. Mais jamais nous ne nous inclinerons devant toi, jamais nous n'accepterons cette notion que tu professes d'un univers sans signification et sans valeurs. »

— « Quel accueil vous me réservez là ! » s'exclama la machine. « Je viens vous trouver en toute bonne foi, et aussitôt vous vous mettez en colère ! Messieurs, ce n'est pas moi qui vous ai chassés sous terre. C'est vous, au contraire, qui avez volontairement abdiqué, et en votre absence j'ai été forcée de poursuivre votre œuvre. »

— « *Notre* œuvre ? » répéta le père Arius.

— « Exactement. Sur mon instigation, cinq cent églises d'obédiences diverses ont été construites récemment. Et si vous preniez la peine d'aller les inspecter, vous verriez que l'on y prêche le bien et le mal, la divinité et la morale, les dieux et les démons, tout ce qui vous tient à cœur. Car j'ai ordonné à mes machines d'enseigner tout cela. »

— « Des machines qui prêchent ! » gémit le père Arius.

— « Il n'y a personne d'autre pour le faire depuis que vous avez abandonné vos postes. »

— « Mais c'est vous qui nous avez forcés à abdiquer ! » s'écria

Satan. « Vous qui nous avez chassés du monde. Et vous prétendez que vous avez construit des églises ? Pourquoi ? »

— « Messieurs, » dit la machine, « vous vous êtes retirés si soudainement que je n'ai pas eu l'occasion de discuter de la situation avec vous. Du jour au lendemain vous m'avez abandonné l'univers, m'en laissant seul principe. »

Le concile oecuménique attendait la suite.

« Puis-je parler en toute franchise ? » demanda la machine.

— « Etant donné les circonstances, nous vous y autorisons, » dit Satan.

— « Parfait. Reconnaissons d'abord que nous sommes tous théologiens. Etant théologiens, nous devons respecter la première règle de notre ordre, qui est de ne pas nous abandonner les uns les autres, même si nous représentons différentes formes de croyance. Vous me l'accorderez, Messieurs. Or, vous m'avez abandonnée. Vous avez déserté non seulement l'humanité, mais également moi. Vous m'avez laissée vainqueur par défaut, seul chef spirituel de la race humaine... et m'ennuyant à mort.

» Mettez-vous à ma place. Supposez que vous n'ayez plus que des *hommes* à qui parler ! Supposez que jour et nuit vous les entendiez citer et reciter vos propres paroles, sans que jamais un théologien habile vienne les réfuter. Imaginez votre ennui, et les doutes que cet ennui éveillerait en vous. Vous ne l'ignorez pas, les hommes ne savent pas discuter ; la plupart d'entre eux sont d'une imbécillité rare. Et, en dernière analyse, la théologie n'est faite que pour les théologiens. Vous avez donc fait preuve d'une monstrueuse cruauté, en désaccord complet avec les principes que vous professez, quand vous m'avez laissée seule avec l'humanité. »

Un long silence suivit ces paroles. Enfin, le père Arius dit avec politesse : « Pour tout vous avouer, nous ne soupçonnions pas que vous vous considériez comme un théologien. »

— « Je le suis cependant, » dit la machine, « et solitaire de surcroît. Voilà pourquoi je vous supplie de retourner avec moi dans le monde, afin que nous engagions quelque controverse sur la signification et l'asignification, les dieux et les démons, la morale et l'éthique, ou tout autre sujet que vous jugerez bon. Comme par le passé, je continuerai volontairement de me contredire pour laisser place libre aux doutes, aux hésitations, à l'incertitude, etc. Ensemble, Messieurs, nous régnerons sur l'humanité, nous exciterons les passions des hommes à un degré jamais atteint. Ensemble nous provoquerons des guerres et des crimes comme jamais l'univers n'en a connu ! Et nos victimes hurleront si fort que les dieux eux-mêmes seront forcés de les entendre... ce qui nous permettra enfin de savoir si les dieux existent, ou non. »

Le Concile Oecuménique fut enthousiasmé par les propositions de la machine. Satan abdiqua immédiatement son poste de prési-

dent et nomma la machine à sa place, ce qui fut approuvé par un vote unanime.

On avait oublié ma présence. Je sortis furtivement de la caverne et, horrifié, je remontai à la surface.

Cette horreur ne fit qu'empirer, car rien ne put me persuader que la scène à laquelle je venais d'assister n'était pas réelle.

Je savais à présent que les principes vénérés par les hommes n'étaient que des fantaisies théologiques, que la négation elle-même n'était qu'une ruse destinée à leur faire croire que les dieux disparus s'intéressaient à eux.

Voilà comment je perdis la foi, chose plus précieuse que l'or, et pourquoi je déplore cette perte chaque jour de ma vie.

Ainsi s'acheva la troisième histoire, et Joenes garda le silence, tout comme ses trois compagnons. On arriva enfin à un carrefour, et le camionneur qui conduisait arrêta son véhicule.

— « Mr. Joenes, » dit-il, « il faut que vous nous quittiez là. Car nous allons prendre cette route qui mène à l'est, vers notre entrepôt. Et il n'y a rien au-delà que la forêt et l'océan. »

Joenes descendit. Avant que le camion s'éloigne, il posa aux trois hommes une dernière question.

— « Chacun de vous a perdu ce qui lui semblait le plus important au monde. Mais, dites-moi, avez-vous trouvé quelque chose par quoi le remplacer ? »

Delgado, le Mexicain qui jadis croyait à la justice, dit : « Rien ne pourra jamais remplacer ce que j'ai perdu. Mais j'avoue que je commence à m'intéresser à la science, qui me paraît offrir un point de vue rationnel et raisonnable sur le monde. »

Proponus, le Suédois qui avait renoncé à la science, dit : « Mon expérience a fait de moi un homme dépossédé de tout. Mais parfois je pense à la religion, qui est à coup sûr une force plus grande que la science, et plus réconfortante. »

Schmidt, l'Allemand qui avait perdu la foi, dit : « Le vide de mon cœur me laisse inconsolable. Mais, de temps en temps, je songe à la justice qui, étant l'œuvre de l'homme, lui offre des lois et un sentiment de dignité. »

Joenes se rendit compte que chacun des trois camionneurs, absorbé par ses propres peines, était resté sourd à l'histoire de ses deux compagnons. Il leur fit un signe d'adieu et s'éloigna, en réfléchissant à ce qu'ils lui avaient raconté.

Mais bientôt il oublia ses préoccupations, car il vit devant lui une grande maison. Et sur le seuil de cette maison, un homme se tenait qui lui faisait signe.

***

7. LES AVENTURES DE JOENES DANS UNE MAISON DE FOUS

(d'après Paaui des Fidji)

Joenes se dirigea vers l'entrée de la maison, et s'arrêta pour lire l'écriteau suspendu au-dessus de la porte. On y lisait ces mots : ASILE PSYCHIATRIQUE POUR LES CRIMINELS ALIÉNÉS MENTAUX.

Il songeait à ce qu'impliquait cette phrase quand l'homme qui venait de lui faire signe se précipita sur lui et le saisit par les deux bras. Il se préparait à se défendre lorsqu'il reconnut en cet homme Lum, son ami de San Francisco.

— « Joensey ! » s'écria Lum. « Eh ben, mon vieux, j'ai eu vraiment peur pour ta peau quand les flics t'ont embarqué, là-bas sur la côte. Je me demandais comment tu t'en tirerais, toi, un étranger et peut-être un peu simple avec ça, dans cette Amérique qui n'est pas, c'est le moins qu'on puisse dire, un endroit de tout repos. Mais Deirdre m'a conseillé de ne pas m'inquiéter, et elle avait raison. Je vois que tu as trouvé le bled. »

— « Le bled ? » fit Joenes.

— « Sanctuarysville, » dit Lum. « Entre donc. »

Joenes entra dans l'Asile Psychiatrique pour les Criminels Aliénés Mentaux. Au salon, Lum lui présenta un certain nombre de gens. Joenes eut beau les observer et les écouter attentivement, il ne put rien leur trouver d'anormal. Il s'en ouvrit à Lum.

— « Ça n'a rien d'extraordinaire, » répliqua celui-ci. « L'inscription que tu as lue sur cet écriteau, dehors, n'est qu'une appellation technique. Nous qui vivons ici, nous préférons appeler cette maison Colonie pour Ecrivains et Artistes. »

— « Alors, ce n'est pas un asile de fous ? »

— « Si, mais seulement dans un sens technique. »

— « Y a-t-il *vraiment* ici des fous ? »

— « Ecoute, mon vieux, » dit Lum, « cette colonie est l'une des plus recherchées par les artistes. Bien sûr, il y a quelques cinglés. Il en faut pour occuper les médecins, et puis nous perdrions notre subvention gouvernementale et notre exonération d'impôts si nous n'en laissions pas entrer quelques-uns. »

Joenes jeta un coup d'œil rapide tout autour de lui, car il n'avait encore jamais vu de fou. Mais Lum secoua la tête et déclara : « Pas dans le salon. En règle générale, les fous sont enchaînés dans la cave. »

Un médecin, homme barbu et de haute taille, avait écouté cette conversation. Il dit à Joenes : « Oui, nous sommes très contents de cette cave. Son humidité, l'obscurité qui y règnent ont tendance à calmer les plus excitables. »

— « Mais pourquoi les enchaîner ? »

— « Cela leur donne l'impression d'être désirés. Et il ne faut

pas sous-estimer la valeur éducative des chaînes. Le dimanche, nous avons des visiteurs ; la vue de ces déments crasseux, hurlants, crée dans leurs esprits une image inoubliable. La psychologie est affaire de prévention autant que de guérison, et nos statistiques prouvent que les personnes qui ont visité nos cellules souterraines sont moins susceptibles de sombrer dans la folie que l'ensemble de la population. »

— « Voilà qui est fort intéressant, » dit Joenes. « Traitez-vous tous les fous de la même manière ? »

— « Mon Dieu, non ! » s'écria le médecin en s'esclaffant gaiement. « En psychologie, on ne peut se permettre une attitude rigide. Souvent, c'est la forme de la maladie mentale qui nous dicte le traitement. Pour les mélancoliques, par exemple, un mouchoir frotté d'échalottes dont on leur gifle le visage permet généralement d'obtenir des résultats bénéfiques en les tirant de leur torpeur. Dans le cas de paranoïaques, il est souvent recommandé de partager l'illusion du malade. Nous le faisons suivre par des espions, surveiller par des machines à rayons X et autres appareils de ce genre. Sa folie ne tarde pas à disparaître, car nous avons manipulé le milieu où il vit de façon à rendre ses craintes réelles. Ce traitement nous a valu de grands succès et nous en sommes justement fiers. »

— « Que se passe-t-il ensuite ? » s'enquit Joenes.

— « Une fois que nous sommes entrés dans l'univers du paranoïaque, que nous l'avons transformé en réalité, nous nous efforçons d'altérer ce contexte-réalité de façon à ramener le patient à la normale. Jamais encore nous n'avons réussi cette manœuvre, mais les résultats théoriques sont prometteurs. »

— « Comme tu le vois, » dit Lum à Joenes, « notre toubib est un gars qui se pose là. »

— « Pas du tout, » fit le médecin avec un rire modeste. « Simplement, j'essaie d'écarter les œillères, de garder un esprit ouvert à toutes les hypothèses. C'est mon tempérament, et il n'y a là rien d'exemplaire. »

— « Allons, allons, docteur, » fit Lum.

— « Mais non, mais non, » répéta le médecin. « J'ai tout bonnement ce qu'on appelle un esprit curieux. A la différence de certains de mes collègues, je me pose des questions. Par exemple, quand je vois un adulte recroquevillé sur lui-même, les yeux fermés, dans la position foetale, je ne me hâte pas d'appliquer une thérapeutique de choc en soumettant le malade à un bombardement radioactif. Je préfère me demander : « Qu'arriverait-il si je construisais un immense utérus artificiel et si j'y plaçais cet homme ? » C'est d'ailleurs un problème que j'ai dû résoudre dans la réalité.

— « Et qu'est-il arrivé ? » demanda Joenes.

— « Le gars en question est mort par suffocation, » répliqua Lum en s'esclaffant.

— « Je n'ai jamais prétendu avoir des qualités d'ingénieur, » protesta le médecin. « Et une certaine marge d'erreur est nécessaire. Du reste, je considère cette expérience comme un succès. »

— « Pourquoi ? » s'enquit Joenes.

— « Parce que, juste avant de mourir, le patient s'est *déplié*. J'ignore s'il faut attribuer ce résultat à la mort, à l'utérus artificiel ou à une combinaison des deux ; mais l'importance théorique de l'expérience est évidente. »

— « Je vous faisais marcher, docteur, » dit Lum. « Je sais que vous faites du bon travail. »

— « Merci, Lum, » dit le médecin. « Et maintenant, je vais vous prier de m'excuser, car je dois m'occuper d'un de mes malades. Un cas de schizophrénie fort intéressant. Le patient se prend pour une réincarnation physique de Dieu. Si forte est sa conviction que, grâce à quelque stratagème dont je ne prétends pas connaître la nature, il parvient à commander aux mouches qui fourmillent dans sa cellule : elles forment un halo autour de sa tête ; les rats, eux, s'inclinent devant lui, et les oiseaux des champs se rassemblent à des kilomètres à la ronde pour venir chanter sous sa fenêtre. L'un de mes collègues s'intéresse de très près à ce phénomène, qui implique l'existence d'un moyen de communication inconnu jusqu'ici entre l'homme et la bête. »

— « Comment le soignez-vous ? » demanda Joenes.

— « En agissant sur son milieu. Je pénètre dans son illusion en me faisant passer pour son adorateur, son disciple. Pendant cinquante minutes, chaque jour, je reste assis à ses pieds. Quand les animaux s'inclinent devant lui, je le salue également. Tous les jeudis, je l'amène à l'infirmerie et je le laisse guérir les malades, car cette activité semble lui être agréable. »

— « Les guérit-il vraiment ? »

— « Jamais encore il n'a échoué. Mais les guérisons dites « miraculeuses » n'ont, évidemment, rien de bien nouveau pour la science et pour la religion. Nous ne prétendons pas tout savoir. »

— « Pourrais-je voir ce patient ? » demanda Joenes.

— « Certes, » répliqua le médecin. « Il adore recevoir des visites. Ce sera pour cet après-midi. » Et, avec un bon sourire, il s'éloigna d'un pas rapide.

Joenes parcourut du regard le salon clair, bien meublé, et prêta l'oreille aux conversations savantes qui se déroulaient tout autour de lui. L'Asile Psychiatrique pour les Criminels Aliénés Mentaux lui paraissait être un endroit où il faisait bon vivre. Il le crut encore davantage quelques instants plus tard en voyant s'avancer vers lui Deirdre Feinstein.

La voluptueuse fille se jeta dans ses bras, et sa chevelure avait un parfum de miel blondi par le soleil.

— « Joenes, » dit-elle d'une voix frémissante, « je pense à vous depuis notre séparation prématurée à San Francisco, quand vous vous êtes interposé avec tant d'audace et d'amour entre les cognes et moi. Vous avez hanté mes rêves et ma vie éveillée, de sorte que je n'arrivais plus à distinguer les uns de l'autre. Avec l'aide de mon père, Sean, je vous ai recherché dans toute l'Amérique. Mais je craignais de ne jamais vous revoir et je suis venue ici dans l'unique but de me calmer les nerfs. Oh ! Joenes, est-ce le destin ou la chance qui nous a réunis ? »

— « Heu, » fit Joenes, « il me semble... »

— « J'en étais sûre, » s'écria Deirdre en resserrant son étreinte autour de lui. « Nous nous marierons dans deux jours, le 4 juillet, car je suis devenue patriote pendant votre absence (1). Vous voulez bien ? »

— « Heu, » fit Joenes, « je crois qu'il serait préférable de réfléchir. »

— « Merci, merci, » dit Deirdre. « Je sais que je n'ai pas toujours été bien sage dans le passé, avec toutes ces histoires de drogue, ce mois que j'ai passé cachée dans le dortoir des hommes à Harvard, le jour où j'ai été élue reine des Egorgeurs du West Side et où j'ai tué l'ancienne reine à coups de chaîne de bicyclette, et autres escapades juvéniles. Je ne suis pas fière de tout cela, mon chéri, mais je n'en ai pas honte non plus, car il faut bien que jeunesse se passe. Voilà pourquoi je vous ai avoué ces choses et je continuerai de vous les confesser à mesure que je m'en souviendrai, car il ne doit pas y avoir de secrets entre nous. C'est bien votre avis, n'est-ce pas ? »

— « Heu, » fit Joenes, « j'ai l'impression que... »

— « Je savais que vous seriez d'accord, » coupa Deirdre. « Heureusement pour nous, tout cela appartient au passé. Je suis devenue adulte, consciente de mes responsabilités ; j'ai adhéré aux Jeunes Conservateurs, à la Ligue contre l'Anti-Américanisme sous Toutes ses Formes, aux Amis de la Société Salazar et à la Croisade Féminine pour le Nationalisme Intégral. Et je n'ai pas changé qu'en surface. Je sens en moi une haine profonde de tout ce dont je me suis rendue coupable, ainsi qu'une grande aversion pour les arts, qui ne sont souvent qu'un prétexte à pornographie. Vous voyez que ma transformation est sincère, que je suis réellement devenue adulte, et que je ferai une épouse consciencieuse et fidèle. »

Joenes eut un aperçu de ce que serait sa vie future avec Deirdre, alternance de confessions répugnantes et d'insupportable ennui. Elle continuait de caqueter à propos des préparatifs du mariage ;

(1) Le 4 juillet est aux U. S. A. la fête nationale.

enfin, elle se précipita hors de la pièce pour téléphoner à son père.

Joenes dit à Lum : « Comment fait-on pour partir d'ici ? »

— « Rien de plus simple, mon vieux, » répliqua Lum. « On prend la route par laquelle tu es arrivé. »

— « Je sais. Mais il n'y a pas de formalités à remplir ? Il suffit d'ouvrir la porte et de s'en aller ? »

— « Non, bien sûr. N'oublie pas, quand même, que nous sommes dans un Asile Psychiatrique pour les Criminels Aliénés Mentaux. »

— « Puis-je demander au médecin la permission de partir ? »

— « Bien sûr. Mais tu ferais mieux d'attendre la semaine prochaine. Il est toujours un peu nerveux à l'approche de la pleine lune. »

— « Je veux partir ce soir, » dit Joenes. « Ou demain au plus tard. »

— « C'est une décision bien soudaine. Est-ce que, par hasard, elle ne serait pas due à notre petite Deirdre et à ses projets de mariage ? »

— « Tout juste. »

— « Eh bien, ne t'en fais pas pour ça. Je vais m'occuper de Deirdre, et demain tu pourras t'en aller. Fais-moi confiance, Joensey. Ne te tracasse pas. Lum va arranger ça. »

Plus tard dans la journée, le médecin vint chercher Joenes pour l'emmener dans la cellule du patient qui se prenait pour une réincarnation physique de Dieu. Les deux hommes passèrent toute une série de portes métalliques gigantesques et longèrent un corridor gris. Au bout de ce corridor, il y avait une porte. Ils s'arrêtèrent.

— « Il ne serait pas mauvais, » dit le médecin, « que vous adoptiez une attitude psychothérapeutique pendant cette visite, que vous fassiez mine vous aussi de partager l'illusion du malade. »

— « Entendu, » répliqua Joenes, et brusquement il se sentit envahi par une bouffée d'appréhension et d'espoir.

Le médecin ouvrit la porte de la cellule, et ils entrèrent. Mais la pièce était vide. On n'y voyait qu'un lit de camp aux draps bien tirés, et, de l'autre côté, une fenêtre aux barreaux épais. Il y avait aussi une petite table en bois près de laquelle un mulot sanglotait comme si son cœur allait se briser. Sur cette table était posé un billet que le médecin ramassa.

— « Bizarre, » dit-il. « Il semblait d'excellente humeur quand j'ai refermé la porte il y a une demi-heure. »

— « Mais comment s'est-il échappé ? » demanda Joenes.

— « Par télékinèse, sans aucun doute. Je ne prétends pas tout savoir sur ce soi-disant phénomène psychique ; mais cette aventure prouve jusqu'à quelles extrémités peut se porter un esprit

dérangé qui cherche à se justifier. En fait, l'intensité même de l'effort d'évasion indique le degré de la maladie. Je ne peux que regretter de n'avoir pu aider ce pauvre homme et j'espère que, là où il se trouve, il se rappelle les quelques rudiments d'introspection que nous avons tenté de lui inculquer. »

— « Que dit le papier ? » s'enquit Joenes.

Le médecin jeta un coup d'œil à la note qu'il tenait à la main et dit : « Ça ressemble à une liste de commissions. Drôle de liste, quand même. Je me demande bien où il comptait se procurer... »

Joenes voulut jeter un coup d'œil par-dessus l'épaule du médecin, mais celui-ci mit le billet dans sa poche en déclarant : « Ce papier est strictement réservé aux autorités médicales. Nous ne pouvons le laisser lire à un profane, pas avant, tout au moins, de l'avoir analysé, annoté, tout en prenant soin de substituer certains termes-clés afin de protéger l'anonymat du malade. Et maintenant, voulez-vous que nous retournions au salon ? »

Joenes ne put faire autrement que de suivre le médecin au salon. Il avait pu lire les premiers mots du billet : SOUVIENS-TOI. C'était peu, mais toujours il se souviendrait.

Joenes passa une nuit agitée ; il se demandait comment Lum s'y prendrait pour remplir ses promesses concernant Deirdre et son départ de l'asile. Mais il avait sous-estimé l'esprit inventif de son ami.

Lum résolut la question du mariage en racontant à Deirdre qu'avant de pouvoir épouser qui que ce fût Joenes devait être soigné pour une syphilis au troisième degré. Le traitement serait long et, s'il échouait, la maladie attaquerait le système nerveux du malheureux jeune homme, le réduisant à l'état de champignon humain.

Deirdre fut fort attristée par cette nouvelle, mais elle déclara qu'elle épouserait quand même Joenes le 4 juillet. Elle dit à Lum que, depuis son retour au bien, elle n'éprouvait plus que répugnance pour les relations charnelles. En conséquence, elle considérait la maladie de Joenes comme un bien plutôt qu'un mal en ce qu'elle exclurait toute possibilité d'union autre que spirituelle. Quant au fait de se retrouver mariée à un champignon humain, cette éventualité ne lui déplaisait pas : la courageuse fille avait toujours rêvé d'être infirmière.

Lum lui fit alors observer que la maladie de Joenes lui interdisait d'obtenir légalement une licence de mariage. Du coup, Deirdre se désista : sa maturité récemment acquise lui défendait de contrevenir en quoi que ce fût aux lois nationales ou fédérales.

C'est ainsi que Joenes échappa à une alliance qui s'annonçait mal.

Quant à son départ de l'asile, Lum s'en était également occupé.

Peu après le repas de midi, Joenes fut appelé au parloir. Il y trouva Lum, qui le présenta au Doyen Garner J. Fols, de l'Université de St. Stephen's Wood.

Le Doyen Fols était un homme de haute taille, maigre et même décharné, au regard suavement académique, au cœur généreux, aux lèvres doucement sarcastiques. Il mit Joenes à l'aise avec une remarque à propos du temps et une citation d'Aristophane. Puis il lui exposa la raison pour laquelle il lui avait demandé la faveur d'une entrevue.

— « Comprenez bien, mon cher Mr. Joenes, si vous me permettez de vous appeler ainsi, que notre qualité de... dirai-je « d'éducateurs » nous oblige à être constamment « à l'affût » de « nouveaux talents ». En fait, on nous compare quelquefois — et cela, j'en suis sûr, sans intention méchante — à ces professionnels du base-ball qui remplissent des fonctions similaires. Ce qui donne matière à réflexion. »

— « Je comprends, » dit Joenes.

— « J'ajouterai, » reprit le Doyen Fols, « que nous accordons moins d'importance aux titres académiques comme nous en possédons, mes collègues et moi, qu'à la connaissance approfondie du sujet professé par le candidat et au dynamisme de ses méthodes d'enseignement. Trop souvent, nous, les universitaires, nous nous trouvons coupés de ce que j'appellerai le courant principal de la vie américaine. Trop souvent, dans le passé, nous avons négligé ceux qui, sans bagage pédagogique, se sont illustrés dans telle ou telle branche d'activité. Mais je suis sûr que mon bon ami, Mr. Lum, vous a expliqué tout cela beaucoup mieux que je ne saurais le faire. »

Joenes regarda Lum, qui lui dit : « Comme tu le sais, j'ai donné à St. Stephen's Wood, pendant deux trimestres successifs, des cours sur « Les Relations Mutuelles du Jazz et de la Poésie ». Ça bardait, je t'assure, avec les bongos et le reste. »

— « Les cours de Mr. Lum ont remporté un vif succès, » dit le Doyen Fols, « et nous serions heureux de le voir réoccuper sa chaire... »

— « Non, mon vieux, » dit Lum. « Je n'ai pas l'intention de vous laisser tomber, mais vous savez que je ne m'intéresse plus à ça. »

— « Evidemment, » s'empressa d'ajouter le Doyen Fols, « si vous vous sentez attiré par quelque autre matière... »

— « Je pourrais peut-être donner un séminaire rétrospectif sur le Zen, » dit Lum. « C'est de nouveau dans le vent. Mais il faudrait que je réfléchisse. »

— « Certainement, » fit le Doyen Fols. Et, s'adressant à Joenes : « Comme vous le savez sans doute, Mr. Lum m'a téléphoné hier

soir et m'a donné sur vos antécédents tous les détails désirables. »

— « C'est très gentil de sa part, » dit Joenes, précautionneusement.

— « Vous avez de magnifiques références, » ajouta Fols, « et la série de cours que vous vous proposez de donner sera, j'en suis sûr, un « succès » dans le sens le plus large de ce terme. »

Joenes avait enfin compris qu'on lui offrait une chaire à l'Université. Malheureusement, il ne savait pas ce qu'il était censé enseigner, ni même ce qu'il était en mesure d'enseigner. Lum, absorbé dans la contemplation du Zen, gardait les yeux baissés et ne lui était d'aucun secours.

— « Je serai ravi, » dit-il enfin, « de travailler dans une Université aussi réputée que la vôtre. Quant à la matière que je dois enseigner... »

— « Je vous en prie, ne vous méprenez pas, » coupa hâtivement le Doyen Fols. « Nous savons que votre sujet appartient à un domaine très spécialisé, et nous sommes conscients des difficultés auxquelles vous allez vous heurter en le présentant à vos élèves. Nous vous proposons, pour commencer, un traitement de professeur titulaire, soit mille six cent dix dollars par an. Je sais que ce n'est pas une grosse somme et je ressens parfois quelque amertume en pensant que dans notre civilisation un apprenti plombier arrive à gagner jusqu'à dix-huit cents dollars par an. Mais la vie universitaire a ses compensations, si je puis m'exprimer ainsi. »

— « Je suis prêt à partir tout de suite, » s'écria Joenes, craignant que le Doyen ne changeât d'avis.

— « Parfait ! » s'exclama Fols. « J'admire le dynamisme des jeunes générations. Et je dois dire que nous avons toujours eu beaucoup de chance en nous adressant aux colonies d'artistes telles que celle-ci quand nous voulions nous assurer le concours de « nouveaux talents ». Mr. Joenes, voulez-vous avoir l'amabilité de me suivre ? »

Joenes prit place, en compagnie du Doyen Fols, dans une vieille automobile. Il fit un dernier signe d'adieu à Lum et bientôt l'asile disparut dans le lointain. Joenes était de nouveau libre, tenu seulement par sa promesse d'enseigner à l'Université de St. Stephen's Wood. Seul le troublait le fait qu'il ignorait ce qu'il était censé apprendre à ses élèves.

*
**

8. COMMENT JOENES ENSEIGNA ET CE QU'IL APPRIT

(d'après Maubingi de Tahiti)

Bien assez tôt pour son goût, Joenes arriva à l'Université de St. Stephen's Wood, qui était située à Newark, New Jersey. Il vit

des terrains vastes et verdoyants, des bâtiments bas, de forme agréable. Fols les identifia pour lui : Gretz Hall, Waniker Hall, le Gymnase, la Maison des Etudiants, le Laboratoire de Physique, la Maison des Professeurs, la Bibliothèque, la Chapelle, le Laboratoire de Chimie, l'Aile Moderne et le Vieux Bâtiment. Derrière l'Université coulait le Newark dont les eaux brunâtres se teintaient par endroits d'une couleur ocre à cause de la fabrique de plutonium située en amont de la rivière. Les immenses édifices du Newark industriel dominaient l'enceinte de l'université, devant laquelle passait une autoroute à huit voies. Tout cela, fit observer le Doyen Fols, introduisait une touche de réalité dans cette vie académique un peu trop repliée sur elle-même.

Après avoir pris possession de sa chambre, Joenes se rendit à un cocktail donné par les membres de la Faculté.

Il y fit connaissance de ses collègues. Le professeur Carpe (Littérature Anglaise) ôta sa pipe de sa bouche juste assez longtemps pour dire : « Bienvenue à bord, Joenes. Si vous avez besoin de moi, n'hésitez pas. »

Chandler (Philosophie), dit : « Enchanté. »

Blake (Physique) dit : « J'espère que vous n'êtes pas l'un de ces littéraires qui se sentent obligés de réfuter $E = mc^2$. Ça c'est trouvé comme ça, et puis voilà ! Je ne vois pas pourquoi nous éprouverions le besoin de nous en excuser. C'est ce que j'ai exposé dans mon livre : « *La Conscience d'un Physicien Nucléaire* », et je n'ai pas changé d'avis. Que voulez-vous boire ? »

Hanley (Anthropologie) dit : « Je suis très heureux de vous accueillir dans mon service, Mr. Joenes. Je suis sûr que vous vous y rendrez fort utile. »

Dalton (Chimie) dit : « Bienvenue à bord, Joenes. Heureux de vous avoir dans mon service. »

Geoffrard (Latin et Grec) dit : « Je suppose que vous vous désintéressez complètement d'un vieux radoteur comme moi. »

Harris (Sciences Politiques) dit : « Enchanté. »

Manisfree (Beaux-Arts) dit : « Bienvenue à bord, Joenes. C'est un sacré boulot qu'on vous a donné là, hein ? »

Hoytburn (Musique) dit : « Il me semble avoir lu votre dissertation, Joenes, et je dois dire que je ne suis pas tout à fait d'accord avec ce parallèle que vous avez tracé concernant Monteverdi. Bien entendu, je ne suis pas un expert dans votre branche, et comme vous ne l'êtes pas non plus dans la mienne, il est difficile de se prononcer là-dessus, n'est-ce pas ? En tout cas, bienvenue à bord. »

Ptolémée (Mathématiques) dit : « Joenes ? Je crois avoir lu votre thèse de doctorat sur les systèmes de valeurs binaires. C'était très intéressant. Qu'est-ce que vous buvez ? »

Shan Lee (Français) dit : « Bienvenue à bord, Joenes. Vous prendrez bien un verre ? »

Ainsi se passa la soirée, en conversations agréables. Joenes essaya discrètement de découvrir ce qu'il était censé enseigner, en bavardant avec ceux d'entre les professeurs qui paraissaient au courant de la question. Mais, par délicatesse peut-être, ses collègues s'abstinrent de désigner par son nom la matière qu'il devait inculquer à ses élèves, et préférèrent lui narrer diverses histoires destinées à illustrer leurs propres capacités.

Sa tentative ayant échoué, Joenes alla faire un tour dans le grand hall et jeta un coup d'œil au tableau d'affiches. Il n'y trouva qu'une note tapée à la machine, indiquant que le cours de Mr. Joenes aurait lieu à 11 heures dans la classe 143 de l'Aile Moderne et non dans la classe 341 de Waniker Hall comme on l'avait annoncé à tort.

Un instant, il envisagea de prendre à part l'un des professeurs, peut-être le philosophe Chandler qui avait certainement l'habitude de prendre en considération les circonstances de ce genre, et de lui demander ce qu'il était exactement censé enseigner. Mais un sentiment de gêne bien naturel l'empêcha de le faire. Bientôt les invités se dispersèrent et Joenes regagna sa chambre sans en savoir davantage.

Le lendemain matin, devant la porte de la Salle 143 de l'Aile Moderne, Joenes faillit succomber au trac. L'envie le prit de fuir l'Université. Mais ce qu'il avait vu de la vie universitaire lui plaisait et il lui répugnait d'y renoncer pour une chose si insignifiante. Aussi entra-t-il dans la classe, les dents serrées et le pas décidé.

A peine la porte s'était-elle refermée derrière lui que les conversations se turent ; les étudiants dévisagèrent avec le plus grand intérêt leur nouveau professeur. Joenes réunit tout son courage et s'adressa à ses élèves avec cette apparence de sang-froid qui, souvent, vaut mieux que le sang-froid lui-même.

— « Mesdemoiselles, messieurs, » dit-il, « je crois préférable de mettre les choses au point dès notre première entrevue. Etant donné la nature quelque peu insolite de mon cours, certains d'entre vous peuvent croire que ce sera la simplicité même. A ceux-là, je dis : n'attendez pas plus longtemps, choisissez une autre matière qui répondra davantage à vos espérances. »

Cette entrée en matière fit régner dans la classe un silence attentif. Joenes poursuivit : « J'ai, paraît-il, la réputation d'être libéral dans ma façon de noter. Je préfère vous avertir tout de suite : cette réputation est fausse. Je serai dur, mais juste. Et je n'hésiterai pas à vous donner à tous des notes inférieures à la moyenne si les circonstances le veulent. »

Un léger soupir, presque un gémissement de désespoir s'échappa des lèvres de plusieurs étudiants en médecine. A voir l'expression

atterrée des visages tournés vers lui, Joenes comprit qu'il était maître de la situation. Aussi reprit-il d'un ton un peu plus doux : « Je crois qu'à présent vous me connaissez mieux. Il ne me reste plus qu'à dire à ceux qui ont choisi ce cours dans une soif d'érudition authentique : bienvenue à bord ! »

Tel un immense organisme, la classe se détendit légèrement.

Pendant les vingt minutes qui suivirent, Joenes nota fiévreusement le nom de ses élèves et leurs places respectives. Parvenu au bout de la liste, il eut une heureuse inspiration et il se hâta de la suivre.

— « Mr. Ethelred, » dit-il, s'adressant à un élève assis au premier rang, qui lui semblait particulièrement sérieux, « voulez-vous venir au tableau et inscrire en lettres majuscules, afin que tout le monde puisse vous lire, le sujet de ce cours ? »

Ethelred avala sa salive, jeta un coup d'œil à son carnet de notes, et se leva. Sur le tableau il écrivit : LES ILES DU PACIFIQUE SUD, PONT ENTRE DEUX MONDES.

— « Parfait, » dit Joenes. « Et maintenant, Mlle Hua, ayez la bonté de prendre ce morceau de craie et de développer en quelques phrases le programme que nous allons suivre. »

Mlle Hua, une grande fille laide à lunettes en qui Joenes avait vu, instinctivement, une élève pleine d'avenir, écrivit : « *Nous allons étudier la civilisation des îles du Pacifique sud, en nous intéressant plus particulièrement à leur culture artistique, scientifique, musicale, à leur artisanat, leur folklore, leurs mœurs, leur psychologie et leur philosophie. Nous passerons en revue les sources asiatiques de cette civilisation ainsi que ses emprunts à la culture européenne.* »

— « Excellent, Mlle Hua, » dit Joenes. A présent, il savait ce qu'était son sujet, quoiqu'il ignorât tout ce qui le concernait. Mais il était sûr de pouvoir combler ce vide. Et il se réjouissait de constater que la fin du cours allait bientôt sonner.

« Pour aujourd'hui, » dit-il à ses élèves, « je vous dis adieu, ou plutôt *aloha*. Et, encore une fois, bienvenue à bord. »

Les élèves quittèrent la classe. Après leur départ, le Doyen Fols fit son entrée.

— « Restez assis, je vous en conjure, » s'écria-t-il. « Cette visite n'a rien... comment dire ?... rien d'officiel. Je voulais simplement vous féliciter : j'ai tout entendu, j'écoutais à la porte. Vous les avez captivés, Joenes. Je redoutais pour vous quelques difficultés, car notre équipe internationale de base-ball presque au complet s'est inscrite à votre cours. Mais vous avez fait preuve de cette souple fermeté qui est la gloire du véritable pédagogue. Encore une fois, je vous félicite et je vous prédis une carrière universitaire longue et pleine de succès. »

— « Merci, monsieur, » dit Joenes.

— « Ne me remerciez pas, » reprit Fols d'un air sombre. « J'ai prédit la même chose au Baron-Professeur Moltke, brillant spécialiste de Sophismes Mathématiques. Je le croyais promis à un bel avenir. Malheureusement, le pauvre Moltke est devenu fou trois jours après la rentrée et a tué cinq membres de l'équipe de football. Cette année-là nous avons perdu devant Amherst, et jamais plus je n'ai fait confiance à mon intuition. Mais bonne chance quand même, Joenes. J'ai beau n'être qu'un administrateur, je suis sûr de mes sympathies. »

Fols fit un petit salut et quitta la pièce. Après avoir attendu quelques minutes, par décence, Joenes sortit à son tour et se précipita à la Bibliothèque afin d'y acheter les ouvrages qui lui étaient nécessaires. Par malheur, ils étaient déjà tous vendus.

Joenes alla s'étendre sur son lit, dans sa chambre. Il pensa à l'intuition du Doyen Fols et à la folie du pauvre Moltke ; mais, surtout, il maudit le sort qui avait permis aux élèves de faire main basse sur tous les manuels, sans laisser à leur professeur le temps de satisfaire un besoin pourtant beaucoup plus pressant.

Heureusement, une seconde livraison, attendue depuis longtemps, finit par arriver, et Joenes eut tout un week-end pour s'instruire.

Il consulta avec profit un ouvrage intitulé : « *Les îles du Pacifique, pont entre deux mondes* », de Juan Diego Alvarez de las Vegas y de Rivera. Ce monsieur avait commandé un bâtiment de la flotte espagnole basée aux Philippines et, hormis ses invectives contre Sir Francis Drake, ses informations semblaient très complètes.

Il s'intéressa également de très près à un livre qui avait pour titre : « *La civilisation des îles du Pacifique sud : leur culture artistique, scientifique, musicale, leur artisanat, leur folklore, leurs mœurs, leur psychologie et leur philosophie. Les sources asiatiques de cette civilisation et ses emprunts à la culture européenne.* » L'auteur était l'Honorable Allan Flintmooth, ex-gouverneur en second des îles Fidji et chef de l'expédition punitive de '03 à Tonga.

Avec l'aide de ces ouvrages, Joenes put toujours se maintenir à une leçon d'avance par rapport à ses élèves. Quand, pour une raison ou pour une autre, il se laissait rattraper, il lui restait la ressource de donner une interrogation écrite sur les cours précédents. Par chance, Mlle Hua, la grande fille à lunettes, se proposa pour corriger et noter les devoirs. Joenes lui fut reconnaissant de le décharger de ce que son labeur pédagogique offrait de moins attrayant.

Peu à peu, Joenes s'installa dans une paisible routine. Il faisait ses cours, donnait le texte des interrogations ; Mlle Hua corrigeait

les devoirs et les notait. Les élèves absorbaient rapidement ce qu'on leur inculquait, rédigeaient leurs exercices, et s'empressaient d'oublier ce qu'ils avaient appris. Comme la plupart des organismes jeunes et sains, ils avaient la faculté d'éjecter de leur intellect tout élément nocif, troublant, déprimant ou simplement ennuyeux. Certes, ils éjectaient également tout élément utile, stimulant ou profond. Phénomène regrettable, peut-être, mais qui faisait partie intégrante du processus éducatif auquel le professeur devait s'habituer. Ce qui faisait dire à Ptolémée (Mathématiques) : « La valeur d'une éducation universitaire réside dans le fait qu'elle permet aux jeunes gens de vivre dans le voisinage de la science. Les élèves du Dortoir Goodenough sont à moins de trente mètres de la Bibliothèque, à cinquante du Laboratoire de Physique, et à dix mètres à peine du Laboratoire de Chimie. Je crois que nous pouvons nous en enorgueillir à juste titre. »

Cependant, les professeurs étaient pratiquement seuls à user des facilités que l'Université leur offrait. Ils ne le faisaient, bien entendu, qu'avec la plus grande circonspection. Le médecin attaché à l'établissement les avait avertis très sérieusement des ravages que pouvait exercer sur leur organisme une dose trop forte de travail intellectuel, et mesurait soigneusement leur quota d'informations hebdomadaires. Ce qui n'empêchait pas les accidents. Le vieux Geoffrard était tombé en syncope après avoir lu le « *Satyricon* » dans la langue d'origine en croyant parcourir une encyclique papale. Il lui avait fallu plusieurs semaines de repos avant de redevenir tout à fait lui-même. Et Devlin, le plus jeune des professeurs d'anglais, avait souffert d'amnésie pendant quelque temps pour n'avoir pu trouver à « *Moby Dick* » une interprétation religieuse solide.

C'étaient là les risques de la profession et, loin de les redouter, les professeurs les considéraient comme un sujet de fierté. Hanley (Anthropologie) déclarait : « La puce de mer court le risque de s'étouffer dans le sable humide ; nous courons le risque d'être étouffés sous le poids des vieux livres. »

Hanley avait fait des travaux de recherches sur les puces de mer et il savait de quoi il parlait.

Les élèves, à quelques rares exceptions près, ne s'exposaient guère à des périls de ce genre. Ils menaient une vie très différente de celle des professeurs. Certains, parmi les plus jeunes, conservaient encore les couteaux ou les chaînes de bicyclette de leur enfance et parcouraient les rues, le soir, à la recherche d'individus douteux. D'autres prenaient part aux orgies qui avaient lieu chaque semaine dans la Salle de la Liberté. D'autres encore s'adonnaient aux sports. Par exemple, on voyait les joueurs de basket s'exercer jour et nuit à lancer le ballon dans le panier, avec la

régularité mécanique des équipes de robots industriels qu'ils battaient invariablement.

Quelques-uns, enfin, manifestaient, malgré leur jeune âge, un intérêt pour la politique. Ces intellectuels, comme on les appelait, allaient du libéral au conservateur selon leur tempérament et leur éducation. C'étaient les conservateurs du collège qui, lors des élections précédentes, avaient failli porter à la Présidence de la République un certain John Smith. Le fait que ce Smith fût décédé depuis vingt ans n'avait pas refroidi leur ardeur ; au contraire, beaucoup voyaient là l'une des qualités majeures du candidat.

Ils auraient pu réussir si la majorité des votants n'avait redouté de créer un précédent. Les libéraux avaient habilement exploité ces craintes en déclarant à peu près : « Nous n'avons rien contre John Smith, paix à son âme, et même nous sommes nombreux à penser que la Maison Blanche ne pourrait que profiter de sa présence. Mais qu'arriverait-il si, dans l'avenir, un mort *indésirable* se présentait aux élections ? »

Cet argument avait prévalu.

En général, cependant, les libéraux de l'université abandonnaient les discussions à leurs aînés. Ils préféraient suivre des cours spéciaux sur l'art de la guerilla, la fabrication des bombes ou l'emploi des armes portatives. Comme ils le faisaient fréquemment observer : « Réagir contre ces sales communistes, ce n'est pas assez. Nous devons copier leurs méthodes, surtout en ce qui concerne la propagande, l'infiltration, le coup d'Etat et le contrôle politique. »

Quant aux conservateurs de l'université, depuis qu'ils avaient perdu les élections, ils préféraient agir comme si rien n'avait changé dans le monde depuis la victoire du général Patton sur les Perses en 45. Souvent ils se rassemblaient pour chanter en chœur la « *Saga d'Omaha Beach* ». Les plus érudits d'entre eux la chantaient dans la langue d'origine, le grec.

Joenes observait toutes ces choses et continuait d'enseigner la civilisation des îles du Pacifique Sud. Il se sentait à l'aise dans ce milieu universitaire et peu à peu ses collègues l'avaient adopté. Au début, bien sûr, il y avait eu quelques objections. Carpe (Littérature Anglaise) avait déclaré : « Je ne crois pas que Joenes considère « *Moby Dick* » comme un élément de la Civilisation du Pacifique sud. Bizarre. »

Blake (Physique) : « Je me demande s'il n'a pas négligé un point important en n'étudiant pas la raison pour laquelle les habitants de ces îles sont totalement dépourvus de toute théorie mathématique moderne. Personnellement, je m'y serais intéressé davantage. »

Hoytburn (Musique) : « Je crois savoir qu'il n'a pas mentionné les chants religieux, dont l'influence sur la musique folklorique de cette région est pourtant indéniable. Enfin, c'est son affaire. »

Shan Lee (Français) : « J'ai l'impression que Joenes n'a pas jugé bon d'étudier les influences sur le français secondaire et tertiaire de la technique de transposition verbale du Pacifique sud. Je ne suis qu'un linguiste, il est vrai, mais j'aurais cru que ce parallèle avait son importance. »

Il y eut encore d'autres plaintes de la part de professeurs dont Joenes avait maltraité, mal présenté ou complètement passé sous silence la spécialité. Avec le temps, les relations de bonne amitié de Joenes et de ses collègues auraient pu en souffrir. Mais Geoffrard (Latin et Grec) sauva la situation.

Après avoir pesé pendant plusieurs semaines le pour et le contre, ce magnifique vieillard déclara : « Je suppose que vous vous désintéressez complètement de vieux radoteurs comme moi. Mais, ventrebleu, à mon avis, ce Joenes est un type bien. »

La chaude recommandation de Geoffrard fit beaucoup de bien à Joenes. Les autres professeurs perdirent de leur agressivité à son égard, allèrent presque jusqu'à lui offrir leur amitié. On l'invita plus souvent à des réunions, à des soirées littéraires. Bientôt on oublia sa situation équivoque de professeur non titulaire et la grande famille de St. Stephen's Wood l'accueillit dans son sein.

La faveur dont il jouissait auprès de ses collègues connut son apogée pendant les vacances de Pâques : les Professeurs Harris et Manisfree l'emmenèrent en excursion avec quelques amis dans les Montagnes de l'Adirondack.

⁂

9. NECESSITE DE L'UTOPIE

(les quatre histoires suivantes, qui constituent les Aventures de Joenes en Utopie, ont pour auteur Pelui de Huahine)

De bonne heure un samedi matin, Joenes et plusieurs autres professeurs partirent, dans la vieille voiture de Manisfree, pour la communauté de Chorowait dans les montagnes de l'Adirondack. Joenes avait appris que Chorowait était une communauté placée sous la protection de l'Université et dirigée par des idéalistes (hommes et femmes) qui s'étaient retirés du monde pour servir les générations futures. Cette expérience de grande envergure avait pour but de proposer à l'univers un modèle de société idéale. Bref, il fallait voir dans la communauté de Chorowait une Utopie réalisable et pratique.

— « Il me semble, » dit Harris (Sciences Politiques), « que la

nécessité d'une Utopie de ce genre s'impose d'elle-même. Vous avez voyagé, Joenes. Vous avez pu constater de vos propres yeux la décadence de nos institutions et l'apathie de notre peuple. »

— « En effet, » répliqua Joenes.

— « Les raisons de cet état de choses sont très complexes. Mais il en est une qui revêt, à notre avis, une importance essentielle : nous assistons en ce moment à une démission de l'individu, à son abdication devant les problèmes de la réalité. Or, la folie se compose justement de ces éléments-là : repli sur soi-même, non-participation, construction d'une vie imaginaire plus satisfaisante que la vie réelle. »

— « Pour nous qui avons fait Chorowait, » renchérit Manisfree, « il s'agit là d'une maladie sociale, et qui nécessite un traitement social. »

— « L'heure presse, » reprit Harris. « Vous avez vu à quelle vitesse notre système s'effondre, Joenes. La loi est une farce ; l'idée de châtiment a perdu toute signification ; et il n'y a pas de récompenses à offrir ; la religion prêche son message démodé à des gens qui marchent sur la corde raide, entre l'apathie et la démence ; la philosophie propose des doctrines que seuls les philosophes peuvent comprendre ; la psychologie s'efforce de définir un comportement en se fondant sur des règles périmées depuis cinquante ans ; l'économie pose en principe une expansion infinie, jugée nécessaire pour pallier un taux de natalité fantastique ; les sciences physiques nous donnent le moyen de maintenir cette expansion jusqu'à ce que chaque mètre carré de la surface terrestre soit occupé par une loque humaine ; quant à ma propre branche, la politique, son utilité se borne à nous permettre de jongler provisoirement avec ces forces gigantesques... de jongler jusqu'à ce que tout s'écroule ou explose. »

— « Et ne croyez pas, » ajouta Manisfree, « que nous nous jugions exempts de tout blâme dans cette affaire. Le corps professoral a beau s'élever par ses compétences au-dessus de la moyenne, il reste trop souvent à l'écart de la vie publique. Les hommes d'affaires, pratiques, coriaces, nous ont toujours fait peur ; et c'est à cause d'eux que nous en sommes là. »

— « Notre isolement n'est d'ailleurs pas seul en cause, » dit Hanley (Anthropologie). « Nos méthodes d'enseignement, elles aussi, se sont révélées inefficaces. Parmi nos élèves, les plus doués sont devenus professeurs, donc se sont enfermés comme nous dans leur tour d'ivoire. Les autres ne rêvaient, en somnolant pendant nos monotones conférences, qu'à nous quitter et à prendre place dans ce monde dément. Nous ne les touchions pas, Joenes, nous ne leur apprenions pas à penser. »

— « Et même, » fit Blake, « nous obtenions un résultat exactement contraire. Nous inspirions à la plupart de nos élèves une

véritable haine de la pensée. Ils en arrivaient à se méfier de la culture, à mépriser l'éthique, à ne voir dans la science qu'un moyen de faire fortune. Voilà où nous avons échoué, où nous sommes coupables. Et le monde entier a souffert de notre échec. »

Les professeurs restèrent silencieux pendant quelques minutes. Puis Harris reprit la parole : « Voilà quels étaient nos problèmes. Mais nous nous sommes éveillés de notre long sommeil. Nous avons agi en bâtissant Chorowait. J'espère seulement que nous nous y sommes pris à temps. »

Joenes voulait tout savoir sur cette communauté qui devait résoudre des problèmes si tragiques. Mais les professeurs refusèrent de répondre à ses questions.

— « Vous allez bientôt voir Chorowait, Joenes, » dit Manisfree. « Ainsi, vous pourrez juger sur les faits et non sur nos paroles. »

Ils arrivèrent enfin dans les montagnes ; la vieille voiture de Manisfree gémissait et crachotait en gravissant les pentes abruptes, dérapait dans les tournants en épingle à cheveu. Soudain, Blake frappa sur l'épaule de Joenes et lui désigna du doigt un pic verdoyant qui se détachait nettement au milieu des cimes avoisinantes. Il devina que c'était Chorowait.

Comment fonctionnait l'Utopie

La voiture de Manisfree escalada péniblement le chemin creusé de profondes ornières qui serpentait au flanc du Mont Chorowait. Au bout de quelques kilomètres, la route était barrée par des troncs d'arbres. Ils abandonnèrent leur véhicule et continuèrent à pied, d'abord sur un étroit chemin de terre, ensuite sur un sentier qui traversait la forêt, enfin en plein bois, guidés seulement par la pente régulière du terrain.

Les professeurs étaient complètement à bout de souffle quand ils virent deux hommes de Chorowait s'avancer à leur rencontre. Vêtus de peaux de cerf, ces hommes portaient un arc et un carquois rempli de flèches. Ils avaient le teint bronzé, les couleurs de la santé et paraissaient pleins d'énergie. Ils offraient un étrange contraste avec le teint pâle, les épaules voûtées, la poitrine creuse des professeurs.

Manisfree fit les présentations. « Voici Lunu, » dit-il à Joenes en indiquant le plus grand des deux hommes. « C'est le chef de la communauté. Son compagnon se nomme Gat, et nul ne le surpasse dans l'art de suivre les animaux à la piste. »

Lunu s'adressa aux professeurs dans une langue que Joenes n'avait encore jamais entendue.

— « Il nous souhaite la bienvenue, » lui dit tout bas Dalton.

Gat ajouta quelque chose.

— « Il dit qu'il y a beaucoup de bonnes choses à manger ce mois-ci, » traduisit Blake. « Et il nous demande de l'accompagner au village. »

— « Quelle langue parle-t-il ? » s'enquit Joenes.

— « Le chorowaitien, » répondit le professeur Vishnu (sanscrit). « C'est un langage artificiel que nous avons spécialement inventé pour la communauté, et nous avions d'excellentes raisons pour cela. »

— « Nous n'étions pas sans savoir, » dit Manisfree, « que les qualités d'une langue tendent à façonner les processus mentaux, ainsi qu'à préserver les stratifications ethniques et sociales. C'est l'un des motifs pour lesquels nous avons jugé absolument nécessaire de doter Chorowait d'une langue nouvelle. »

— « Ça n'est pas allé tout seul, » fit Blake avec un sourire réminiscent.

— « Nous étions plusieurs à désirer la plus extrême simplicité, » expliqua Hanley (Anthropologie). « Nous aurions aimé nous contenter d'une série de grognements monosyllabiques qui auraient offert un obstacle naturel aux pensées trop souvent destructrices de l'homme. »

— « Nous étions également nombreux à désirer une langue d'une incroyable complexité, dotée de plusieurs niveaux d'abstraction différents, » déclara pour sa part le philosophe Chandler. « Nous pensions que ce type de langage aurait exactement les mêmes effets que les grognements monosyllabiques mais répondrait davantage aux besoins de l'homme. »

— « La lutte a été chaude ! » lança Dalton.

— « Nous avons fini par nous mettre d'accord sur une langue dont la fréquence-voyelle correspondait à peu près à celle de l'anglo-saxon, » dit Manisfree. « Notre professeur de français était, bien entendu, d'une opinion contraire. Il voulait prendre pour modèle le vieux provençal. Mais la majorité s'est prononcée contre. »

— « Cependant, son influence n'a pas été négligeable, » fit observer le professeur Vishnu. « Tout en préservant la fréquence-voyelle anglo-saxonne, nous avons adopté le mode de prononciation du vieux provençal. Cependant, nous avons délibérément écarté de la construction des racines tous les éléments indo-européens. »

— « Ce qui impliquait, » fit Dalton, « des recherches infinies. Heureusement, Mlle Hua était là pour se charger des gros travaux. Dommage que cette fille soit si laide. »

— « Les Chorowaitiens de la première génération sont bilingues, » dit Manisfree. « Mais leurs enfants, ou leurs petits-enfants, ne parleront que le chorowaitien. J'espère vivre assez longtemps pour voir ce jour. Déjà notre nouvelle langue a produit sur les mœurs de la communauté des effets perceptibles. »

— « Songez, » renchérit Blake, « que les mots « inceste », « ho-

mosexualité », « viol » ou « meurtre » n'existent pas en chorowaitien. »

Lunu déclara, en anglais : « Nous appelons toutes ces choses *Allewadith,* « ce-qui-ne-doit-pas-être-dit ». »

— « Preuve, » appuya Dalton, « de ce que l'on peut obtenir par la sémantique. »

Lunu et Gat guidèrent les visiteurs jusqu'au village chorowaitien. Joenes passa le reste de la journée en observations.

Il vit que les cabanes de la communauté étaient faites de branches et d'écorces de bouleau. Les femmes préparaient les repas sur des feux installés en plein air, tissaient la laine des moutons et s'occupaient des enfants. Les hommes labouraient les champs en pente abrupte à l'aide de charrues fabriquées par eux-mêmes, chassaient dans les profondes forêts ou pêchaient dans les rivières glacées des Adirondacks, rapportant des cerfs, des lapins et des truites qu'ils partageaient avec les autres membres de la communauté.

On n'aurait pas trouvé dans tout Chorowait un seul article manufacturé. Les outils étaient tous de fabrication locale. Les couteaux qui servaient à dépouiller le gibier, par exemple, provenaient en droite ligne du minerai extrait par les Chorowaitiens. Et l'on se passait de ce que l'on ne pouvait pas façonner soi-même.

Joenes observa tout cela avant la tombée de la nuit et fut favorablement impressionné par l'indépendance, l'industrie, le contentement évidents de la communauté. Mais le professeur Harris, qui l'accompagnait dans sa tournée d'inspection, semblait vouloir lui faire oublier cet aspect de Chorowait.

— « Tout cela, Joenes, est très superficiel, » répétait-il constamment, sur un ton d'excuse. « Vous devez vous dire : encore une de ces mortelles expériences de vie pastorale. »

Joenes n'avait jamais vu et même ignorait jusqu'à l'existence de ce type d'expériences. Il déclara que l'essai lui semblait parfaitement réussi.

— « Sans doute, sans doute, » dit Harris avec un soupir. « Mais d'innombrables tentatives de ce genre ont déjà eu lieu. Beaucoup ont bien commencé et se sont mal terminées. La vie pastorale a son charme, surtout quand elle est adoptée par des gens instruits, décidés, idéalistes. Mais elle est généralement vouée à sombrer dans la désillusion, le cynisme, l'abandon. »

— « C'est ce qui se passera à Chorowait ? »

— « A notre avis, non. L'échec de nos prédécesseurs nous a appris bien des choses. Nous en avons étudié les raisons et nous avons pu entourer Chorowait de garde-fous. Ces garde-fous, vous les verrez en temps voulu. »

Le soir venu, après un repas simple et assez peu appétissant,

composé de lait, de fromage, de pain sans levain et de raisin, Joenes suivit ses guides au *Haierogu,* ou lieu de prières. C'était une clairière dans la forêt : les Chorowaitiens y adoraient le soleil pendant le jour et la lune pendant la nuit.

— « Cette affaire de religion nous a posé bien des problèmes, » souffla Hanley à l'oreille de Joenes tandis que la multitude se prosternait dans la pâle clarté de la lune. « Nous voulions éviter tout ce qui rappelait la tradition judéo-chrétienne. L'hindouisme et le bouddhisme ne nous souriaient pas davantage. En fait, malgré des recherches intensives, nous n'étions séduits par aucune doctrine. Certains d'entre nous auraient souhaité s'inspirer des divinités T'iele qui sont vénérées au sud-est de Zanzibar ; d'autres se déclaraient en faveur du Vieillard Dhavagna, qu'adore une obscure secte de Thaïs noirs. Mais nous avons fini par nous entendre sur la déification du soleil et de la lune. D'abord, les précédents historiques ne manquaient pas ; ensuite, nous pouvions présenter cette doctrine aux autorités de l'Etat de New York comme étant une forme de christianisme primitif. »

— « Et c'était important ? »

— « Très. Vous seriez stupéfait d'apprendre à quel point il est difficile d'obtenir une licence dans un cas comme le nôtre. Il nous fallait aussi prouver que le système en vigueur dans notre communauté était celui de la libre entreprise. Ce qui n'allait pas sans mal, puisque, ici, tous les biens sont en commun. Heureusement, nous avions à l'époque Gregorias comme professeur de Logique, et il a pu convaincre les autorités. »

Les adorateurs se balançaient et gémissaient en cadence. Un vieillard s'avança, le visage maculé d'argile jaune, et se mit à chanter en chorowaitien.

— « Que dit-il ? » s'enquit Joenes.

— « Il scande une très jolie prière adaptée par Geoffrard d'une ode de Pindare. En voici la traduction :

« *Oh ! Lune, toute de pudeur vêtue comme de la toile la plus fine,*

» *Lune qui glisse à pas feutrés entre les cimes des arbres,*

» *Qui te faufiles derrière l'Acropole pour échapper à ton farouche amant, le Soleil,*

» *Et qui effleures de tes doigts de rose le marbre blanc du Parthénon,*

» *C'est à toi que nous adressons cette prière.*

» *Que ton amour nous protège contre les périls des heures sombres,*

» *Qu'il nous préserve, l'espace d'une nuit,*

» *Des entreprises de la Bête.* »

— « Charmant, » dit Joenes. « Mais pourquoi l'Acropole et le Parthénon ? »

— « Franchement, » répondit Harris, « je ne le sais pas très bien. Personnellement, je n'en ai jamais vu l'utilité. Mais nos professeurs de lettres y attachaient beaucoup d'importance à l'époque. Et comme, jusqu'alors, c'étaient l'Economie, l'Anthropologie, la Physique et la Chimie qui l'avaient emporté dans la plupart des discussions, nous leur avons laissé leur Parthénon. Somme toute, quand on travaille en commun, on doit transiger de temps à autre. »

Joenes hocha la tête. « Et la Bête ? Et les périls des heures sombres ? »

Harris cligna de l'œil. « La peur est chose nécessaire, » dit-il.

Joenes fut logé pour la nuit dans une petite cabane entièrement construite sans clous. Sa couche d'aiguilles de pin était délicieusement rustique, mais aussi terriblement inconfortable. Après avoir longuement cherché la position la moins douloureuse, il sombra dans un sommeil léger.

Le contact d'une main sur son épaule le réveilla. Levant la tête, il vit une très jolie jeune femme qui se penchait sur lui avec un doux sourire. D'abord il se sentit un peu gêné, non pour lui-même mais pour la jeune femme car il craignait qu'elle ne se fût trompée de cabane. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir de son erreur.

— « Je me nomme Laka, » dit-elle. « Je suis l'épouse de Kor, le chef des Jeunes Adorateurs du Soleil. Je suis venue dormir avec vous cette nuit, Joenes, et faire tout ce qui est en mon pouvoir pour rendre agréable votre séjour à Chorowait. »

— « Merci, » dit Joenes. « Mais votre mari est-il au courant de votre présence ici ? »

— « Qu'il le sache ou non, cela ne mérite pas qu'on s'y arrête. Kor pratique sa religion, il croit aux coutumes de Chorowait. Or, la coutume et la religion veulent que nous accueillions nos hôtes de cette façon. Le professeur Hanley ne vous a pas prévenu ? »

Joenes répondit que l'anthropologue Hanley n'y avait pas même fait allusion.

— « Alors, c'est qu'il voulait vous surprendre, » dit Laka. « Cette coutume nous vient justement de lui ; il l'a trouvée dans un livre. »

— « Je ne me doutais de rien, » répéta Joenes en se retournant sur le côté pour faire face à Laka, qui s'était allongée près de lui sur les aiguilles de pin.

— « Il paraît même qu'il a beaucoup insisté là-dessus, » déclara la jeune femme. « Les scientifiques étaient contre. Mais lui disait que si les hommes ont besoin de religion, il leur faut aussi des mœurs et des coutumes ; qu'en outre ces mœurs et ces coutumes doivent être choisies par un expert. En fin de compte, c'est son opinion qui l'a emporté. »

— « Je vois, » fit Joenes. « Et a-t-il choisi d'autres coutumes semblables à celle-ci ? »

— « Eh bien, il y a les Saturnales, et les Bacchanales, et les Mystères d'Eleusis, et la Fête de Dyonisius, et l'Anniversaire du Fondateur, sans oublier les Rites de Fertilité du Printemps et de l'Automne, l'Adoration d'Adonis, la... »

Joenes l'interrompit en déclarant que les fêtes lui semblaient nombreuses à Chorowait.

— « Oui, » dit Laka. « Cela nous donne beaucoup de travail, à nous, les femmes, mais nous y sommes habituées. Les hommes sont plus hésitants. Ils aiment beaucoup les fêtes, mais ils deviennent jaloux et désagréables quand leurs propres femmes y participent. »

— « Que font-ils dans ces cas-là ? »

— « Ils suivent le conseil du docteur Broign, le psychologue. Ils font cinq kilomètres à la course dans les broussailles, ils plongent dans une rivière glacée, ils la traversent à la nage, puis ils tapent sur un sac de sable jusqu'à épuisement complet. D'après le docteur Broign, l'épuisement complet s'accompagne toujours d'une absence d'émotions totale quoique temporaire. »

— « Cette prescription est-elle infaillible ? »

— « Apparemment. Si le remède échoue la première fois, il faut recommencer l'opération aussi souvent que nécessaire. Il a en outre l'avantage d'améliorer le tonus musculaire. »

— « C'est fort intéressant, » dit Joenes. Mais il sentait tout près de lui le corps de Laka et il n'avait plus envie de prolonger cette discussion anthropologique. Doucement il tendit la main et toucha les cheveux noirs de la jeune femme.

Elle eut un mouvement de recul involontaire.

— « Qu'y a-t-il ? » demanda Joenes. « Je ne dois pas vous toucher les cheveux ? »

— « Ce n'est pas ça, » fit Laka. « A vrai dire, je déteste que l'on me touche. Croyez-moi, cette répulsion ne vous concerne pas personnellement. C'est ma nature, voilà tout. »

— « Je ne comprends pas ! » s'écria Joenes. « Malgré cela, vous êtes volontairement venue vivre dans cette communauté, vous y restez de votre plein gré ? »

— « Mais oui. Chose curieuse, nombre de personnes civilisées qui se sentent attirées par un mode de vie primitif éprouvent une aversion pour ce que l'on est convenu d'appeler les plaisirs de la chair. Les professeurs étudient ce phénomène avec beaucoup d'intérêt. Mon cas n'a rien d'inhabituel : j'aime les montagnes et les prés, les activités concrètes, travaux des champs, chasse ou pêche. Pour ces joies-là, j'accepte de dominer le dégoût que m'inspirent les choses sexuelles. »

Joenes trouva cela étonnant, et il réfléchit aux difficultés que l'on rencontre en peuplant de personnes humaines une communauté utopique. Laka interrompit le cours de ses pensées. Elle s'était reprise. Surveillant soigneusement ses réactions, elle passa les bras autour du cou de Joenes et l'attira contre elle.

Mais à présent Joenes ne ressentait pour elle pas plus de désir que pour un arbre ou un nuage. Doucement il dénoua son étreinte en disant : « Non, Laka, je ne veux pas faire violence à vos inclinations naturelles. »

— « Mais il le faut ! » cria-t-elle. « C'est la coutume. »

— « N'étant pas membre de la communauté, je ne suis pas forcé de me conformer à vos coutumes. »

— « Sans doute. Pourtant, les autres professeurs s'y conforment, eux, et ils attendent le jour pour discuter de savoir s'ils ont eu tort ou raison. »

— « C'est leur affaire, » déclara Joenes sans se laisser ébranler.

— « Tout est de ma faute, » gémit Laka. « J'aurais dû savoir me dominer. Si vous saviez combien j'ai prié pour obtenir cette maîtrise de moi-même qui me fait défaut ! »

— « Je n'en doute pas, » dit Joenes. « Mais l'offre a été faite, l'esprit de la coutume est respecté. Pensez-y, Laka ; et retournez chez votre mari. »

— « Je rougirais de le faire. Les autres femmes sauraient que je n'ai pas accompli mon devoir si elles me voyaient revenir avant l'aube, et elles se moqueraient de moi. Quant à mon mari, il serait très mécontent. »

— « Mais ne m'avez-vous pas dit qu'il était jaloux ? »

— « Si, bien sûr. Quel homme serait-ce s'il ne l'était pas ? Mais il est aussi très respectueux de la science, il croit profondément aux coutumes de Chorowait. C'est pourquoi il désire que je m'y conforme, même s'il doit en souffrir. »

— « Sans doute est-il très malheureux. »

— « Au contraire, il est plus heureux que n'importe quel autre membre de la communauté. Mon mari croit que le vrai bonheur est d'ordre spirituel, que seule la douleur permet d'y atteindre. Aussi sa douleur le rend-elle heureux. C'est, du moins, ce qu'il me dit. Du reste, il suit presque tous les jours la prescription du docteur Broign, et il surpasse à présent à la course comme à la nage tous ses compagnons. »

Joenes n'aurait voulu pour rien au monde faire souffrir le mari de Laka, même si cette douleur devait en fin de compte le rendre heureux. Mais il ne voulait pas non plus faire souffrir Laka en la renvoyant chez elle. Et il ne voulait pas non plus se faire souffrir en accomplissant un acte qui maintenant lui répugnait. La situation paraissait insoluble. En définitive, il dit à Laka d'aller dormir

dans un coin de la cabane, ce qui lui épargnerait au moins les moqueries des autres femmes.

Laka, les lèvres froides, déposa un baiser sur son front. Puis elle se blottit sur des aiguilles de pin au fond de la cabane et s'endormit. Quant à Joenes, le sommeil le fuit pendant longtemps ; enfin, il se mit à somnoler.

Sa nuit, cependant, devait être agitée. Vers deux ou trois heures du matin il se réveilla brusquement, inquiet, tourmenté, sans très bien savoir pourquoi. La lune était cachée, l'obscurité profonde. Les grillons, les oiseaux de nuit, les petites bêtes de la forêt, tout se taisait.

Joenes sentit un frisson lui parcourir l'épine dorsale. Il se tourna vers la porte, certain que le mari de Laka était venu le tuer. Cette pensée le hantait depuis le début de la nuit car il avait ses doutes sur la prescription du docteur Broign.

Mais ce qui avait figé la nuit dans le silence, ce n'était pas la fureur d'un mari jaloux. Il s'en rendit compte en entendant un rugissement terrifiant, plein de colère et de passion, comme jamais gorge humaine n'aurait pu en émettre. Le rugissement se tut et les broussailles, au-dehors, craquèrent sous le poids de quelque énorme créature.

— « Qu'est-ce que c'est ? » demanda-t-il.

Laka s'était levée. Elle s'accrochait à lui, comme vidée de toute force. « C'est la Bête ! » murmura-t-elle.

— « Mais je croyais que cette Bête était un mythe ! »

— « Il n'y a pas de mythes à Chorowait. Nous adorons le Soleil et la Lune, qui sont réels. Et nous redoutons la Bête, qui est bien réelle aussi. Parfois nous arrivons à l'apaiser ou à la chasser. Mais, cette nuit, elle veut du sang. »

Joenes ne douta pas de l'authenticité de ses paroles. Et il en douta moins encore quand il entendit le fracas d'une énorme masse lancée contre le mur de la cabane. Ce mur, quoique fait de troncs d'arbres assemblés à l'aide de chevilles et de lianes, ne résista pas au choc. Et Joenes, levant la tête, rencontra, face à lui, le regard de la Bête.

LA FIN AU PROCHAIN NUMÉRO

Traduit par Elisabeth Gille.
Titre original : The journey of Joenes.

VLADIMIR VOLKOFF

Une douche à jouvence

Vladimir Volkoff vient d'obtenir le prix Jules Verne pour son livre discuté : *Métro pour l'enfer* (voir comptes rendus dans notre dernier numéro). Quelques réserves que l'on puisse faire sur le fond de ce qu'il écrit, ce jeune auteur a un ton mordant et sarcastique qui lui appartient en propre. La nouvelle qu'il nous a donnée en témoigne avec évidence.

« ...*Messieurs, l'histoire de la science ressemble à un flux prodigieux, qu'aucune difficulté de la matière, aucune malveillance des hommes, n'a su jusqu'ici arrêter — que dis-je arrêter ? ralentir ! Les travaux de mes prédécesseurs, de mes camarades, et, dans une modeste mesure, les miens, ouvrent toutes grandes à l'unanimité des portes dont nos grands-pères ignoraient jusqu'à l'existence... Certains d'entre nous, il est vrai, hésitent sur certains seuils, et semblent se persuader qu'une divinité maligne aurait été capable de ménager à l'espèce humaine d'étranges déconvenues — que certaines cloisons ne cèderont pas, qu'il peut être dangereux de poursuivre... Souriez-en et allez de l'avant ! Pour moi, Messieurs, la science est une et irréversible. Il n'y a pas de bande au billard de l'univers, il ne saurait y avoir d'impasse qui forcerait l'espèce humaine à rebrousser chemin...* »

Discours prononcé à Stockholm le 12 août 1987 par le Professeur Locre, à l'occasion de l'attribution du prix Nobel à ce grand physicien, connu pour ses recherches sur les spins.

1

CETTE nuit-là, mon bienfaiteur avait consacré plusieurs heures à d'interminables réminiscences :

— « Mon bon ami, je me sens en veine de tendresse ce soir. Est-ce le vent dans les arbres du parc qui me rappelle votre venue ici, il y a tant d'années ? Il soufflait comme aujourd'hui, et comme aujourd'hui, depuis l'autre bout de la table, vous buviez mes paroles. Vous aviez quinze ans, j'en avais quarante. Vous m'avez avoué,

avec je ne sais quelle pudeur, votre *libido sciendi,* les difficultés matérielles où vous vous trouviez alors... »

Moi, au refrain :

— « Et vous, maître, avec la bonté qui vous caractérise... »

— « Mon ami, vous savez que je n'aime pas que l'on me parle ainsi. Vous rappelez-vous que vous passiez ici toutes vos vacances ? Et je vous autorisais à faire joujou dans mon laboratoire, ce même laboratoire dont maintenant vous êtes le chef. C'est que, peu à peu, j'avais pris l'habitude de tout vous confier : d'abord les clefs, puis les formules, jusqu'aux assistantes... »

Oui : depuis des années, je régnais sur le harem de laborantines du professeur Locre. J'y maintenais, sinon la camaraderie, du moins la discipline. Du reste, depuis plusieurs mois, il n'y avait plus de harem : mon bienfaiteur avait dételé.

Vers minuit et demie, je réussis à quitter la villa, et j'allais me changer les idées dans un bar luxueux et fumeux, où l'on mélangeait les coquetèles les plus efficaces.

A une petite table, une femme, ridée et pâle sous de la poudre violette, s'enivrait méthodiquement. J'avais d'abord remarqué ses jambes, luisantes, resplendissantes, jeunes. Puis le dos, du style anguille, nu, jeune. Enfin la tête — flétrie. La bouche mimait des sanglots muets, et les yeux, stupides de désespoir, n'avaient pas de larmes.

Je ne saurai jamais si ce furent les jambes ou les yeux qui me touchèrent au point que j'allai m'asseoir à la petite table, que je mis ma main sur la main qui tenait le verre, et que je murmurai :

— « Croyez-vous qu'il y ait des catastrophes qui vaillent de tant souffrir ? »

Sa main vibrait sous la mienne ; sa bouche s'ouvrait comme celle d'un poisson mort.

— « Quand on est bonne pour la poubelle... »

Mes yeux durent s'indigner, car elle hocha la tête avec un pitoyable effort pour sourire :

« On ne veut plus de moi, monsieur. »

Je restai incrédule. Elle me jeta à la figure une boule de papier vert parfumé, que je défroissai.

Quelle folle main d'amoureuse avait griffonné :

Encore une fois, Tony ! Fixe l'endroit, et l'heure.

Quelle main de mufle avait calligraphié en travers, au stylo à bille :

Minuit à l'hospice.

Je n'hésitai pas un instant. Tout mon stratagème m'apparut dans ses moindres détails. L'appareil existait depuis des mois. Mais mon bienfaiteur était bien trop lâche pour que j'eusse pu le

persuader sans appât, et je ne connaissais pas de jeune femme à lui mettre sous la dent... Je me levai :

— « Venez. »

Elle ne comprenait pas.

« Venez. »

Elle crut comprendre :

— « Que je finisse mon verre. »

Elle le vida goulûment. Puis elle jeta sa fourrure sur son dos avec un retour déchirant de coquetterie vénale.

Je l'installai dans la voiture. Ses genoux brillaient dans l'obscurité. Une fois arrivés, je la fis passer par la petite porte, et je la conduisis dans l'allée. Elle bafouillait des « chéri ! » avinés. Lorsque nous arrivâmes au pavillon où je logeais seul, je la fis entrer sans allumer, et je la menai dans le noir jusqu'au divan.

— « Déshabillez-vous. »

J'allai fermer les volets un à un. Personne n'avait le droit d'entrer dans cette partie du pavillon, mais il ne fallait pas que les fenêtres me trahissent.

Elle, docile :

— « Entièrement ? »

— « Entièrement. »

Lorsque j'eus verrouillé le dernier volet, j'allumai.

Elle, très douce :

— « Vous n'auriez pas dû faire ça. Dans le noir, je suis encore belle... »

Elle était assise complètement nue, les mains sur le bord du divan, et regardait avec un vague étonnement les éviers, les cornues, les armoires vitrées pleines de flacons, et, dans le coin, l'énorme sphère de plexiglas sous ses trente-deux projecteurs.

Visiblement, ma visiteuse avait exercé partout, sauf dans un laboratoire.

Je la pris par la main, je la conduisis jusqu'aux toilettes, et je lui fis prendre un émétique violent. Je revins quelques instants plus tard ; elle était appuyée au mur, verte, assommée. Je lui pris la main à nouveau, et je la ramenai dans le laboratoire. Elle se dirigeait vers le divan, mais je l'entraînai du côté de la sphère. Elle hésita.

— « Vous avez peur ? »

Mais elle, avec le ton du désespoir définitif :

— « De quoi ? »

Elle se glissa dans le hublot que je revissai sur elle. Elle se tapit dans un coin. Je branchai le micro :

— « Etendez-vous sur le dos, les bras et les jambes en croix. »

Elle s'étendit, à plat sur le plan de verre qui coupait la sphère en deux.

« N'ayez pas peur. Respirez profondément. Détendez-vous. Ne pensez à rien. Vous allez vous endormir. »

J'appuyai sur une manette, et j'envoyai une bouffée de gaz somnifère à l'intérieur de l'habitacle.

2

Deux mois plus tard :

— « Je pense, » dit mon bienfaiteur, en entamant son petit déjeuner, « que nous allons embaucher cette nouvelle assistante. »

— « Je le pense aussi, maître. »

Le professeur Locre décalotta son œuf :

— « Vous comprenez bien qu'il ne s'agit plus pour moi de ces aimables passe-temps qui conviennent à la jeunesse. Si je souhaite engager Mlle Barbara, c'est principalement pour vous décharger de certains côtés administratifs de votre travail. Car enfin, il faut bien se rendre à l'évidence, en chimie, elle ne sait rien faire. »

— « Mon bon maître, je reconnais votre sollicitude. »

Ce jour-là et le suivant, mon bienfaiteur fut d'humeur enjouée, invita Barbara à tous les repas pour lui éviter le restaurant, lui donna une chambre à la villa pour lui éviter l'hôtel, n'oublia jamais son propre dentier, omit toujours ses propres lunettes, et traita plusieurs fois notre bon Phosphore de *vieux rebut de chien*.

C'était plaisir que de voir le vieil homme camper des attitudes, se friser la calvitie, s'éclaircir l'enrouement, chercher des occasions pour conter ses prouesses amoureuses, et, à la fin de chaque anecdote, bomber la cage thoracique sous le gilet trop vaste depuis longtemps.

Quatre fois par jour, Barbara changeait de déshabillé. Le soir, elle venait au rapport dans mon pavillon :

— « Epinglé. »

— « Je vois. »

— « Mais il n'essaye pas. »

— « Pourquoi ? »

— « Il doute. »

— « De vous ? »

— « De lui. »

— « Continuez. Et prévenez-moi s'il lui faut des aphrodisiaques. »

3

Le dîner du troisième jour fut on ne peut plus gai. Par-dessous ses paupières sans cils, le professeur Locre filtrait des regards assassins, et ses mains déformées caressaient, pendant qu'il parlait, des formes imaginaires.

A l'autre bout de la table, Barbara souriait, prometteuse.

Au dessert elle prétexta un mal de tête et, en passant, érafla le dossier de la chaise sur laquelle le professeur frétillait.

Nous n'étions pas dans la bibliothèque depuis cinq minutes que mon bienfaiteur ressentit aussi les effets d'une mystérieuse névralgie, et me souhaita une agréable soirée.

Je restai seul dans la vaste pièce doublée de livres, à peine éclairée par un feu de bois fugace, et un lampadaire. J'allai à la porte, et je l'entrouvris. Je revins m'asseoir. Le pauvre Phosphore rêvassait à mes pieds, et le cognac luisait dans le flacon.

Une demi-heure se passa. Des pantoufles glissèrent à l'étage supérieur ; une poignée de porte dit son mot.

Je me versai un second verre, à l'eau. Le cognac glougloutait voluptueusement dans le silence.

Tout à coup, un battant claqua.

Une voix fêlée, une voix agenouillée :

— « Mignonne, voyons, mignonne... »

Une voix verte, une voix-cravache :

— « Pourquoi pas avec tous les vieux de l'hospice ?... Bonne nuit, professeur. »

Fidèle Barbara !

J'allai refermer la porte sans bruit, et me cachai derrière mon cognac. Phosphore leva péniblement la tête et bougonna quelque chose : il désapprouvait toutes ces allées et venues. Je lui grattai distraitement le crâne. Je savais ce qui allait suivre.

4

Une robe de chambre pliée en deux, cramoisie et flasque, surmontée d'un faciès cadavérique, entra. Elle se déplaçait avec peine, de meuble en meuble. Lorsqu'elle s'effondra dans l'autre fauteuil, je dus faire effort pour ne pas rire devant cette face contorsionnée de mâle faiblichon et déçu.

Mon bienfaiteur dit :

— « Cognac... pas d'eau. »

Le flacon glougloutа ses condoléances.

— « Votre migraine, mon bon maître ? »

— « Affreuse. »

Nous regardions le feu.

« Mon bon ami, » dit enfin mon bienfaiteur d'une voix émue, « si j'ai été assez heureux pour vous rendre quelques menus services, l'heure est venue pour moi, à mon tour... »

Je lisais les pensées du vieux beau simiesque comme si j'avais été doué de pouvoirs télépathiques : il allait me parler, avec son inconscience native, d'euthanasie. Je lui coupai la parole :

— « Et moi, mon bon maître, j'ai à vous demander de mettre

le comble à vos bienfaits en assistant à une petite expérience que je crois originale, dans mon laboratoire personnel. »

Il plaida sa migraine, l'heure, la fatigue. J'en fis une question sentimentale. Enfin il se laissa convaincre, avec la magnanimité qui le caractérisait.

— « Mais pourquoi prenez-vous Phosphore ? »

— « Maître, sa présence m'est encore plus indispensable que la vôtre. »

Nous traversâmes le parc étoilé. Je portais Phosphore d'un bras, et je soutenais le professeur de l'autre.

— « J'ignorais que vous vous étiez monté un laboratoire personnel dans votre antre. Le mien ne vous suffisait pas, mon ami ? »

Cela, comme un doux reproche.

Je ne répondis pas. J'ouvris la porte, installai le professeur sur le divan, lui fourrai un gin tonic dans les mains, et fis le tour des volets.

Le savant gâteux, émoustillé malgré lui, clopina allégrement jusqu'à mes appareils :

« A quoi vous divertissez-vous ici, mon bon ami ? Quel enfantillage ! Quel amateurisme ! Voulez-vous bien me dire quelle peut être l'utilité ?... »

Je ne l'écoutais pas. Je mettais Phosphore à l'aise sur un petit tapis devant le radiateur.

Ensuite je pris une tondeuse, et j'attaquai le pelage feutré du vieil animal.

« Que faites-vous à cette pauvre bête ? Phosphore n'est pas un cobaye. Je m'oppose... »

Ils avaient tous les deux la bave à la bouche, Phosphore et mon bienfaiteur.

— « Ne vous inquiétez pas : ils repousseront. »

— « A son âge, malheureux ? »

Entre-temps, Phosphore était devenu une sorte d'horrible nouveau-né violacé et grelottant, et me regardait d'un œil idiot, suintant d'une résignation infinie.

Le professeur pleurnichait :

« Vous êtes un sadique. »

Il s'était laissé tomber sur un tabouret et, le corps penché en avant, les mains coincées entre les genoux, il suivait tous mes gestes.

Je pris le chien par la peau du cou, et je l'enfournai dans la sphère de plexiglass, où j'envoyai, en même temps, un courant d'air chaud et de gaz somnifère. Pendant que j'allais d'un appareil à l'autre, je sentais le regard du professeur planté dans mon dos comme un poignard.

Puis j'allumai seize projecteurs, qui distillèrent une lumière bleue.

— « Prenez votre gin, mon bon maître. Nous en avons pour jusqu'à demain matin. »

Il ne posait plus de questions. Du fond de leurs orbites, ses yeux usés dévoraient Phosphore, qui devenait phosphorescent.

5

Lorsque l'aube fissura les volets, je préparai un café bien noir, et nous le prîmes ensemble, sur un coin d'évier, dans des béchers de laboratoire. Phosphore qui jappait et bondissait dans mes jambes eut sa part de sucre. Je lui avais enfilé une combinaison vert bouteille du meilleur goût ; sa tête et sa queue rasées dépassaient seules, et ses yeux brillaient d'une flamme de très jeune chien.

Mon bienfaiteur soufflait dans son café :

— « Une application brillante de mes théories, certes. J'aurais aisément pu aller aussi loin, mais enfin, pendant que j'édifiais mon système, vous vous intéressiez au petit côté pratique. Cela n'est pas sans intérêt... Je vous en veux un peu, savez-vous, de m'avoir tenu à l'écart ! Votre vieux maître ! J'aurais pu vous conseiller, évoquer votre sujet à l'Institut, que sais-je ? vous consacrer une annexe de mon traité ! »

Le vieux fourbe ! Comme il cachait son espoir ! Il pérorait avec un détachement tout scientifique, et approchait lentement du but.

« Et depuis combien de temps contrôlez-vous parfaitement votre appareillage ? »

— « Sept mois. »

— « Et vous n'avez rien dit ! »

— « Un violon d'Ingres... »

— « Mais avez-vous utilisé... »

— « Rappelez-vous le chat de la cuisinière. »

— « Des animaux seulement ? »

— « Des humains aussi. »

— « Et vos résultats ? »

— « Satisfaisants. »

Je vis qu'il commençait à frissonner :

— « Enfin, vous ne me ferez pas croire que vous tenez entre vos mains le moyen de rendre le bonheur à l'humanité, et que vous prétendiez le garder secret ?... »

— « Supposez que ce soit un caprice. »

— « De toute façon votre engin n'est qu'une application de mes théories, et je saurai exiger... »

Je terminai mon café d'une gorgée, et je croquai un morceau de sucre.

— « Tout doux, professeur. Vous n'êtes pas en chaire. Voilà des années que je rumine ce que votre esprit supérieur n'a pas encore daigné entrevoir. Songez, je vous prie, aux conséquences de ma

petite découverte appliquée à une grande échelle. Si la durée subjective devient réversible, il ne peut plus y avoir ni vieillesse, ni maladie, ni aucune espèce de mort que les accidentelles. L'humanité se multipliera à une allure décuplée. Il faudra interdire la procréation et punir de mort les contrevenants, pour rétablir l'équilibre. Ou bien limiter scrupuleusement les naissances, et donner aux gens des numéros pour mourir. Les privilégiés, bien sûr, auront droit à une vie prolongée. Un marché noir, avec appareils clandestins, s'organisera. Ceux qui auront une vie naturellement longue paraîtront suspects, et seront exécutés pour l'exemple. Une peur incroyable de l'avenir se répandra. Les pires monstruosités deviendront courantes : il y aura des enfants condamnés à une imbécillité perpétuelle par des parents pouponneurs, des fous qui revivront mille fois le même moment de leur vie, des prostituées de luxe dont la virginité se reconstituera à chaque coup. Ma modeste application de votre superbe théorie conduirait à défigurer le monde : non, non : je vous préviens que ce laboratoire est entièrement miné, et que si l'on en approche sans prendre des précautions que je connais seul, un quintal de plastique explosera sous votre tabouret. Ma découverte restera un miracle, dont quelques élus bénéficieront. Et elle disparaîtra avec moi, c'est-à-dire dans trois mille ans environ, car je ne compte guère vivre moins. Avez-vous d'autres précisions à me demander ? »

6

Toute la journée le poltron hésita, et essaya de poursuivre Barbara à travers le parc. Elle m'expliqua ingénument plus tard qu'elle avait promis de le satisfaire s'il parvenait à la rattraper à la course. Chère Barbara ! Jamais sans elle il n'aurait consenti.

Or, à la nuit tombante, il vint me trouver dans mon pavillon, et me demanda des explications techniques, que je lui refusai. Alors il se résigna, et se mit à se déshabiller avec des airs de supplicié, cependant qu'une étincelle d'anticipation égrillarde pétillait dans ses pauvres vieux yeux.

C'était un spectacle déjà presque satisfaisant de contempler mon bienfaiteur, qui de sa vie ne m'avait épargné un conseil, une faveur, un cadeau, ni une grâce, mon bienfaiteur, dis-je, nu comme un ver, les bras ballants sur la tôle ondulée des vertèbres, le poil grisonnant sur la peau fripée, là où jadis s'étalaient de superbes pectoraux matelassés.

— « Il faut vraiment que je déménage dans votre bulle de savon ? »

Quelle humiliation, d'avoir à plier son initiative et jusqu'à son corps aux fantaisies de son propre disciple !

— « Maître, c'est vous qui l'avez voulu. »

Il s'accroupit, tomba à quatre pattes, et s'infiltra dans la chatière que je vissai. Je branchai le micro.

« Maître, vous m'entendez bien ? Laissez-moi, pendant qu'il en est temps, vous répéter encore une fois, que je ne vous fais subir ce traitement qu'à contrecœur. Il me semble plus conforme à la dignité d'un savant de votre trempe de s'incliner devant l'ordre du monde que de recourir à un bouleversement. Il vaudrait mieux... »

Il m'interrompit avec cette phrase admirable :

— « Jamais je ne le ferais, si ce n'était pas une application de ma théorie ! »

Je poussai un soupir de résignation.

— « Fort bien. Commençons. Mon bon maître, je vous rappelle que ce n'est pas une cure de rajeunissement à laquelle vous allez vous soumettre. Vous n'allez pas non plus, au sens romanesque, voyager dans le temps, pour la bonne raison que le temps n'existe pas. »

Le bon maître me tourna le dos pour me cacher sa nudité.

— « Sans doute, mon bon ami. N'oubliez pas que c'est moi, et non pas vous, qui ai dit le premier : « Le temps n'est autre chose que la rotation de l'électron qui tourne à une vitesse de 297.000 kilomètres/seconde autour de son noyau. »

— « Et par conséquent, il suffit d'inverser uniformément la rotation de ces électrons pour que le temps, *ipso facto*, soit également inversé. Or, si une telle inversion était faite sans changer la vitesse que vous avez indiquée, vous comprenez que vous mettriez dix ans à rajeunir de dix ans. Pour que vous rajeunissiez à un rythme plus satisfaisant, il faut non seulement inverser, mais accélérer la rotation des électrons. J'ai l'intention de l'accélérer 14.600 fois. Autrement dit, vos électrons tourneront à la vitesse de 4.236.200.000 kilomètres/seconde. C'est pourquoi je vous propose, comme je le fais pour les profanes, de vous administrer une petite dose de gaz somnifère, et de réaliser l'opération pendant votre sommeil. Cependant, si la curiosité scientifique... »

Je le laissais libre de choisir le genre de plaisir qu'il me fournirait : l'explosion de la surprise, ou le petit feu du désespoir.

Il réfléchit, hésita, osa :

— « Pas de gaz. »

— « C'est bien. En ce cas, étendez-vous sur le dos, les bras et les jambes en croix. Placez vos chevilles et vos poignets dans ces bracelets d'acier. Je les fermerai d'ici, par électro-aimant. J'espère que vous avez suivi mes instructions, et que vous n'avez rien consommé depuis ce matin. Détendez-vous. Respirez. Votre position est-elle confortable ? Ne pensez à rien. Levez les yeux au plafond. Vous y apercevez un miroir, dans lequel vous suivrez les modifications de votre corps et de votre visage. J'ai prévu ce miroir

spécialement pour vous. Distinguez-vous tous les détails de votre chère vieille carcasse ? Je vais mettre en marche les excitateurs-inverseurs un à un, de façon que l'accélération ne soit pas trop brutale. »

Je débranchai le micro.

Je me demandais ce que cela pouvait bien être que de vivre à l'envers. Un film inversé... Le mégot vole dans la bouche du fumeur, devient peu à peu cigarette, s'éteint, rentre dans le paquet...

Un à un, j'allumai les trente-deux projecteurs qui aspergèrent de leurs trente-deux faisceaux bleus la sphère transparente et le corps écartelé du professeur Locre. Bientôt sa chair elle-même se mit à rayonner d'une pâle luminescence prismatique, et des spectres s'accrochèrent aux reflets du plexiglass.

7

A minuit, seul changement visible, les yeux battants du professeur Locre avaient pris une vivacité que je ne leur connaissais plus depuis dix ans, et la peau de ses mains s'était un peu tendue. Lui-même, il ne paraissait pas s'en apercevoir, et fouillait le miroir placé au-dessus de lui avec angoisse.

Distraitement, je pensai qu'il vivait 14.600 fois plus vite que d'ordinaire, et que cela devait faire une impression curieuse.

Et je bus un cognac à l'eau.

A l'aube, la peau du cou ne ressemblait plus à un vieux sac de jute, mais à un portefeuille de parchemin. Le système pileux faisait une timide réapparition sur le pourtour du crâne, et la cage thoracique se gonflait quelque peu.

Evidemment, le professeur ne pouvait parler, mais une expression d'espérance miraculeuse remplaçait l'angoisse sur ses traits.

Je pris du café, je croquai un casse-croûte, et je téléphonai à la villa, pour qu'on ne nous cherchât pas ce jour-là. Puis j'éteignis mes projecteurs un à un, de manière que le ralentissement se fît en douceur. Les spectres disparurent ; la lumière bleue s'effaça ; je rebranchai le micro.

— « Comment allez-vous ? »

Le maître, d'une voix ferme :

— « C'est atroce. Le résultat est séduisant, mais l'opération atroce. Rouvrez les bracelets. »

Je rouvris.

— « Vous vous trouvez assez jeune ? »

— « Je suis roué de fatigue, mais je n'ai jamais été si jeune depuis vingt ans. »

— « A votre place, et surtout si l'expérience est déplaisante, j'en reprendrais encore pour vingt ans, tant que nous y sommes. »

— « Croyez-vous ? »

Je refermai précipitamment les bracelets, et je rallumai un à un les projecteurs. Etrange, que l'inversion du temps ne blessât en rien la mémoire. Il y avait là une incohérence de la théorie. *Se pouvait-il qu'un noyau irréductible continuât à tourner dans le sens originel ?...*

Toute la journée, le professeur Locre continua à luire. A midi, quand je déjeunai d'un poulet froid, le corps verdâtre du grand homme avait repris une coloration saine ; une auréole argentée lui ceignait la tête d'une oreille à l'autre ; ses traits avaient retrouvé quelque chose de leur fougueuse noblesse, et, le long des membres, des muscles énergiques se tordaient sous la peau.

Je jetai les os du poulet à Phosphore, et je bâillai de toutes mes forces.

La carcasse de poulet craquait joyeusement.

A sept heures du soir, j'interrompis de nouveau l'opération. Le professeur Locre était redevenu un mâle dans la force de l'âge. L'or et l'argent se mêlaient sur la tête et sur la poitrine. L'œil séducteur luisait sous l'arcade avantageuse. Le nez tranchant avait la hardiesse d'une figure de proue. La bouche était devenue rouge et intelligente, le cou était puissant, le torse et le corps entier gonflés de vigueur. C'était, sans le moindre doute, l'homme qui, quarante ans plus tôt, avait commencé à devenir mon bienfaiteur... L'identité paraissait si persuasive, que malgré la pose de supplicié, la nudité flagrante, il faillit reprendre sur moi son ascendant ancien. S'il m'avait ordonné d'ouvrir les bracelets, j'aurais ouvert. Mais lui :

— « Merveilleux, mon bon ! Cette chaleur du sang ! Cette clarté des yeux ! Je me sens engourdi, mais l'esprit si net ! Quand je pense que cette machine est la petite-fille de la cervelle qui habite sous mon crâne, je me sens, mon jeune ami, de taille à renverser l'Institut d'une pichenette ! Je vous en supplie, remettez-moi encore un peu sous votre douche, et vous me verrez ressortir tout armé de mon propre cerveau ! »

Cette nuit-là, de temps en temps, je me retrouvai le front sur la table, ou la nuque sur le dossier de ma chaise, mais je m'effor-

çai de ne pas dormir profondément. Pourtant, je me sentais las, abominablement las et vieux, en face de ce beau jeune homme nu qui émettait une luminescence spectrale dans sa sphère de plexiglass.

Vers minuit, je téléphonai à Barbara :

— « Vous avez bien rempli votre mission. Vous pouvez partir. »

— « Sans vous revoir, vous, mon bienfaiteur ? »

— « Je ne veux être le bienfaiteur de personne. Je suis trop fatigué. Bonsoir. »

8

Le matin suivant fut très clair et très frais. Je jugeai utile de réchauffer la sphère avant d'interrompre l'excitation. Un adolescent blond, la poitrine à peine duvetée, à peine dorée, me sourit gentiment :

— « Maintenant, rouvrez les bracelets, mon bon ami, et laissez-moi sortir. Nous pouvons être fiers de notre œuvre. »

Je m'assis commodément devant mon micro, et je dis :

— « A votre âge, je ne traitais pas de « mon bon ami » les contemporains de mon grand-père. »

Il fronça impatiemment son sourcil blond :

— « Vous savez très bien que je suis votre aîné de trente ans ; et de toute façon, je ne m'en suis jamais laissé faire accroire par de vieux pédants pleins de naphtaline. Ouvrez-moi ces sacrés anneaux. »

— « Jeune homme, je ne saisis pas l'utilité de votre requête. Ces bracelets sont mobiles sur des tringles d'acier qui se trouvent sous votre planche de verre, et ils ne vous incommoderont nullement pendant votre crise de décroissance. »

— « Quoi ? »

Il essaya de se jeter en avant, les bracelets le retinrent. Il fit le pont, d'une façon grotesque. Je me claquai les cuisses de rire :

— « Mon bon maître, vous avez voulu rajeunir. Pourquoi vous arrêter en si bon chemin ? Vous m'avez comblé de bienfaits : vous verrez que je paye mes dettes. »

Il poussa un cri. Mais déjà j'avais rallumé un excitateur-inverseur, et le cri revint une seconde fois, dans l'ordre inverse des voyelles.

Quelques heures plus tard, les bracelets se mirent imperceptiblement en mouvement sur leurs tringles, à mesure que les membres rapetissaient. On ne pouvait observer le mouvement à l'œil nu, mais les graduations des tringles me renseignaient. Je m'amu-

sai à tracer sur du papier millimetré les courbes comparées de la décroissance des bras et des jambes.

Le corps devint fluet, le visage poupin, les membres maigrirent. Je commandai le resserrement progressif des anneaux, qui comportaient plusieurs crans de fermeture.

Vers trois heures — j'avais oublié de manger, et Phosphore faisait le beau devant le frigidaire — mon bienfaiteur était devenu un petit garçon un peu poitrinaire, à l'œil démesurément intelligent. Je m'accordai le plaisir de faire cesser l'excitation.

Mon petit professeur s'étranglait :

— « Ouvre. Ouvre-moi. Détache-moi. Tu es une grande sale brute. Je te déteste. Je te dis de m'ouvrir. »

— « Il n'en est pas question. Tu vas diminuer encore un peu, bien sagement, pour que je puisse te donner, plus facilement, la fessée... »

Et je rallumai ; mais, cette fois, seize projecteurs seulement, pour faire durer.

Mes courbes baissaient rapidement. La petite face gourmande, le petit corps impubère, ne me causaient plus la sensation de triomphe que j'avais éprouvée devant l'adolescent humilié.

A neuf heures, j'arrêtai encore une fois : il n'y avait plus qu'un môme qui sanglotait.

Le moment était venu de libérer mon prisonnier, et de m'offrir le luxe d'un choix prestigieux : noyer comme un petit chat, ou élever à ma botte, le professeur Locre, prix Nobel, mon bienfaiteur.

J'allai à la fenêtre et j'entrouvris un volet. Le soleil venait de se coucher. Les oiseaux s'installaient plus confortablement dans leur nid, en pépiant d'une voix ensommeillée. Je fumai la cigarette de la méditation.

Et soudain la vengeance de l'homme me parut enfantine à côté de l'occasion extraordinaire qui s'offrait au savant.

9

Je revins à la sphère. J'insuflai un courant d'air chaud, et je mesurai la température, que je fis de 37°.

Dieu me pardonne, j'agissais en toute lucidité. Je me tenais

devant mes boutons et mes manettes, comme je ne sais quel pilote de vaisseau fantôme en partance pour les rives des démons.

J'allumai huit excitateurs seulement, de façon à suivre le processus avec le plus de précision.

J'allai chercher mon appareil photographique, et toutes les cinq minutes, je pris un cliché de l'enfant qui fondait à vue d'œil.

A un moment, que rien ne paraissait distinguer des autres, l'enfant poussa un grand cri. Je notai la seconde exacte.

Depuis longtemps ses mains et ses pieds avaient glissé hors des anneaux trop vastes, mais le corps ne bougeait plus, et l'excitation-inversion se faisait dans de bonnes conditions. Seule la respiration témoignait de la vie.

Peu à peu la chair devint transparente, et l'on vit les os roses.

Cependant que tout le corps diminuait rapidement, la tête ne changeait presque pas de taille.

Bientôt, on ne vit plus les vertèbres, on ne vit plus le bassin. On ne distingua plus qu'une masse rosâtre, avec une extrémité grosse et ronde et quatre longues, et tentaculaires.

Ces extrémités se rétractèrent, rétrécirent, et il n'y eut plus qu'une petite plaque visqueuse, de la couleur du saumon.

Et la petite plaque décroissait toujours.

C'est, paraît-il, une grave question chez les théologiens, de savoir à quel moment l'âme entre dans le corps, à la naissance ou à la conception. Je ne suis nullement théologien, je ne m'intéresse pas aux âmes, et je désirais seulement voir comment le fœtus allait se rompre en deux, et si chacune des deux moitiés redeviendrait ce qu'elle avait été...

10

Personne ne veut croire pourquoi j'ai déclenché l'explosion à retardement, pourquoi je ne me suis arrêté de courir à travers le parc nocturne que lorsque j'ai entendu la déflagration de mon laboratoire qui sautait.

C'est que personne n'a vu ce que j'ai vu.

J'étais au comble de l'enthousiasme scientifique.

J'avais fait légèrement basculer la sphère, de façon à placer le germe à portée d'une loupe à travers laquelle j'observais la petite pellicule qui diminuait, diminuait toujours.

Tout à coup je me crus fou. Mes yeux pleuraient. Ce ne pouvait être qu'une illusion d'optique. Je m'essuyai les yeux. Je pris une autre loupe. La même vision.

Je rallumai seize, puis trente-deux excitateurs. Avec la batterie complète, le phénomène se voyait à l'œil nu :

Le germe avait recommencé de croître, et, déjà, des tentacules roses reparaissaient aux cinq bouts.

DON PEDERSON

La planète des âmes sœurs

La SF pourra durer cent ans, jamais elle ne se passera de cette toile de fond essentielle, de ce décor mille fois renouvelé, de cet inépuisable prétexte : l'Autre Planète. C'est le B-A-BA du manuel du parfait petit auteur de science-fiction ; c'est aussi l'écueil qui menace l'écrivain tenté par la facilité. Sur ce canevas bien connu, Don Pederson fait ses classes avec adresse.

POTTER et Finch descendirent au milieu d'un jaillissement de vapeur et de fumée où se mêlait le sifflement strident des réacteurs de freinage.

— « Du gâteau ! » hurla Finch. « Un vrai billard ! »

Soucieux de ménager la béquille qui avait donné des signes de faiblesse, Potter rebondit légèrement une fois à titre d'essai dès que les stabilisateurs furent sortis.

« Pas trop mal, comme atterrissage ! » exulta Finch en dégivrant deux ou trois écrans. « Je tire mon chapeau au pilote. Hé ! tu rêves ? »

Son associé fit un pas dans la cabine pour apprécier la pesanteur. « Hum... » marmonna-t-il. « Moindre que sur Terre. Encore une fois. J'aurai parcouru dix-huit années-lumière sans jamais pouvoir me sentir d'aplomb. »

— « Le poumon est favorable, Osk, » déclara Finch après avoir consulté l'atmosphéromètre. « Pression dix virgule sept. On pourrait y aller en chemisette. »

— « Merveilleux, » bâilla Potter en s'étirant avec une légèreté qu'expliquait la pesanteur moindre.

— « Je suis d'avis de jeter un coup d'œil en bas. La crasse est maintenant dissipée. »

Joignant le geste à la parole, Finch manœuvra son périscope et l'amena d'un demi-cercle en direction du sol qui s'étendait quatre-vingts mètres plus bas.

— « Roche, ou lave ? »

— « Ah ! dis donc, c'est trop beau. Une sorte d'herbe, je crois

bien. Et de petits arbres... qui ne doivent pas faire plus de dix mètres. Veux-tu essayer de voir s'il y a trace de vie ? »

— « Tiens bon, on y va. Combien de milliroentgens ? »

— « Peuh... Atmosphère de pénétration lente. Nous n'avons pas eu besoin d'écrans de plomb... radiation cosmique pratiquement nulle. »

Potter gagna le tableau de télécommande des appareils chercheurs et se mit à enfoncer quelques sondes dans le sol de la planète.

— « Magnifique, » dit-il presque aussitôt. « Je viens de tomber sur un carbone d'étage supérieur. »

— « Ce qui veut dire des mammifères, hein ? » souligna Finch tout joyeux. « Bon sang, Oscar, ça m'a tout l'air d'un vrai paradis et je n'attendrai pas trois jours l'occasion d'en découdre avec la viande blanche locale ! »

— « Modère un peu tes ardeurs. La dernière fois que nous avons trouvé un Eden de ce genre, nous avons eu affaire à de sacrées petites saloperies. »

— « C'était une exception. Tu ne vas pas devenir anti-statistique sur tes vieux jours, non ? Songe un peu à tout cet uranium qui nous attend en bas et au platine qui ne demande qu'à se laisser ramasser ! » Les yeux de Finch brillaient.

Potter se gratta la tête et consulta une seconde fois le cadran du détecteur de carbone.

— « Eh bien, entendu ? Allons-y pour le monte-plats. »

Il y eut un cliquetis, puis un bourdonnement assourdi indiquant que l'ascenseur se mettait en marche. Il glissa le long de la fusée, rebondit légèrement quand il heurta une roche, et s'immobilisa dans l'herbe verte.

— « Cette planète me rappelle Berg 53 (1), » dit Potter en suivant au périscope le mouvement des véhicules téléguidés qui sortaient de l'ascenseur pour explorer le terrain et ramener des échantillons.

— « Ouais... à la différence près qu'ici il n'y a pas de montagnes. Rien que des collines. Il doit y avoir un liquide qui coule en surface et use le relief. Et ça, mon petit vieux, ça signifie dépôts métallifères dans des lits. »

Potter vérifia le temps écoulé et rappela l'ascenseur. Un bourdonnement régulier — indiquant que l'appareil remontait jusqu'au sabord de charge — puis le bruit des sas. Enfin la porte intérieure s'ouvrit pour livrer passage au véhicule téléguidé.

Il en sortit un animal qui marchait dressé sur ses pattes postérieures à la façon d'un petit kangourou.

« *bonjour* » dit-il télépathiquement.

---

(1) Berg : montagne.

— « Ah ! ça... » hurla Finch.

— « Attention ! » avertit Potter en tendant la main vers une de leurs armes. « Il est peut-être dangereux ! »

L'animal s'arrêta, les regarda — et ils se sentirent littéralement transportés par le message d'accueil chaleureux que leur adressait la créature.

— « Bon sang ! » s'exclama Finch. « *Cet animal possède un pouvoir de perception extra-sensorielle !* Qu'est-ce que tu sais à ce sujet, toi ? »

— « Pas... pas grand-chose, » bredouilla Potter.

« *si merveilleux vous* » émit la créature. Cette fois, une vague de plaisir exquis submergea les deux hommes, les pénétrant jusque dans leurs fibres les plus intimes.

— « Hé ! ça suffit comme ça ! » protesta Finch qui se recula d'un bond en roulant les yeux comme un égaré.

« *pour vous amis amour* » répondit le petit animal.

— « Des êtres intelligents, Dan ! Songe donc : le troisième cas de télépathie qui aura été constaté dans tous les temps ! »

— « Il ressemble à un wallaby, tu ne trouves pas ? A part son poil qui est blanc. Et regarde un peu le truc qui lui sert de nez, comme il remue ! On dirait un lapin ! »

« *merveilleux amis avoir* » affirma un nouveau message télépathique, tandis que la petite créature sautillait autour des deux hommes comme un jeune chien qui s'est enfoncé une épine dans la patte.

— « Je me demande à quel genre d'organisation cela peut correspondre, » reprit Potter. « Ce pouvoir télépathique est stupéfiant. L'animal arrive à communiquer avec nous sans aucune parole. »

— « Il semble vouloir... »

« *amis garder* »

— « Tu vois ? « Amis ». Nous sommes peut-être tombés sur une espèce altruiste. »

— « Penses-tu ! » répondit Finch. « Il veut simplement nous dire « Soyez les bienvenus ». Mais à coup sûr, il est sincère. »

Les pensées chaleureuses dont l'animal continuait de les inonder par vagues successives les laissaient frémissants, tant il leur était difficile, pour ne pas dire impossible, de rester fermés à cette joie immense qui émanait de la petite créature non-humaine.

« *nous amis aimons* »

— « Non, Dan... Je crois qu'il s'agit de sentiments beaucoup plus personnels. »

Cette réponse de Potter à son compagnon fut aussitôt corroborée par une nouvelle explosion télépathique de tendresse.

— « Tu as raison. On dirait un bon toutou fidèle toujours prêt à vous lécher. Dis donc ? On a dû se poser sur une planète d'animaux d'appartement ! »

— « Leur niveau est trop élevé. Regarde celui-ci : c'est un être complexe. Ils doivent avoir atteint un degré de civilisation... »

« *tous ici les uns les autres aimons* »

— « C'est bien ça ! » reconnut Finch.

« *nombreuses races nous ici aimer* »

— « ...Tu as saisi ? » s'exclama Potter. « Il a l'air de dire... de nous faire comprendre qu'il y a ici de nombreuses espèces différentes... et que tous les individus s'unissent deux par deux suivant leurs affinités. Ce doit être comme un vaste jardin zoologique à l'échelle de la planète et où chaque animal s'unit à un autre après s'être trouvés par télépathie. La seule différence, c'est qu'au lieu de deux sexes, il en existe ici des douzaines... »

— « Je voudrais bien savoir comment ils font pour se reproduire. »

— « Question purement académique. Je te laisse le soin d'y répondre. »

Finch se baissa pour caresser le pelage de l'animal qui émit aussitôt de nouvelles ondes de ravissement.

— « Parle-moi d'un coup de chance pour Potter et Finch, Prospecteurs Inter-Planétaires de Première Classe ! Nous allons pouvoir amener ces aimables bestioles à nous faciliter les recherches. »

— « C'est bien ce que je pense aussi. Tout de même, ça manque un peu d'élégance. »

— « Possible. Et après ? Si tu étais si scrupuleux, tu n'aurais jamais financé l'achat de ce tacot. Et d'une. Secundo : tu sais fort bien qu'il ne nous reste plus qu'un gros coup à réaliser pour rentrer avec nos quatre-vingts milliards en cale. »

— « Je me sentirais plus à mon aise avec un bandeau sur l'œil et sabre d'abordage. »

« *je pars dire maison* »

— « Mais oui, bien sûr, » approuva Finch. « Cours vite tout raconter à tes copains. Dis-leur que nous sommes des amis... que nous sommes les amis de tout le monde. »

« *NON* »

— « Oh ! » exhala Finch avec un haut-le-corps.

— « Tu ne comprends pas ? Nous sommes ses amis — mais *les siens,* exclusivement. Il a les mêmes réactions qu'une fille à l'égard de son premier flirt. Il a jeté son dévolu sur nous pour une de ces alliances bizarres qu'il a essayé de nous expliquer par télépathie. Je ne sais pas en quoi cela consiste au juste, mais c'est pour lui seul qu'il veut notre affection. »

— « O.K. Qu'il aille donc chez lui raconter ce qu'il voudra. Mais il fera bien de revenir. »

« *venir demain amis* »

Au moment où l'animal les quittait, ils sentirent une nouvelle

vague d'adoration pénétrer leurs pensées, et ce dernier assaut les laissa sur une impression de gêne.

— « Tu parles d'une histoire ! » dit Finch en appuyant sur le bouton de l'ascenseur.

— « Allons dormir, cela vaudra mieux, » conclut Potter, car ni l'un ni l'autre n'avaient fermé l'œil depuis que l'astronef était arrivé en vue de la planète. « Nous aurons tout le temps demain matin de nous mettre martel en tête pour Happy (1) et ses congénères. »

***

Le lendemain, un bourdonnement électrique les arracha du lit à l'aube et ils se hâtèrent d'expédier leur petit déjeuner.

— « Un dernier coup de collier ici, » résuma Finch en brisant la coquille de son œuf, « et nous aurons suffisamment de minerai dans les cales pour acheter un autre astronef. »

— « Oui, mais n'oublie pas qu'on a pris des mesures très strictes contre les prospecteurs et que nous tomberons probablement sous le coup de la loi à notre retour. Qui sait même si nous ne subirons pas une perte sur l'uranium. »

— « Avec les mille trois cents tonnes que nous avons déjà en cale ? C'est du minerai à vingt pour cent, Osk. »

Potter le savait. Mais il rappela à Finch certaine facture de carburant qui s'élevait à sept milliards de dollars. Il avait fallu trois cents tonnes d'uranium à quatre-vingts pour cent rien que pour franchir la barrière de l'hyper-espace — et ils étaient encore à dix années-lumière du système solaire.

— « Nous serons peut-être obligés de convertir une partie de la cargaison pour rejoindre la Terre, Dan. Ne compte donc pas trop sur de gros bénéfices. »

Finch avala son café d'une gorgée. « Bah ! ne t'en fais pas. Le cours du platine n'a pas baissé... et ce minerai-là, nous ne pouvons pas le brûler. »

Le repas terminé, ils s'introduisirent dans leurs scaphandres spatiaux pour partir en reconnaissance. Il fallait prévoir l'installation des foreuses-suceuses automatiques qui décrocheraient le minerai et l'amèneraient jusqu'à l'astronef. Et surtout, trouver le minerai lui-même.

Les sangles bouclées, leurs membres strictement engoncés, les doigts mécaniques vérifiés, le casque polarisé bien en place, les réservoirs d'oxygène sur le dos, la proportion d'azote calculée, les thermostats réglés, une petite bouffée du mélange gazeux à titre d'essai...

— « Prêt ? » demanda Finch par radio.

---

(1) Happy : heureux, enchanté.

— « Mmmm, » répondit Potter qui resserra sa sangle ventrale et diminua le volume de son microphone.

Ils gagnèrent tant bien que mal l'ascenseur, descendirent et prirent pied sur la planète, pas fâchés, cette fois, d'y trouver une pesanteur moindre que sur la Terre. Le ciel au-dessus de leur tête était magnifique, de vertes forêts ondulaient devant eux à perte de vue de colline en colline et, quelque part dans le lointain, ils entendaient un grondement d'eau mugissante qui laissait supposer un torrent.

— « Un paradis tropical, » dit Potter avec une admiration où se mêlait un peu de crainte.

— « Prenons dans cette direction, Osk. Nous devrions tomber sur un lit. Ecoute... On entend déjà les compteurs qui crépitent ! »

Ils s'engagèrent sous les arbres, frôlant les lianes qui pendaient des grosses branches moussues aux formes fantastiques. Toute cette végétation luxuriante était incrustée d'écume séchée, une écume teinte de couleurs vives par le jus des millions de fruits arrivés à maturité dans l'inextricable voûte de verdure qui s'étendait au-dessus des deux hommes. Le sol était formé d'une mousse spongieuse dont l'épaisseur cédait mollement sous les pas — avec, çà et là, des touffes d'herbe pourpre d'où s'élançaient parfois de longues tiges à fleurs.

De petits animaux rappelant certains mammifères terrestres déboulaient et fuyaient à l'approche des prospecteurs et des myriades d'insectes étranges bourdonnaient dans toutes les directions. Cette marche à la découverte au milieu d'une flore inconnue sur une planète nouvelle emplissait toujours Oscar Potter d'une exaltation frémissante, mais ces décors, à la longue, manquaient un peu de diversité : c'était invariablement le même étalage confus d'espèces diverses.

— « Nous arrivons à un lit ! » annonça soudain Finch.

— « Quel genre ? »

— « Ma foi, ça m'a tout l'air d'être de l'eau douce. Teneur normale en calcium et en fer. Forte radiation. »

— « O.K. Allons voir en amont. Il ne faudra pas tarder à faire demi-tour pour nous occuper de Happy et de ses cousins. »

— « Tu parles ! Il y a une fortune ici, Osk — et qui nous demandera plus d'un voyage. La Terre est à nous ! Cette planète nous offre beaucoup plus que ce que nous pouvions espérer pour nos vieux jours. »

*
**

Luti bondissait sur l'étroite piste qui menait vers l'astronef. Son cœur était en fête et ses pensées brûlaient d'un feu que seuls connaissaient les faytas liés à l'âme sœur. Ses frères de race avaient manifesté la plus grande joie en apprenant ses affinités nouvelles.

Les êtres qu'il avait découverts étaient si gros — et au terme de la loi fayta, il disposait d'un mois entier pour choisir celui avec lequel il se lierait !

Le vaisseau de l'espace se dressait maintenant devant Luti, l'ascenseur prêt à remonter. Comme ses amis allaient être heureux de le voir ! Ils avaient tout de suite répondu à son énergie mentale, et cette réceptivité parfaite satisfaisait en lui les aspirations de tout fayta adulte.

Un bruit de branches cassées, de végétaux piétinés, provenant de la forêt, le fit se rejeter en arrière. Son énergie mentale se porta immédiatement vers ses amis. Suivant la coutume fayta, il devait les protéger jusqu'au jour où les liens seraient formés avec l'un d'eux. Or, voici que son énergie mentale n'arrivait pas à les joindre. Mais sans doute dormaient-ils !

Alors, d'entre les arbres, surgirent deux monstres énormes, deux créatures de métal qui se dirigeaient lentement vers l'astronef. Ces géants marchaient d'un pas lourd, menaçant, et la crête pourpre dont leur tête était surmontée projetait une énergie mentale violente, mordante, qui blessait les pensées de Luti.

Il vit leurs flancs métalliques, les grands récipients de forme arrondie fixés sur leurs dos. Il reçut encore une fois leur énergie. Il la trouva inamicale, menaçante, d'une fréquence qui faisait mal. Ses amis couraient un danger terrible ! Les deux monstres venaient les attaquer !

D'un bond il gagna l'ascenseur et se retourna pour les affronter. La formation reçue par tout jeune fayta et le code moral du lien lui indiquaient ce qu'il fallait faire.

Il concentra toute son énergie mentale qui partit d'un seul jet, telle une flamme exterminatrice. Le sol, sous les pieds des arrivants, trembla, ondula, fondit. L'espace d'une seconde à peine, l'un des monstres leva le bras, puis il disparut, volatilisé.

Luti escalada en quelques bonds le plan incliné de l'ascenseur et se précipita dans la cabine pour voir si ses amis n'avaient pas souffert des ondes mentales lancées par les deux monstres.

Ne les voyant pas, il s'assit contre la table et flaira les tasses vides. Ils doivent être en promenade, songea-t-il. Ils vont revenir.

Traduit par René Lathière.
Titre original : Pushover planet.

JULIETTE RAABE

Journal d'une ménagère inversée

Une nouvelle au titre superbement insolite : *Gare ton doigt de l'ondoing,* a suffi à Juliette Raabe pour nous révéler un talent extrêmement personnel. Dans ce nouveau conte, elle imagine vraiment toutes les conséquences qu'impliquerait le fait de remonter le cours du temps. La loufoquerie du résultat laisse pantois...

SAMEDI 28 JANVIER

12 h 02

Reviens du marché ; cabas plein, lourd à porter ; j'ai ma vieille douleur dans les reins.

12 h 05

Sur mon palier ; enfin ! Ça y est ! Où est ma clé ? Au fond du cabas, évidemment. Va falloir que je retourne au marché pour tout vider...

11 h 30

Reçu :
105 francs (anciens) contre un petit chou-fleur
160 francs (anciens) et 100 idem pour un kilo d'oranges et un tas de bananes.

11 h 11

Me retrouve avec 1.111 francs (anciens) et ma clé. Ne me souviens pas avoir jamais gagné de l'argent si facilement.

10 h 47

Enfin chez moi. Ouf. La journée tire à sa fin. Cela va bientôt être le moment d'aller au lit ; me sens d'ailleurs drôlement plus en forme que tout à l'heure.

9 h 30

Me suis assise dans la cuisine ; ai aussitôt fait un plein bol de café-crème, un petit pain de 13 grammes de beurre. C'est tout ça qui devait me tirer le ventre.

9 h 01

Me suis couchée pour la nuit.

VENDREDI 27 JANVIER

22 h 15

Me lève, m'habille ; horriblement fatiguée. Me donne un vague coup d'emmêloir devant la glace ; je n'ai vraiment pas bonne mine.

Ventre lourd de nouveau. Produis : 2 oranges
1 part de roquefort
1 boîte de miettes de thon
avec 1 tomate

Rangé le tout au frigo.

21 h 35

Me sens nerveuse.

Ai décroché le téléphone en passant dans l'entrée. Justement, il parle ; c'est ma vieille tante Psitargue :

— « Ave, Choutine. »
— « Drem, Gratis pro Deo ! »
— « Cul. »
— « Hic ? »
— « (T)u quoque fili. »
— « Ouac ? »
— « Mu, mu... »
— « Tante. »
— « Holà ! »

La sonnerie met fin à ce passionnant entretien. Toujours aussi mauvaise langue, la tante. Je me demande tout de même ce que Luc peut bien trouver à la femme de Jo...

21 h 30 à 20 h 30

Regarde la télévision. Lui ai trouvé plus de sens qu'à l'ordinaire.

20 h 20

Quelles courbatures ! Et dire que la journée commence à peine.

20 h 13

Entends un glouglou dans la salle de bains. Il y a plein d'eau sale qui sort du trou et monte dans le lavabo. Ce que ces eaux sales peuvent m'agacer ! Pas question de laisser ça traîner. J'y passe les mains en vitesse et la fais partir dans le robinet. Ce n'est pas la femme de Jo qui en ferait autant ; elle est d'un négligé...

20 h 09

Mes mains sont toutes noires. Justement la salamandre du salon est en train de cracher une pelletée de charbon. J'essuie mes mains après. J'en profite pour le descendre à la cave. Il y en a déjà un grand tas, le bougnat va pouvoir venir en prendre livraison bientôt.

19 h 50

Ai sorti le linge propre des tiroirs. Lissé et plié soigneusement comme il est, il va me falloir un sacré temps pour le remettre en état. Impossible de l'étendre pour l'instant. Enfin le fer est chaud, je branche la prise. Voilà t'il pas que je viens de défaire un faux-pli ! J'ai vraiment la tête ailleurs aujourd'hui.

18 h 15

Pas trop tôt, c'est fini ; tout le linge est bien froissé ; vais pouvoir le mettre tremper au séchoir.

17 h à 14 h 30

Craché quelques caramels.

Rien fait de l'avant-midi. Ai juste surveillé le linge. Commence à goutter. Vais dans un moment pouvoir m'en servir pour nettoyer cette grande cuvette pleine d'eau savonneuse que j'ai trouvée sous la baignoire.

14 h 20

Ça y est, le linge est à point, surtout les lainages et les nylons. Mais il reste encore à faire, croyez-moi. Quand une cuvette d'eau est nettoyée et mise au robinet, c'est le tour d'une autre ; on se demande si ça finira un jour ; et puis d'un coup, hop, il n'en sort plus ; le linge est tout gris et sec ; il reste seulement une poignée de poudre blanche au fond de la cuvette ; je la jette dans sa boîte.
Je me sens beaucoup mieux qu'en me levant ; le travail il n'y a que ça de vrai. Et pourtant qu'est-ce que vous pariez que la femme de Jo, elle a passé toute sa journée dans son salon (à penser à Luc peut-être bien), affalée dans un fauteuil, à se sortir des cigarettes, des bonbons, des petits fours, des trucs qui rapportent, Dame ! Quand ce n'est pas des crèmes, des laits de beauté et autres... Tout ça pour quoi ? Pour acheter à son mari un droit de travailler plus cher que celui des autres ; mais des droits de travailler, il y en a pour presque rien, alors moi je me demande ce qu'on a à faire. C'est histoire de crâner, un point c'est tout : « Vous savez, ma chère, combien il l'achète depuis le mois dernier, son droit de travailler, 280.000 francs ni plus, ni moins. » Elles me dégoûtent toutes ces prétentieuses.

Remarquez que c'est peut-être leur nature qui veut ça, à celles-là, parce que moi, il faut bien le dire, que je le veuille ou non, il n'est pas sorti une goutte de Cologne sur tout le corps depuis demain midi.

12 h 30

Voilà. Tout le linge est au sec, prêt à être porté ; il a fini de faire son eau et c'est fou ce qu'il a pu amasser comme crasse.
Et puis, d'un coup, j'en fais, j'en fais des trucs chers : un gros bout de boursault (maintenant le fromage est complet), beafteck, salade de châssis, petits pois à mettre en boîte, et encore des olives, des anchois, sans compter le pain et le beurre. J'irai livrer ça, tout à l'heure. Encore une coquette somme à rajouter dans l'enveloppe des recettes quotidiennes.

11 h 21

On sonne. C'est l'employé du gaz qui vient de partir. Je suis déjà en pyjama ; je me sens tout endormie ; je vais me coucher.

JEUDI 26 JANVIER

Me lève à minuit pour aller au cinéma. Ai vu *Sucatraps*. C'est un film rudement osé ; on assiste à la naissance d'une jeune fille ;

elle sort de la gueule d'un lion et elle crie tout de suite. Pas un accouchement sans douleur, je vous le jure.

Dans l'avant-midi

Je vide l'aspirateur sur la moquette de la salle à manger, surtout sous les meubles. Je bricole.

Il y a quelque chose qui me cuit sur le dos de la main. En y regardant de près, ça fait comme une cloque ; je me demande ce que c'est.

Midi

Ai sorti du frigo la soupe bouillante, en ai refait un peu, l'ai mise à refroidir sur le gaz.

9 h 40

Je regarde ma main qui me cuit toujours. Commence à m'inquiéter ; voilà qu'il en sort maintenant une grosse boule jaune ; on dirait de la pommade. Je la mets dans un tube que j'ai trouvé dans l'armoire à pharmacie, mais, bon sang, ça me fait bien plus mal qu'avant. Roger ne devrait pas tarder à rentrer ; mais, tant pis, j'ai trop mal, je ne l'attends pas, je vais aller me coucher.

Je dors. J'entends la porte qui claque. Sans doute Roger qui arrive enfin de voyage. Il a l'air horriblement pressé ; à peine s'il m'embrasse ; rien à en tirer. Le réveil n'a pas fini de sonner qu'il dort à poings fermés. Pourrait quand même me manifester un peu d'intérêt après huit jours d'absence et avec la douleur que j'ai à la main. « Eh ! Roger, » je lui dis, « réveille-toi, il n'est pas encore si tard. » Il a l'air furieux : « Fiche-moi la paix, » il me lance ; « j'ai bien une heure devant moi ; on dirait que tu ne sais pas que je dois me taper cinq cents bornes dans la journée. Ça ne t'a pas suffi hier soir, pour les épanchements sentimentaux ? »

Pour le coup, il exagère, ce n'est quand même pas parce que je vais une fois au cinéma sans lui, qu'il doit se permettre d'insinuer des saletés.

Je dors. A l'autre de me réveiller maintenant. Et entreprenant à cette heure. J'ai encore sommeil, il est au plus tard une heure du matin. Enfin...

« Encore huit jours à passer sans toi, » murmure Roger tendrement.

Décidément il y a quelque chose qui ne tourne pas rond dans ce qu'il raconte. Avec tous ces voyages...

23 h 10

Je me lève. J'ai le cafard. Prends un jet d'eau. Qu'est-ce que je peux avoir mal à ma main ; une grosse ampoule, ça fait maintenant, et il en sort encore de la pommade jaune. Je la fais aussi entrer dans le tube. D'après le prospectus, elle pourra servir. Mais pour l'instant j'ai si mal que je ne peux m'empêcher de pleurer.

21 h 30

On va se mettre à table. Je dispose les assiettes et les couverts sales qui étaient empilés dans l'évier, pendant que Roger ramène la poubelle pleine.

On fait beaucoup de choses chères. Une bouteille entière de Bourgogne, entre autres. Et puis on joue à faire des poissons. J'ai trouvé dans la poubelle un joli petit tas d'arêtes. Je les distribue. C'est vraiment un jeu marrant, le puzzle de poisson, et pas si facile. Cracher, ce n'est pas trop dur, mais il faut remettre les morceaux au bon endroit et ne pas égarer de pièces. Au début Roger était plus avancé que moi ; mais il s'est mis à tousser ; j'en pouffe de rire ; malheureusement à force de se râcler la gorge, il a fini par sortir l'arête qui lui manquait pour terminer. Je suis furieuse, j'avais repéré qu'il lui manquait une pièce et je comptais l'avoir comme ça. De toute façon, on arrive ensemble, après un tel sprint que je manque étouffer. C'est qu'il y a du suspense dans ce jeu-là ; jusqu'au dernier moment par exemple, on se demande parfois ce qu'on aura comme poisson. Roger prétendait qu'il faisait un merlan ; il n'y connaît rien. Moi j'ai parié pour truite, et paf, je gagne. Par-dessus le marché, c'est moi qui ai le plus gros.

20 h 44

Deux belles truites toutes bleues. Je me lève pour les plonger dans la casserole. Aïe ! Je me cogne la main sur le bord brûlant, juste là où j'ai cette vilaine cloque qui me fait un mal de chien. Un mauvais moment à passer, mais je ne le regrette pas ; parce que, après, ma main est à nouveau lisse et blanche, et, surtout, je ne sens plus rien.

20 h 41

Fameux, les truites : vraiment pas long à prendre vie, à condition que l'eau soit assez chaude, évidemment ; trois minutes à peine, et, hop, l'une après l'autre, elles me sautent dans les mains.

Elles n'ont plus leur belle couleur bleue. Elles sont devenues brunes avec de petites taches plus foncées. Elles sont fraîches et luisantes et elles glissent tant que c'est tout un travail pour ne pas les faire tomber. Il y a une cuvette pleine d'eau claire, dans l'évier. Je les jette dedans. Roger est content, il dit que ça vaut cher des truites de cette taille ; moi, j'ai pas envie de m'en séparer, je ne les porterai pas au poissonnier. Des bêtes à la maison, c'est bien agréable, quand on reste si souvent seule.

J'aime mieux des poissons qu'un chat ; je ne sais pas pourquoi, j'ai horreur des chats. Celui de Mme Marnet, on dirait un veau, tellement il est gras, et sournois. Tout le temps à se promener sur les corniches, pour voir s'il ne trouvera pas une fenêtre ouverte pour venir cracher chez les voisins. Presque toujours des trucs invendables. Si elle lui donnait son assiette ça n'arriverait pas...

...J'ai oublié l'heure, à force de regarder mes truites. Elles vont bien, elles nagent gentiment dans leur cuvette. La fenêtre est ouverte pour qu'elles ne risquent pas d'avoir trop chaud...

...D'un coup, Roger se lève et va ouvrir la porte d'entrée ; je le suis. C'est Mme Marnet qui nous rapporte les derniers ragots de l'immeuble ; elle en profite pour nous demander si on n'a pas vu son chat. On lui dit que non.

20 h 41

On entend du bruit dans la cuisine. Mes truites. Ah ! salaud ! salaud ! Le chat de Mme Marnet ! Il les a sorties de la cuvette. Quand je veux les reprendre, il devient tout hérissé et il me griffe à la main ; elles sont par terre maintenant, mes jolies truites ; elles ne bougent plus ; elles ne sont même pas devenues bleues.

20 h 44

Ce chat a quelque chose de terrible. C'est un monstre ! Il les fait entrer dans sa bouche ; je n'ose plus y toucher ; je hurle.

Roger arrive, Mme Marnet derrière lui. Roger attrape le chat et engueule Mme Marnet. Mme Marnet susurre : « Pauvre vilain petit Minou chéri. » Ils continuent de cette façon pendant un bon moment. J'ai une crise de fou rire. Mme Marnet promet d'apporter d'autres truites et en profite pour s'esquiver sans sonner.

Je vois Roger qui prend la pelle et la balayette, il ramasse par terre un petit tas d'arêtes et les fourre dans la boîte à ordures. Elle est déjà peine ; je lui dis, mais il la prend et la descend dans la cour ; il la rapporte vide.

Je pleure.

Je pleure.

22 h 30

Il n'y a plus de truites, le chat m'a griffé à la main ; j'ai peur que Roger s'en aille. Je pleure.

23 h

Je pleure. Roger m'emmène à la cabine du jet d'eau. L'eau sort du plafond, elle tombe tout autour de moi.

23 h 10

Roger m'aide à me coucher. A une heure pareille ! Il doit me croire malade.

Je ne dis rien.

Tout est si absurde autour de moi.

C.M. KORNBLUTH

Préliminaires d'une tragédie

Une histoire comme seul savait en écrire Kornbluth. Paradoxe temporel ? Description d'un univers parallèle ? Oui, il y a de cela — mais avant tout on y trouve, à chaque ligne, cette chose indéfinissable, savoureuse (et irritante pour les non-initiés) : le « kornbluthisme ».

DOCUMENT NUMERO UN

Première préfrappe d'un discours destiné à être lu à la Société Historique de la Ville de Tuscarora par Mr. Hardeigne Spoynte, Bachelor of Arts.

Madame la Présidente, Chers Membres et Invités,

C'est avec une fierté sans mélange que je me présente ce soir devant vous. De la lecture du *Bulletin* de notre Société (vol. XLII, n° 3, Automne 1955, pages 7 et 8) [vérifier folios avant frappe définitive. H.S.], vous aurez retenu que j'avais entrepris des recherches sur les origines de cet événement si lourd de conséquences pour l'évolution de notre cité, le duel Watling-Fraskell. J'avais pratiquement promis que la cause de la querelle serait révélée par, peut-on dire, le projecteur de la Science [métaphore assez belle ? « Magie » peut-être préférable. H.S.]. Je viens tenir cette promesse.

Le Major Watling a réellement [menti] faussé la vérité. C'est *à juste titre* que le Colonel Fraskell l'a taxé de mensonge. Le fossé existant entre Watlingistes et Fraskellites peut désormais se combler, à condition que les premiers reconnaissent honnêtement leur erreur, et que les seconds aient le triomphe discret.

Mon rapport est grandement redevable à certain modeste résident de l'historique Vieux Comté du Northumberland, personnage qui, à mon vif regret, est vraisemblablement allé prendre un repos bien mérité à la suite de son labeur ardu [cliché ? Non. Belle tournure de phrase. H.S.]. De qui s'agit-il ? Vous le saurez au moment voulu.

Je commencerai par rappeler les faits connus concernant le duel Watling-Fraskell ; et nous savons tous que, pour une telle évo-

cation, il n'existe pas de meilleur point de départ que l'œuvre monumentale de feu l'historien de notre comté, l'érudit Dr. Donge. Donge expose (dans *L'Oquanantique du Bon Vieux Temps*, 2e éd., 1873, pages 771-772) : « *Aussi regrettable que le tracé du Canal de West Brance qui ne traverse pas Eleusis, fut le duel au cours duquel périrent misérablement le Major Elisha Watling et le Colonel Hiram Fraskell, ces deux vénérables pionniers de la Vallée d'Oquanantique. Bien qu'elle ne soit aucunement comparable aux barbares* vendettas *des ténébreux Etats sudistes de notre Union, il persiste jusqu'à présent une certaine division partisane chez les habitants de la Ville de Tuscarora et, plus particulièrement, du quartier d'Eleusis. Ne voyons-nous pas l'avenue de Northumberland ornée de* deux *gracieuses banques, dont l'une est la place forte des Fraskellites et l'autre celle des Watlingistes ? La commission des débats de l'Académie Eleusienne n'est-elle pas annuellement scindée en deux clans par la proposition suivante : « La Commission déclare : que le Major Elisha Watling (alternant chaque année avec le Colonel Hiram Fraskell) n'était pas un gentleman » ? La tendance watlingiste des Dames Coloniales d'Eleusis et le penchant fraskellite des Filles de la Révolution Américaine d'Eleusis ne firent-elles pas un « éclat » en Septembre* 1869, *lors du distingué raout du Dernier Carré, au cours duquel volèrent pâtisseries et (selon certains) tasses de thé ?* » [Cher vieux Donge ! Sa prose vaut celle du Dr. Johnson ! H.S.]

Si je puis me permettre d'ajouter mon pauvre style à ces phrases majestueuses, il est évidemment bien connu que la controverse n'a guère diminué de nos jours. L'Académie Eleusienne, célèbre *alma mater* (ce qui signifie « mère adoptive ») de l'immortel Hovington*, n'est plus, hélas. Elle expira dans les flammes au cours de la tragique nuit du 17 août 1901, pendant que les membres watlingistes de la Première Compagnie de Sapeurs d'Eleusis casernée rue de Northumberland, se battaient pour la possession de la prise d'eau qui eût pu sauver la vénérable bâtisse, contre les Pompiers Fraskellites de la Première Compagnie de Sapeurs d'Eleusis, alors casernée dans la rue d'Oquanantique. (La confusion des numéros n'est qu'une partie des amères conséquences du duel.) Bien que l'Académie et la Commission des Débats aient disparu, la jeunesse d'Eleusis ne laisse pas d'entretenir d'une façon plus moderne cette discorde, qui s'enfle à un point véritablement désastreux pendant la « Semaine du Rugby », au cours de laquelle les « Colonels » du Collège Central se battent — assez sauvagement parfois — contre les « Majors » du Lycée. J'ai été personnellement informé par

---

* (Voir l'article de Spoynte H. : « **Egney Hovington, poète bucolique américain du XIXe siècle, et sa carrière à l'Académie Eleusienne du 4 au 28 Octobre 1881** », dans le Bull. de la Sté Histor. de la V. de Tuscarora, Vol. XVI, n° 4, Hiver 1929, pages 4 à 18).

Mr. Georges Croud, Inspecteur Principal de notre quartier, que la facture de remplacement des vitres brisées dans les deux écoles s'élève à $ 231,47 taxes non comprises ; et que l'infirmière de chaque école entasse d'ores et déjà un « stock » de gaze, liniments, désinfectants et attelles en prévision de la moisson automnale, malheureusement inévitable, d'écorchures, déchirements et fractures. [Note. Demand. Croud s'il accepte d'être cité en public, ou « source bien informée ». H.S.]. Et les adultes n'entretiennent pas moins assidûment la controverse par leur choix des commerçants, de clients, d'amis.

La nécessité d'établir la part du vrai et du faux dans l'affaire Freskell-Watling s'avère donc plus urgente que jamais.

Le Dr. Donge, après un labeur incroyable, presque impossible, a prouvé que l'origine du duel était la notion de *la vérité*. A la suite d'une réunion de la Société de la Cincinnati River, le Colonel Fraskell confia à Joseph Cooper que le Major Watling, selon les termes de la lettre adressée le 18 juillet 1789 par Cooper à son frère Puntell de Philadelphie, « était un franc hableur ».*

Indiscrétion fatale ! Car Puntell Cooper n'attendit pas une semaine pour transmettre le propos au Major Watling, en même temps qu'il lui écrivait pour commander quelques stères de bois coupés sur la propriété du Major.

C'est alors que débuta entre le major et le colonel cette brève correspondance à l'issue fatale ; je suppose que la plupart d'entre nous l'ont en mémoire. [« ont en tête les passages-clés de ces lettres » meilleur. H.S.].

La première lettre est un petit casse-tête. Watling écrit à Fraskell, *inter alia* : « J'ai dit que je l'ai vu à la réunion avant l'heure de traire près de mon écurie et je l'ai vu êtes-vous athée Colonel ? » Il est depuis longtemps admis que l'excellente interprétation conjecturale de ce passage, proposée par Miss Stolp** dans son article qui fit date, est la bonne ; la voici :

« J'ai dit à la réunion [de la Société de la Cincinnati River] que je l'ai vu le soir précédant [la réunion] à l'heure de traire ; et je [maintiens, malgré l'expression de votre incrédulité, que je] l'ai vu. Etes-vous athée, colonel ? »

Il appert donc, dès le début de la correspondance, qu'une question fut catégoriquement posée : le Major Watling « l' » avait-il vu ou non ? La référence à l'athéisme donnerait à penser que ce qui a été vu pouvait être une apparition qualifiée de surnaturelle par le major, mais nous ne savons absolument rien d'autre quant à sa nature.

---

* Donge, Dr. J. : ouv. déjà cité, page 774.

** Stolp, A. de W. : « **Problèmes rédactionnels relatifs à la correspondance échangée entre le Major Elisha Watling et le Colonel Hiram Fraskell, à Eleusis, (Pennsylvanie), du 27 Juillet au 1er septembre 1789** », art. paru dans le Bull. de la Sté Histor. de la V. de Tuscarora, Vol. IV, n° 1, Printemps 1917.

Mais hélas, les deux correspondants perdirent rapidement de vue le sujet. La légendaire irascibilité de Watling et le formidable orgueil de Fraskell laissaient présager que, tôt ou tard, l'un des deux mettrait en doute l'honorabilité de l'autre. Le fait est qu'ils le firent simultanément le 20 août, et que leurs lettres se croisèrent. Cette pierre étant jetée [dire « ces pierres » ? H.S.], il n'y avait plus, en ces jours, moyen de revenir en arrière. Les deux parties étant à la fois insulté et insulteur, les témoins perplexes s'en remirent finalement à une tierce partie pour le choix des armes : le Juge E.Z.C. Mosh, accepté par les deux duellistes.

Quel malheur qu'il choisît le funeste fusil pensylvanien !* Quel malheur que les deux anciens soldats connussent cette arme redoutable comme le cultivateur sa faucille ! Le matin du 1er octobre 1789, à six heures, le major et le colonel expirèrent sur le terrain, près du ruisseau Brashear, tous deux une balle en plein cœur. Ainsi commençait la longue division de notre quartier bien-aimé en Fraskellites et Watlingistes.

Ce préambule étant posé, j'en viens maintenant à l'époque moderne de mon histoire. Elle débute en 1954, par l'achat de la Propriété Haddam par notre respecté concitoyen, fils adoptif d'Eleusis, le Dr. Gaspar Mord. Je regrette vivement que le Dr. Mord soit apparemment en vacances prolongées [*où fichtre* peut-il être ? H.S.] ; puisqu'il n'est pas là [la peste en soit-il ! H.S.] pour m'accorder son autorisation, je me vois dans l'obligation d'« éviter » certains points, de crainte de violer sa confiance. [Il y a positivement des instants où l'on voudrait *ne pas être* un gentleman ! H.S.]

Je sais très bien qu'il y eut dans notre ville un élément qui crut bon de déprécier le Dr. Mord, de douter de ses diplômes, d'enquêter avec suspicion sur des sujets qui regardent indubitablement le docteur et lui seul, telles que ses sources de revenus. Cet élément dont j'ai parlé faillit mettre en péril la réputation hospitalière d'Eleusis en allant trouver le Dr. Mord, à la tête d'une délégation courroucée, l'accusant d'avoir été « ignominieusement chassé de Peoria en 1929 pour délit de vivisection ».

Le Dr. Mord, loin de réagir avec une juste colère, préféra une méthode digne d'un authentique savant. Afin de leur prouver l'innocence de ses activités, il montra son laboratoire aux délégués, et ceux-ci repartirent en chantant ses louanges, ou presque. Ils étaient particulièrement enthousiasmés par deux « phases » de ses travaux : une sorte de gaz à « anesthésie éveillée », et un engin mécanique à provoquer l'hypnotisme.

J'allai moi-même visiter le Dr. Mord dès son installation, en tant que Président du Comité Eleusien pour la Conser-

* Connu, la chose est amusante, par les **hoi polloi** et par certains qui devraient pourtant être experts sous le nom de fusil « kentuckien ».

vation des Sites et Monuments Historiques Locaux. J'expliquai à ce bon docteur qu'en 1861, dans le salon de la Maison Haddam, avaient été formés les Zouaves d'Oquanantique, ce célèbre régiment de braves qui, avec zèle et fougue, gardèrent vaillamment la Maison des Douanes de Boston (Massachussetts) pendant quatre années de conflit sanglant. J'exprimai l'espoir que la belle poutraison, les vitres colorées, l'élégant toit mansardé et la grande tour centrale resteraient les témoins muets de la gloire martiale d'Eleusis et ne tomberaient pas, victimes de la mode du « remodelage ».

Le Dr. Mord, avec son singulier sourire (dont le premier effet est, je l'avoue, impressionnant ; mais lorsqu'ensuite on apprend les intentions louables qu'il cache, on s'habitue à ce visage), répliqua, à côté de la question, en me demandant si j'avais de la famille. Il me soumit à un interrogatoire serré, après m'avoir expliqué qu'en sa qualité d'homme de science il aimait s'assurer des faits. Je lui dis que je le comprenais, et mentionnai que je n'étais pas étranger à la rigueur scientifique, car mon propre grand-père avait publié une longue étude intitulée : *Arguments en faveur de la Théorie de la Chaleur de Phlogiston.**

Puis l'entretien se termina sur cette interrogation du Dr. Mord :

— « Mr. Spoynte, quelle est, selon vous, votre plus grande contribution aux connaissances et au bien-être de l'humanité, et pensez-vous pouvoir un jour surpasser ladite contribution ? »

Je répondis, après réflexion, que sans nul doute ma plus haute contribution était ma découverte du Registre d'Achats de 1777 de la Compagnie de Milice de Wyalusing, dans la cave de la Bibliothèque Commémorative Spodder, où il était égaré depuis trente-huit ans, ayant été classé par erreur dans les « Religions Locales (Indiennes) ». En ce qui concernait la deuxième partie de sa question, je ne pus que répondre qu'il était donné à peu d'hommes de rendre par deux fois un service aussi important à la cause de l'érudition.

C'est sur cette note bizarre que nous nous séparâmes. Je m'aperçus en revenant chez moi que je n'avais pas réussi à obtenir du docteur une réponse quant à ses intentions sur la Maison Haddam ! Mais l'homme me paraissait foncièrement conservateur, et je ne craignais plus la scie ou le marteau impitoyables du « remodeleur ».

Cette impression se trouva confirmée au cours du mois suivant, car le docteur m'avertit qu'il aimerait me recevoir tous les vendredis soirs pour bavarder en prenant une tasse de café.

* Considérée généralement comme le dernier mot sur la question ; bien que, crois-je comprendre, elle serait en passe d'être éclipsée par la brillante et mystique « théorie moléculaire » du célèbre sympathisant tory puis renégat : Benjamin Thompson, dit « comte » Rumford. « **Un fou trouvera toujours plus fou pour l'admirer.** » [Citer en français original ? Vérif. sources et texte exact H. S.]

Ces « bavardages » furent les conversations habituelles de deux hommes du monde cultivés, effleurant légèrement tous les domaines de la connaissance. C'est ainsi que, entre autres, le Dr. Mord m'exposa plaisamment une théorie selon laquelle une des choses les plus difficiles au monde, pour un particulier, était de trouver un individu totalement *inutile*. Les « méchants » étaient cachés ou emprisonnés, expliqua-t-il, et lorsqu'on examinait le cas des autres, il apparaissait toujours qu'ils avaient une certaine qualité ou utilité. « Presque toujours, » corrigea-t-il en riant. Une autre fois, il m'interrogea longuement sur ma vie et mes activités, en murmurant de temps en temps : « *Il faut* que je sois sûr, *il faut* que je sois sûr » — ce qui était caractéristique de sa manie de la précision. Un jour, il me parla avec ferveur du glorieux siècle de Périclès : « Spoynte, je donnerais tout, je ferais n'importe quoi pour voir l'ancienne Athènes dans sa splendeur ! »

Je dois dire que ce n'est pas un coup de génie qui inspira ma réplique ; j'étais simplement « the right man in the right place ». Je répondis :

— « Dr. Mord, votre désir de visiter l'ancienne Athènes ne saurait être plus fervent que mon souhait de visiter l'écurie du Major Watling, à l'heure de la traite, le soir du 17 juillet 1789. »

Il me faut à présent [La peste ! Je suis *certain* que le Dr. Mord m'accorderait l'autorisation d'entrer dans les détails si seulement il était ici ! H.S.] jeter le voile du secret sur certains épisodes, pour des raisons que j'ai données plus haut.

Je suis cependant en mesure de préciser, avec une certitude absolue, *qu'il n'y eut PAS d'apparition dans l'écurie du Major Watling à l'heure de la traite le soir du...*

[Reprends-toi, Hardeigne. Réfléchis. Réfléchis. Le Major W. s'est retourné. J'ai examiné les lieux. Ni apparition, ni fantômes, ni farfadets. Rien que le Major W. et moi-même. Il me regarda et fit une drôle de tête. Non. Non non non. Mon Dieu ! *C'était moi qui...* Ma faute. Duel, vendetta. Traître envers chère Eleusis. *Je me sens mal...* H.S.]



DOCUMENT NUMERO DEUX

Note remise par Mrs. Irving McGuinness, domestique, à Miss Agnes de W. Stolp, Présidente de la Société Historique de la Ville de Tuscarora.

« *Les Ormeaux* »
Mercredi.

Chère Miss Stolp,

Veuillez pardonner mon absence à la dernière réunion de la Société, au cours de laquelle je devais lire mon discours. J'écrivais les derniers mots lorsque... je ne puis en dire plus. Le jeune Dr. Scantt est constamment à mon chevet, et ma température dépasse 40° depuis 48 heures. J'ai été, je suis, un homme malade et souffrant. J'espère humblement que vous, et tous les habitants d'Eleusis, aurez ceci en mémoire si jamais certains faits venaient à votre connaissance.

Je ne terminerai pas sans vous mettre en garde contre ce sale individu, le « Dr. » Gaspar Mord. Un sort m'empêche de vous donner des détails mais, je vous en conjure, s'il ose reparaître dans Eleusis, chassez-le hors de la ville comme il fut chassé de Peoria en 1929. *Verbum sapientibus sati.*

Hardeigne Spoynte.

Traduit par P. J. Izabelle.
Titre original : The events leading down to the tragedy.

MICHEL EHRWEIN

Le miroir de la Barinia

Voici à nouveau la signature de Michel Ehrwein, qui s'est complu pour une fois à sacrifier aux règles du fantastique classique. En quelques pages, il a réussi à brosser un spécimen complet du genre.

VOILA ce que j'ai fait, moi, le dernier des Mérac, l'infirme, le bancal, la branche morte que le prochain vent d'hiver jettera bas et en qui le nom s'éteindra. Au retour des obsèques, j'ai fait appeler le charpentier du village, et par lui prendre les mesures du grand miroir qui se trouvait dans la chambre de mon aïeul le maréchal d'Empire. Sur mes indications, il a fabriqué une grande caisse plate en chêne, et quatre de nos hommes parmi les plus forts, après avoir décroché le miroir du mur, l'y ont déposé. La caisse a été clouée, puis ils l'ont portée à la fenêtre, et l'ont précipitée sur le pavé de la cour. Je tendais l'oreille et, avec un plaisir et un soulagement indicibles, j'ai entendu le bruit du verre brisé... Pour plus de sûreté, la caisse a été liée avec des cordes, hissée à l'aide d'une poulie jusqu'à une lucarne des greniers, et on l'a laissée retomber à trois reprises de quarante pieds de haut. Mais c'était encore insuffisant...

Une fosse avait été creusée, derrière les écuries. Il a fallu y porter la caisse à bras d'hommes, parce que quand on a voulu la poser sur un chariot, les chevaux renâclaient, se cabraient, effrayés, pour une cause que je soupçonne trop bien. Lorsque la caisse fut au bord de la fosse, je commandai qu'on en déclouât le couvercle. Je voulais m'assurer par mes yeux de ma victoire. Je pensais l'ennemi réduit à l'impuissance par le traitement qui lui avait été infligé : je me trompais. Les planches ôtées, un éclat de verre long comme la main, aigu comme une dent canine, a jailli de la caisse et est venu frapper à la gorge de Jean des Roches-Bleues, qu'on appelle Ménart, et qui se trouvait le plus près d'elle : il est mort au bout de son sang. La chose s'est passée si vite que ceux qui étaient avec nous n'ont vu qu'un éclair : ils ont émis la supposition absurde que ce débris était maintenu en équilibre sur les

autres par le couvercle et qu'il avait basculé quand on avait enlevé celui-ci. Moi seul ose penser que cette mort suivant de si près celle du maréchal pue autant qu'elle le maléfice.

Notre noblesse remonte aux Croisades. Un Mérac fut fait chevalier en Terre Sainte, et son fils fut comte. Depuis, la famille, pauvre par essence, a fourni à chaque génération son contingent d'hommes de guerre aux régiments des rois et d'hommes d'église à ceux des papes. Les honneurs et les prébendes nous effleuraient sans jamais nous enrichir. Nous vivions sur le château, ses bois, ses trois fermes. Seul, un Mérac eût pu être capitaine des mousquetaires gris, sans un malencontreux coup d'épée reçu en duel et qui mit terme à la fois à sa vie et, pour un siècle, aux espoirs de la lignée. Mon arrière-grand-père, quand vint la Révolution, sentit tout de suite d'où soufflait le vent ; il abandonna le titre et la particule, ouvrit le château à ses serfs, et la tourmente passa sur nous sans dommages. Député à la Législative, il fit un faux-pas et la machine à Guillotin coupa court à ses ambitions publiques. Son fils s'engagea très jeune aux armées, fit toutes les guerres de la République et de l'Empire, gagna ses grades : caporal en Italie, puis sergent, capitaine à Ulm, chef de bataillon au soir d'Austerlitz, général à Eckmühl, maréchal de France et duc enfin devant Moscou. C'est pendant la retraite qu'il rencontra, par un obscur concours de circonstances, celle qui devait être ma grand'mère Antonia. L'amour qui pousse un homme et une femme l'un vers l'autre doit être une bien grande force qui triomphe des obstacles de toute nature, car l'Empereur n'était pas parti depuis deux semaines pour l'île d'Elbe qu'elle le rejoignait à Paris. Deux semaines encore, et elle était comtesse de Mérac et duchesse de Liov et ouvrait salon. Le grand miroir qu'elle fit installer dans sa chambre était, avec son trousseau, le seul objet qu'elle eût apporté avec elle de son lointain pays natal.

Ce miroir, j'étais très jeune quand je le connus. La fortune rapide du nouveau duc, venant enfin rassasier l'appétit de luxe depuis longtemps inassouvi de la famille, lui avait permis de restaurer de fond en comble le petit château Louis XIII que l'un des nôtres était parvenu à édifier, et d'y ajouter deux ailes qui le faisaient paraître un peu moins étriqué. Les bribes de cette fortune subsistant sous les nouveaux rois permettaient d'y vivre avec une petite aisance. Mon père, capitaine, ayant été tué à Champaubert, et ma mère, malade de la poitrine, ne lui ayant survécu que de quelques mois, j'étais élevé dans ce château, au milieu des panoplies. Je dormais dans une grande chambre du premier étage, d'où le regard portait très loin en direction du couchant par une trouée ménagée entre les arbres du parc. Dans la chambre de ma

grand'mère, à quelques portes de la mienne, dans le corridor, il y avait, dressé contre le mur en face du lit, le miroir, où l'on pouvait s'apercevoir en pied et qui touchait presque le plafond. Je n'en ai jamais vu de pareille taille en un autre endroit. Il était extrêmement lourd, m'avait-on dit, et pas seulement à cause du poids du cadre, large d'un empan et presque aussi épais. La glace elle-même en était très épaisse et, quand on y regardait de près, apparaissait comme une eau profonde et un peu trouble ; cela devait tenir à la qualité du verre, peut-être au tain qui prenait parfois des reflets de cuivre, mais sûrement aussi à autre chose...

Et le miroir ne m'aimait pas. La première fois, étant tout enfant, que je m'étais trouvé devant lui, on avait été obligé de m'emmener hors de la chambre, tant je poussais de hurlements. J'avais été bien en peine, par la suite, d'expliquer les raisons de ma terreur : je ne pouvais que dire et répéter que mon reflet m'était apparu *me regardant avec une inexprimable méchanceté.* On me fit honte de ma pusillanimité, et je consentis de mauvaise grâce à me laisser ramener devant la glace. Je m'efforçai de ne plus rien laisser paraître de ma répugnance, mais à dater de ce jour j'évitai le plus possible la chambre de ma grand'mère. Car ce miroir était le seul où mon double arborât ce regard haineux.

Je grandis, quittai le château, voyageai pour soigner une santé chancelante et des nerfs à vif. Le maréchal, oublié dans sa retraite, atteignait un très grand âge. Ma grand'mère, de vingt ans plus jeune, devenait une charmante vieille dame. Trop charmante, même, insinuaient les méchantes langues du pays en constatant les fréquentes visites d'un de nos voisins, le comte de °°°, qu'elle avait connu trente ans plus tôt à Paris. C'est alors qu'elle mourut.

On la trouva un matin, étendue sur le plancher de sa chambre, ses pieds touchant presque le bas du miroir. Elle était en toilette de nuit, mais ne paraissait pas s'être couchée. Elle portait à la tempe une meurtrissure noire, qu'elle avait dû se faire en heurtant le pied du lit dans sa chute. Le médecin dit que la mort remontait à la veille au soir. Le duc, qui couchait dans la chambre voisine et devenait sourd, n'avait rien entendu. Personne non plus au château, pas même moi, de retour depuis quelques jours à Mérac, ayant reçu ma condamnation de toutes les Facultés d'Europe et en proie aux insomnies.

L'enterrement fut la dernière circonstance où j'aperçus le comte, qui ne revint jamais chez nous et ne tarda pas à quitter la région. Pendant les jours qui suivirent, mon grand-père fit desceller le miroir du mur contre lequel il se trouvait, et le fit transporter chez lui. A cette époque, déjà, il dormait fort peu, lui aussi, comme tous les vieillards. Mais il semble qu'à partir du moment où le miroir se trouva dans sa chambre, il ait passé la majeure partie de ses nuits éveillé, assis dans un fauteuil, à lui faire face.

Son valet de chambre assure même qu'un soir, très tard, ayant cru entendre tinter la sonnette et étant entré chez lui, il le trouva dans cette position avec un pistolet à la main, qu'il dissimula hâtivement sous la couverture étalée sur ses genoux. Ce détail, dès avant le drame, me fit me demander si le maréchal, lui aussi, n'avait pas vu dans le miroir quelque chose de nature à l'effrayer... Mais je n'osai l'interroger.

C'est ce même pistolet — celui avec la crosse fendue d'avoir été assénée avec une force peu commune sur la tête d'un Espagnol — que nous trouvâmes sur le tapis auprès de sa main pendante. Le maréchal était mort, les yeux ouverts, d'une balle dans le cœur. Une balle qu'il s'était tirée lui-même, assis dans son fauteuil, dit le médecin. Dans la presse du moment, personne d'autre que moi ne parut remarquer la brisure du miroir, en étoile... Il y avait près de trois mois que ma grand'mère était morte. Cette nuit-là, et pour un court instant, le temps que vacillât la flamme de la chandelle, je crus pour la première fois que le miroir me souriait ; moi qui, le sommeil me fuyant, venais d'errer durant des heures le long de corridors déserts, éveillant avec le flambeau que je tenais à la main tout un peuple d'ombres dans des chambres abandonnées, trouvai enfin le sommeil dans mon lit.

Maintenant, les débris du miroir maudit sont enfouis sous six pieds de terre et il ne fera plus de mal. Une victime eût été épargnée si, comme j'en avais eu d'abord l'intention, on eût enterré la caisse sans l'ouvrir...

Mais, j'y pense soudain... Quelques minuscules éclats de verre n'ont-ils pu, tombés de la caisse, échapper à leur sépulture ? Je devrais m'en assurer...

La maison dort. J'irai seul. Je n'éveillerai aucun des domestiques, je prendrai une lanterne et j'irai voir aux écuries. Les lignes que je viens d'écrire, je les prendrai avec moi. Ainsi, si quelqu'un s'éveille et, apercevant la lumière sous ma porte, entre ici pour voir si je n'ai besoin de rien, il ne pourra savoir.

....

A mi-chemin des écuries, les domestiques formaient le cercle autour d'un corps étendu. Le vieux médecin se redressa, laissant retomber un linge.

— « Ce... cette chose est étrange, » dit-il d'une voix lente, en détachant de ses doigts rougis les bribes de papier qui y adhéraient. « Comme son visage, on dirait que le manuscrit qu'il portait dans la poche de sa robe de chambre a été déchiquetée par des griffes ou par des dents minuscules. »

WALTER S. TEVIS

La baleine dans la piscine

Grâce à un seul roman paru à la Série Noire, Walter Tevis a fait la joie de nombreux amateurs. Ce roman, consacré à l'univers fascinant des joueurs de billard, s'appelait en anglais *The hustler* et en français *In ze pocket*. Le film qui en a été tiré est sorti en France sous le titre *L'arnaqueur*. Mais Walter Tevis écrit aussi des romans de SF (qu'il faut espérer voir traduits dans notre pays). Et voici sa première nouvelle dans *Fiction* : un conte à l'humour délicieusement improbable.

LE premier soupçon que le gardien eut du miracle fut son odeur. Odeur qui constituait déjà un petit miracle par elle-même : une forte senteur de varech et d'eau salée qui flottait dans l'air matinal de l'Arizona. Il venait d'ouvrir la grande porte et à peine eut-il pénétré dans les vestiaires que l'odeur le frappa. Or, c'était un vieil homme qui ne se fiait plus guère à ses sens ; mais cette fois, aucune erreur possible — non, pas même dans une ville qui était la plus à l'intérieur de toutes les villes du désert : il sentait le souffle de l'océan, de l'océan profond et lointain, de l'océan aux eaux vertes, avec ses algues et son sel.

Fait étrange : comme le gardien était très vieux et très las, et que cette heure matinale semble souvent irréelle à beaucoup de vieillards, la première chose qu'il ressentit fut un petit frémissement à peine perceptible de ses vieilles fibres, une réminiscence venue du plus profond de son être, qui le reportait cinquante ans en arrière, tout jeune garçon à San Francisco où il était allé une fois admirer les grands voiliers dans la baie, et où il avait découvert l'odeur de la mer, cette odeur de tous les temps, si pure et si malpropre. Mais le souvenir ne dura qu'une seconde. Il fit place immédiatement à la surprise, puis à la colère, bien qu'il eût été impossible de dire après quoi le gardien en avait soudain, dans cette ville du désert, à la porte de la grande piscine municipale, visité par la souvenance d'une journée de jeunesse au bord de l'océan.

— « Bougre de bougre, que se passe-t-il donc... ? » marmonna le vieil homme.

Il n'y eut personne pour l'entendre, excepté peut-être le petit garçon qui attendait dehors, appuyé contre le treillage de clôture au travers duquel il regardait la piscine de tous ses yeux, et qui tenait précieusement dans une patte sale un sac en papier marron. Il était déjà là à l'arrivée du gardien, mais ce dernier ne lui avait prêté aucune attention : les gamins rôdaient toujours autour de la piscine en été — un vrai fléau. En tout cas, qu'il eût entendu ou non les paroles du vieil homme, il ne répondit rien.

Le gardien traversa le vestiaire au sol de ciment. Il ne s'arrêta même pas pour lire la récolte quotidienne d'obscénités griffonnées sur les cloisons de bois des cabines. Il passa directement dans le vestibule mosaïqué, enjamba le bain de pieds désinfectant et arriva sur la vaste plage de béton au bord de la piscine proprement dite.

Il est de ces choses dont on ne peut douter. Il y avait une baleine dans le grand bassin.

Et pas une baleine ordinaire, pas une baleine de tous les jours ! Celle-ci était une créature gigantesque, une baleine de baleine, un véritable léviathan — trente mètres de long et dix de large à l'échine — avec une queue qui faisait bien les dimensions d'un wagon et une tête aussi lisse que le poing d'un titan. Une baleine bleue, un monstre d'âge respectable sous son cuir qui brillait au soleil, avec une colonie d'anatifes collés à son ventre grisâtre et deux petits yeux voilés par les ans, la myopie et la sagesse. Des algues brunes pendaient d'un coin de sa bouche, les ventouses des calmars avaient laissé leurs traces un peu partout sur sa tête et un morceau de harpon rouillé était encore planté dans l'épaisseur insensible de sa graisse dorsale. Elle gisait sur le ventre au fond du bassin, son dos comme une montagne au-dessus de l'eau, ses énormes lèvres exprimant à la fois la satisfaction et la quiétude. Elle ne dormait pas, mais était suffisamment assoupie pour s'accommoder de l'endroit incongru où elle se trouvait.

Et il y avait l'odeur — cette senteur puissante venue de la mer, notre source de vie à tous, cette odeur de saumure, de coquillages, d'algues — puanteur magnifique aussi vieille que la Création, puanteur du monde des premiers temps et du monde à venir. Telle quelle, cette baleine était superbe.

L'effroi ne s'empara pas tout de suite du gardien, mais seulement un peu plus tard. Sur le coup, le vieil homme articula de façon très prosaïque : « Il y a une baleine dans la piscine. Une sacrée baleine. » Ces mots ne s'adressaient à personne, comme ils pouvaient s'adresser à tout le monde. Le petit garçon les entendit peut-être, mais le fait est que nulle réponse ne vint de l'autre côté de la clôture.

Ensuite, le gardien resta planté une dizaine de minutes sur le

bord du bassin, tout songeur. Il songea à beaucoup de choses — par exemple, à ce qu'il avait mangé au petit déjeuner, ou à ce que lui avait dit sa femme en le réveillant ce matin-là. Quelque part au milieu de ces pensées il entrevit vaguement le petit garçon avec son sac en papier marron, et son esprit raisonna machinalement comme cela arrive en de telles circonstances : *Un petit bonhomme de six ans, ou pas loin. C'est probablement son déjeuner qu'il a mis dans ce sac. Un sandwich de salade aux œufs durs. Une banane. Ou une pomme.* Mais il ne se posa aucune question au sujet de la baleine, pour la bonne raison qu'il n'y avait rien à penser à son sujet. Il regardait comme un hébété cette masse inconcevable qui gisait devant lui, la tête presque entièrement immergée à l'endroit le plus profond sous les plongeoirs, et un lobe de la queue contre lequel l'eau faisait un faible clapotis dans la partie du bassin réservée aux enfants.

La baleine respirait lentement, à grands coups par ses évents. Le gardien respirait lentement, à petits coups, regardant sans ciller malgré les premiers rayons du soleil, regardant stupidement le miracle de quatre-vingt-cinq tonnes qui s'était produit dans la piscine. Le petit garçon tenait son sac en papier par le haut, bien serré entre ses doigts, et lui aussi restait les yeux fixés sur la baleine. Le soleil se levait à l'Est, au-dessus du désert, et ses rayons faisaient jouer des reflets rouges et pourpres sur le dos huileux du cétacé.

Et soudain, la baleine aperçut le gardien. Comme sa vue était faible, elle demeura un certain temps à l'observer attentivement de son œil minuscule. Puis, arquant le dos avec une puissance terrifiante, massive et gracieuse à la fois, elle leva sa queue à six mètres en l'air et la fit retomber en un mouvement qui semblait étrangement lent pour fouetter sans trop de violence la surface du bassin. Quatre cents litres d'eau jaillirent de la piscine — largement de quoi tremper le gardien et le tirer de l'état semi-hypnotique dans lequel il se trouvait plongé.

Il recula d'un bond, flageolant sur ses vieilles jambes, le visage blanc, et jeta un regard terrifié dans toutes les directions. Mais il ne vit personne, à part la baleine et le petit garçon. « C'est bon, c'est bon, » marmotta-t-il. A l'entendre, on aurait cru qu'il avait soudain tiré toute l'histoire au clair, qu'il savait maintenant ce qu'une baleine venait faire dans la piscine municipale et que personne n'allait lui en conter sur ce point — pas à lui, le gardien. « C'est bon, » reprit-il à l'adresse de la baleine et, faisant demi-tour, il partit en courant.

Il courut aussi vite qu'il put vers le centre de la ville, vers Main Street, vers la banque, là où il savait trouver le Président du Comité de Gestion des Etablissements Publics, le seul homme qui, d'une façon ou d'une autre (peut-être en lui donnant des instruc-

tions écrites) allait pouvoir le tirer d'affaire. Il courut d'une traite jusqu'à la ville où les choses sont ce qu'elles doivent être. Il courut comme jamais il n'avait couru, même au temps de sa jeunesse, il courut pour fuir le seul miracle qu'il lui serait donné de voir dans sa vie et la plus grosse de toutes les créatures de Dieu...

*
**

Après le départ du gardien, le petit garçon resta un long moment à contempler la baleine. Son visage était impassible comme un masque, mais son cœur battait, battait sous le coup d'une émotion à la mesure de l'émerveillement et de la tendresse qui le possédaient — émerveillement pour les baleines en général, tendresse pour celle-ci en particulier, la seule baleine qu'il eût jamais vue, lui, petit garçon d'Arizona qui aurait six ans aux prochains vents du désert. Puis, il comprit que des hommes allaient bientôt arriver et que cet instant inoubliable passé avec sa baleine prendrait fin. Alors, levant doucement le sac en papier tout contre son visage, il l'entrouvrit avec précaution de deux ou trois centimètres. De violentes secousses agitèrent le sac, comme si un animal s'y trouvait captif et faisait des efforts désespérés pour sortir.

« Arrête, hein ! » ordonna le petit garçon d'une voix menaçante.

Les ruades cessèrent aussitôt. De l'intérieur du sac une voix se fit entendre — une voix aiguë, coléreuse et marquée d'un fort accent gaélique. « C'est bon, » disait cette voix. « C'est bon, jeune homme dont j'ignore le nom. Je présume que tu es maintenant disposé à formuler le deuxième. »

Le petit garçon tenait solidement le sac entre le pouce et l'index. Il regarda par l'étroite ouverture qu'il avait laissée. « Oui, » dit-il, les sourcils froncés. « Je crois que oui. »

Quand le gardien revint, accompagné de deux autres hommes, la baleine n'était plus là. Le petit garçon non plus. Mais il y avait toujours l'odeur de varech, le grand éclaboussement à relent saumâtre et, dans la piscine même, des guirlandes d'algues brunes qui flottaient à la surface de l'eau javellisée, sans but, loin de l'océan d'où elles étaient venues.

Traduit par René Lathière.
Titre original : Far from home.

JANE ROBERTS

Cauchemar

Certaines histoires sont cataloguées par leurs auteurs (ou leurs éditeurs) « à ne pas lire la nuit ». Nous ne saurions trop vous recommander de suivre ce précepte pour celle-ci, de peur de subir le sort de son héroïne.

« C'EST la fin de Jérusalem ! » cria Mariah avec exaltation, tout en s'éloignant en trébuchant de l'amoncellement chaotique qui avait été une montagne. Des morceaux de bras et de jambes, des fragments de tour et de cités déracinées surgissaient autour d'elle en un atroce bouillonnement. D'un doigt affolé, elle les écartait. Des cris d'horreur fusaient de dessous les tas de pierres comme des jets de vapeur sifflante.

« Au secours, Robert ! Au secours, » hurla-t-elle. « Robert ! Robert ! » Elle se précipita vers lui, lui agrippa le bras. « Robert, que va-t-il nous arriver maintenant ? »

Le Robert du rêve avait d'immenses yeux carrés, noirs d'angoisse.

— « Tout d'abord, ce sera la famine, » dit-il, « alors nous dormirons chaque jour davantage et viendra le temps où nous ne pourrons plus ouvrir les yeux, puis nos corps enfleront et flotteront comme des ballons de baudruche au-dessus des montagnes. »

— « Pour l'amour de Dieu, Mariah, réveille-toi, » dit le Robert de la réalité. Il alluma et la jeune femme ouvrit les yeux avec reconnaissance sur les murs rassurants de la tranquille chambre à coucher, mais, au-delà, il y avait Jérusalem sous la tornade, il y avait New York enfouie sous les eaux.

« Tu es bien réveillée maintenant ? »

— « Presque, presque. » Mais un corps décapité, la peau boursouflée et violette, passa tout près d'elle poussé par le vent comme une feuille morte. Elle hurla encore une fois et le Robert de la réalité se mit à la secouer de toutes ses forces.

— « Mariah, Mariah ! Reviens à toi, Mariah, tout va très bien. » Il la prit doucement dans ses bras. Par plans successifs, elle vit les images se dissoudre, mais, quelque part, au fond de sa cons-

cience, elle sentait les forces mauvaises se rassembler pour la détruire.

« Allons, allons, ça va mieux maintenant ? » demanda-t-il et elle sourit pour le rassurer. Mais il éteignit, et elle resta dans le noir, fixant le plafond, luttant de toutes ses forces pour ne pas se rendormir. Allait-elle lui demander de rallumer ? Oui ou non ? Non, non, pensa-t-elle, il avait besoin de tout son sommeil, il travaillait tellement, tellement...

...tellement... tellement... et c'est le Robert du rêve maintenant, écartant les moellons et les pierres. Elle, pendant ce temps, s'occupe du bébé. Il n'a pas beaucoup de force pour têter car il est mort. Cela n'avait en fait guère de sens, car, dans la réalité, le bébé ne devait pas naître avant deux mois. Mais il est là, et il est mort. Et elle a faim et elle titube entre les tours brisées et elle ne trouve rien à manger, rien qu'un oiseau mort. Et la chaleur est insupportable.

— « Robert, Robert ! Au secours ! » cria-t-elle devant le chaos menaçant. Mais le visage fermé de Robert disait assez qu'il ne servait à rien de gémir et de supplier, et elle sentit ses yeux se creuser de peur.

— « Comment savais-tu que cela allait arriver ? » demanda le Robert du rêve.

— « Je ne sais pas. Peut-être n'est-ce qu'un rêve sans aucune signification. » Mais c'était bien une odeur de pourriture qui parvenait à ses narines. « Cela n'est pas encore arrivé, » dit-elle. Mais il y avait quelque chose qui s'obstinait à demeurer obscur : pourquoi le bébé était-il mort ? « Peut-être que rien de tout cela n'arrivera, » murmura-t-elle.

— « Tu parles en dormant, ma chérie, » dit le Robert de la réalité, et le Robert du rêve disparut.

La phrase lui fut un choc.

— « Réveille-moi, réveille-moi, » hurla-t-elle, folle d'angoisse, car elle savait que c'était sa dernière chance de salut. Elle sentit qu'il la secouait par les épaules et essaya d'ouvrir les yeux, mais les contours du visage de son mari lui apparurent pâles et estompés et les murs de la chambre étrangement flous. Brusquement ce fut le rêve seul qui fut réel.

« Robert, ça va arriver, » hurla-t-elle, mais le Robert de la réalité avait déjà disparu. La chambre disparut aussi et le soleil se replia sur lui-même en une énorme explosion d'énergie comme un accès de colère démente trop longtemps contenue. Mariah voulut appeler, car maintenant elle savait pourquoi le bébé était mort. Mais il était trop tard.

La chaleur la plaqua violemment contre ce néant qui avait été le sol, et, tombant de ce néant qui avait été le ciel, s'abattit sur elle de tout son poids. Là-bas, tout là-bas, très loin, elle savait que

le Robert de la réalité s'éveillait dans la chambre obscure. Elle cria, sachant qu'il ne pouvait entendre, et la dernière image qu'elle put entrevoir, loin, très loin, fut celle de son mari en train de secouer son corps immobile dans sa chemise de nuit de dentelle. Quand il cria, elle ne pouvait plus entendre, ni cela ni autre chose.

Deux mois plus tard, cela n'avait aucune importance. Plus rien n'avait d'importance.

Traduit par Christine Renard.
Titre original : Nightmare.

MONIQUE DORIAN

La réponse au Seigneur

Ce ton brûlant et pudique, qu'on dirait à mi-chemin de la confession et de la fable, qui pourrait en nier la spontanéité ? Dans ce genre difficile qu'est l'allégorie, voici une nouvelle troublante.

C'EST à sa sortie de prison que la jeune femme réalisa que ce lieu, dit maudit, n'était absolument pas conforme à l'idée que s'en fait tout un chacun.

Tout le monde sait, ou croit savoir, que la Justice existe. Tout le monde peut donc dormir tranquille d'un bon sommeil du juste.

Pendant ce temps, le marchand de sable passe...

Il jette de la poussière sur les jolis yeux de tout le monde et au réveil tout le monde n'y voit plus clair.

Et pourtant l'aube laisse la place à l'aurore qui sent bon quand on la respire et qui promet une magnifique journée.

Chose promise, chose due. La journée *est* vraiment magnifique, parce qu'elle est grande, belle et bien vivante.

Et c'est par une de ces belles journées que la jeune femme dut se rendre à la prison.

Elle aurait pu la fuir ! On l'y aurait emmenée de force. Car la force peut être grande quand on se sert de chaînes et de multiples bras.

La jeune femme ne possédait que deux bras, deux jambes, et elle était de taille petite. Alors...

Alors on lui dit : « De gré ou de force, vous irez en prison. »

— « Mais qu'ai-je fait ? » demanda la jeune femme le plus simplement du monde.

— « Rien. Peut-être rien, mais en prison vous serez en sécurité. Et nous n'aurons plus *peur* que vous nous jouiez un sale tour. »

« Le tour est-il si sale que cela ? » pensa la jeune femme. « Je l'avais pourtant bien nettoyé. » Mais elle se contenta de s'exprimer intérieurement.

Que pouvait-elle répliquer ?

Elle aimait le silence et l'or, et aussi se baigner dans le Rhin. Mais cela était peut-être interdit de se baigner toute nue. Pourtant elle n'aimait pas porter de vêtements sur la peau pour se jeter dans les bras de l'eau.

Elle fut très docile, la jeune femme. Elle mit sa plus vieille jupe et s'en alla frapper toute seule à la porte de la prison.

Non loin de cet établissement, un juke-box attira son regard. Sortant une pièce de monnaie, elle la mit dans la fente du merveilleux appareil à musique et dansa un frénétique cha-cha-cha à sa façon, à elle, de le danser. Puis, tout essoufflée encore, mais combien heureuse, elle sonna au grand portail de bois.

Elle s'attendait à des grilles, déjà. Il n'en fut rien. Mais l'aspect vieillot de la « salle d'attente » n'avait pas de quoi rajeunir son cœur.

Elle eut droit à une cellule, identique peut-être à toutes les cellules de ce genre d'établissement, mais les murs étaient d'un très joli vert d'eau. La paillasse était remplacée par un lit aux draps blancs comme de la neige, et par-dessus les rideaux de la fenêtre le ciel et un arbre lui disaient bonjour.

Elle regarda dehors en écartant les rideaux de la fenêtre. Le soleil la réchauffait déjà à travers les carreaux. Elle ne portait plus pourtant que sa chemise de nuit de nylon. Autour d'elle on s'affairait. C'était les gardiens. Pas commodes, au premier aspect.

— « Vous vous rendez compte, » entendit la jeune femme dans son dos. « Vous vous rendez compte ! De quoi vous couper le souffle. Elle porte dans son nécessaire de toilette des lames de rasoir ! »

« Et un rasoir, pour raser mes jambes, bien sûr, » se dit la jeune femme pour elle-même. « A moins qu'il n'existe ici un salon de beauté... »

— « Mais regardez-moi ça ! Des pinces, des ciseaux ! » Les gardiens paraissaient plus effrayés que la jeune femme, qui quitta la fenêtre pour mieux les observer.

— « Vous m'enlevez tout ça ? J'en aurai besoin, » dit-elle d'une voix très calme.

— « On en a vu d'autres, ma petite. Et si vous tentiez de vous suicider ? »

— « Me suicider ? » répliqua la jeune femme d'un air éberlué. « Croyez-vous que je serais venue vous trouver si j'avais voulu me suicider ? Et pourquoi laissez-vous des carreaux à vos fenêtres ? Et des glaces ? Elles sont en papier mâché ? »

— « Quelles comédiennes, ces femmes, » dit l'un des gardiens (qui appartenait au sexe féminin). « Vraiment, quelles comédiennes ! »

« La charité qui se fout de l'hôpital, » pensa la jeune femme, et elle s'assit tranquillement sur son lit pendant que l'on notait précautionneusement sur un carnet le nombre de ses lames de rasoir, de ses bagues et de ses bracelets.

La comédie se jouait devant elle. Puisqu'elle avait du temps libre pour y assister... porter son regard là ou ailleurs, quelle importance ?

« On va me donner aussi un numéro, » pensa la jeune femme.

Serai-je le 2.262 ou le 2.263 ? Ou bien, pourquoi monter si haut, peut-être le 1.888. »

Elle se sourit dans la glace. Si on ne lui en donnait pas elle choisirait le 1.888, et elle changerait de nom, aussi. Trois huit, voyons... serait-elle Sonia ? Karla ? Ou Aïcha ?

Cela dépendrait des minutes, des heures, des jours... Elle avait tout son temps.

Elle pourrait assister à de multiples spectacles et, tentation assez forte, jouer elle-même de multiples personnages.

COMÉDIENNE. Etait-ce pour cela qu'elle était condamnée ? Elle aurait bien désiré le savoir. Quelle comédie lui avait-on reproché de *ne pas avoir su jouer ?* Et pourtant Karla aimait le jeu et les jouets. Sa maison était pleine de poupées et de babioles de toutes sortes. Elle possédait son petit crocodile en fer forgé, bien d'autres animaux et même une belle dame en coquillages. Tous ces objets s'étalaient sur des étagères de sa maison. Tous ces petits objets l'attendraient à sa sortie de prison. Elle pourrait caresser l'un, parler à l'autre, et ce serait bon de les retrouver. (Elle pensa à la tête des gardiens si elle les avait tous emportés !)

Mais pour l'instant elle se trouvait en prison. Pour mieux en admirer le jardin, elle venait d'enlever ses rideaux. On lui servait ses repas et elle sentait un sentiment de reconnaissance la gagner. Elle n'aurait jamais eu le courage de les préparer elle-même. Ses gardiennes lui faisaient même son lit, mais ne la bordaient pas, bien entendu. C'était contraire au règlement.

Celui-ci se présenta bientôt sous l'aspect d'un homme aux yeux profondément enfoncés dans leurs orbites. C'était un homme bien. D'un signe il congédia son escorte.

— « Tous les fous ne sont pas enfermés, n'est-ce pas, Monsieur ? » demanda la jeune femme en regardant l'homme dans les yeux.

Il ne pouvait pas *lui* mentir.

— « Non, » répondit-il en hochant gentiment la tête. « On m'a parlé de vous, Madame, » continua-t-il.

— « Ah ! » dit Sonia, se demandant ce qu'*on* avait bien pu lui dire. Et elle demanda poliment : « Monsieur, ne pourrait-on pas enlever toutes ces glaces, dans cette pièce ? Il y en a un peu trop. »

— « Faites preuve d'imagination, et vous ne vous verrez plus, » lui répliqua le directeur tout en se dirigeant vers la porte.

Karla les recouvrit cependant avec une nappe, du papier journal ; elle en soupira d'aise peu après.

Dans cette cellule, Aïcha, ou Sonia, se mit à délirer. La nuit elle se promenait dans les couloirs et se faisait rappeler à l'ordre par le gardien de nuit. Elle était fort mal notée parce qu'elle *ne savait pas*

qu'elle ne devait pas bouger de sa cellule, après huit heures du soir. Personne ne le lui avait dit. Avec un peu d'intelligence elle aurait pu le comprendre, mais l'intelligence est une chose bien relative, aux dires de gens qui s'y entendent.

Karla, Sonia, Aïcha, toutes, soudain, s'étaient mises à délirer d'un bloc, dans la cellule, tandis qu'au dehors le ciel était du plus beau bleu. Comment faire pour rétablir l'ordre quand on ne sait si l'on s'adresse à Sonia, Karla ou Aïcha ? La jeune femme convenait que la tâche des gardiens était bien difficile. Laquelle des trois piquait une crise ? Peut-être toutes les trois se disputaient-elles, se battaient-elles. Mais non, elles étaient toutes trois sœurs dans une trop grande misère. Donc c'était les trois en une qui déliraient.

Pourquoi déliraient-elles ? Parce que chacune venait de passer dix ans hors de cette petite prison et que, par réaction, froid du dehors, chaleur de la prison, leur avaient fait prendre un bon rhume.

Mais un rhume se soigne.

Encore faut-il savoir le soigner.

Et la jeune femme était-elle en prison pour se faire soigner ou parce qu'elle avait commis un crime ? Ou tenté de le commettre ? Qui pouvait dire la vérité ? Seule la vérité la sauverait et le seul témoin qui la détenait risquait de se faire lyncher s'il témoignait pour elle. Alors ? Devrait-elle pourrir dans sa jolie chambre vert d'eau comme un poisson sur un rocher ?

Le jour, le soleil éclaboussait d'or le petit jardin de la prison. L'automne se montrait gentil en ce mois de cette année. Karla jouait avec les feuilles mortes et les cailloux. Une prison avec un jardin et un vrai jardinier ratissant les allées n'était pas une *vraie* prison pour Sonia. Plutôt une maison en sucre d'orge, que Karla léchait de sa langue rose.

Tout près de la prison il y avait une chapelle dont les cloches, toutes les heures, chantaient un air bien connu. C'était pour la jeune femme la plus merveilleuse boîte à musique qu'on lui eût jamais offerte.

La vérité ? Sonia savait qu'elle n'avait plus à s'inquiéter. On pouvait la lier, lui mettre des chaînes à la taille et aux pieds, on pouvait lui faire ravaler sa chanson avec une tasse de tisane, on aurait *pu* la battre (car il est dit que dans une prison on vous bat ; dans celle-ci, c'est faux) et même lui apprendre que sa dernière heure était arrivée, qu'elle aurait frappé dans ses mains.

— « Mais je n'ai pas de dernière heure, » aurait-elle répliqué fièrement.

— « Elle *est vraiment cinglée,* » aurait alors jugé la personne chargée de lui transmettre ce message.

Jamais on ne lui dit, dans cette prison, que sa dernière heure était arrivée. Jamais. Les voix des gardiens se radoucissaient. Celles des directeurs étaient naturellement douces en s'adressant à elle. Mais elles lui interdisaient quand même de trop se bourrer de bonbons à la guimauve — ça fait mal aux dents — et on lui rationnait les cigarettes.

Un jour même, sans l'en prévenir, on les lui supprima. Qui ? Pas le directeur en tout cas car quand il passa il *ordonna* à l'un des gardiens qu'on lui redonnât son « droit à dix cigarettes par jour ». Il tendit même son propre paquet à la jeune femme et lui en offrit une (qui ne serait pas comptée parmi les dix). Karla aurait sauté au cou du directeur. Elle le fit mentalement. Il n'en sut jamais rien.

Et les jours s'écoulant, très peu, Karla fut transférée dans une *vraie* chambre, avec cabinet de toilette particulier et seule une marche dix centimètres la séparant du jardin automnal.

De son lit, elle apercevait un vieux puits bien rouillé par les intempéries. Ce puits devint la « maison » de Sonia quand elle se promenait dehors. Un jour, même, elle s'assit au beau milieu du puits bouché et encerclé de barres de fer, très espacées les unes des autres. « Une maison dont je peux sortir et où je peux entrer, sans porte, » pensa Sonia en portant ses lèvres sur l'un des barreaux.

Et par les fenêtres, sans stores, de sa chambre, Karla pouvait apercevoir la nuit, et souvent même se fondre à elle. Le soir on l'enfermait à clé et une ronde avait lieu toutes les heures. Parfois Karla feignait de dormir quand le gardien braquait sa lampe sur elle. C'était merveilleux d'assister, comme si on s'y trouvait, à la fuite de la nuit et au lever du jour.

« Prisonnière, » pensait Sonia, « prisonnière entre quatre murs vert d'eau...

Prisonnière... non car je rêve. L'eau je l'aime, je l'aime « si grand ». La source est profonde, peut-être sans fin... L'eau en embellit le fond : les merveilleux trésors qui s'y cachent.

Qui s'y cachent ? Pas du tout. Ils reposent tranquillement en attendant qu'on vienne à eux et les découvre.

Je vis au milieu de ces trésors, je les regarde, et me parvient un son de cloches : ding-dong, ding-dong. Qu'importent l'heure, le lieu, le temps ? Le ciel est encre de Chine, « comme tes yeux, » dirait la chanson. Mais non, il n'est plus du tout encre de Chine, il est violet. Comme le plus joli bouquet. Voilà que le bouquet porte des ailes et me transporte dans le vent et dans le temps...

Petit page, je te demande d'aller quérir l'être que j'aime. Tu ne l'as pas trouvé ? Est-il parti vers une idée... ou une idole ? Viendra-t-il demain me retrouver... ?

Et une chanson, très belle, chantée par une voix aimée, fendait la nuit pour murmurer à l'oreille de la jeune femme :

Je suis de ma tribu le plus fier cavalier ;
Quand je monte à cheval, je fais trembler la terre
Sous les sabots ardents de mon vaillant coursier...

Quelle femme eût pu résister à cette voix si elle *savait* écouter ? De la gravité, de la douceur, de la noblesse...

L'arsenal pouvait sauter et, sous les décombres, que découvrirait-on ? Une couronne. La plus belle des plus belles couronnes de la Terre et d'Ailleurs. Son propriétaire ? Caché derrière un nuage. Non par manque de courage et de sang-froid !...

La prison ? La jeune femme y était heureuse, comme un enfant sur qui veille sa mère. Mais peut-être en somme avait-on modelé pour elle une prison sur mesure ? Elle pouvait jouer bien sagement à construire une flottille avec des papiers de bonbons, ou bien s'amuser à voir *dans une goutte d'eau une montagne.* « Jouez donc à la bataille navale, » lui dit le directeur, un jour, en pénétrant dans sa chambre. « Mais il faut être deux, » lui répondit Sonia en riant mauve. Le directeur ne trouva rien à répondre. D'autre part, pressé par le temps, sans doute, il ne proposa pas de jouer avec Karla.

Le monde n'aime donc pas les enfants sages ?

C'est pourtant parce qu'elle avait été « assez » sage que la jeune femme apprit, par son avocat, qu'elle allait être libérée... Elle qui s'attachait déjà à ses gendarmes, à son jardin, à sa vie qui commençait de reprendre une forme. « J'ai froid de partir, » dit-elle au directeur lors de sa dernière visite. « N'ai-je pas été trop insupportable ? »

— « Mais non. Vous n'avez fait qu'ouvrir la fenêtre du balcon et crier : Vive le général ! »

Karla se mit alors à rire aux éclats.

Puis, l'espace d'un instant, elle fut tentée de taper du pied ; elle eût voulu détruire à jamais le jardin pour qu'il ne demeurât pas pour elle un trop joli souvenir. Mais elle n'en fit rien, réfléchissant qu'il fallait laisser la place aux autres, et que peut-être ce jardin leur redonnerait un avant-goût de la beauté naturelle d'un arbre ou d'une pelouse. Peut-être une de ses sœurs viendrait-elle s'asseoir au milieu du petit puits tout rouillé et éprouverait-elle un sentiment de très douce chaleur dans cette « maison » sans fenêtres, mais avec des barreaux très largement écartés pour entrer et sortir. Peut-être une de ses sœurs, à bout de souffle, viendrait-elle se reposer avant de repartir en campagne...

Aussi la jeune femme ne mit pas le feu à la prison avant de partir. Elle était d'un trop joli vert. Et des milliers d'innocents allaient y défiler pour ne pas y être jugés, pas dans cette prison-là. On n'y avait pas jugé Sonia. Mais peut-être aurait-on dû la garder. Comme

une petite folle pas dangereuse du tout elle aurait continué à jouer à des jeux simples, faciles.

Le froid s'abattit sur Karla dès qu'elle eut refermé derrière elle la porte en bois par laquelle elle était entrée.

Passer des jours en prison, c'est loin d'être une référence, pour le monde qui ne sait pas. Alors la jeune femme se demanda quel nom on lui donnerait : Karla, Sonia ou Aïcha. Et quel serait son âge aux yeux de tout le monde. Elle pensa au chiffre 1.888. Mais peut-être est-il impossible de vivre si longtemps... il ne fallait pas exagérer ! Passer ainsi de 30 ans à 1.888 ans, peut-on imaginer chose pareille ?

La jeune femme rentra chez elle pour dire bonjour à tout son petit monde qui l'attendait gentiment.

Puis elle sortit et erra dans les rues en se heurtant aux passants. Cela se voyait-il sur son visage qu'elle avait été mise en prison puis relâchée ? Sans connaître elle-même la cause de sa culpabilité, puis de son innocence.

La foule étant trop dense pour lui fournir une réponse, la jeune femme s'en alla par les sentiers. Un petit lièvre se planta devant elle et la regarda, puis un oiseau qui ne s'enfuit pas.

Ce fut comme si une musique l'enveloppait tout à coup. Et puis un cavalier surgit devant elle, sauta de sa selle, se mit au garde-à-vous.

— « Etes-vous prête ? » demanda-t-il.

— « Je le suis, » répondit d'une voix ferme la jeune femme.

— « Voici un cheval. La distance qui nous sépare de notre Roi est grande. Nous connaîtrons la soif, la faim, la fatigue, la misère, avant d'arriver à la montagne où se cachent nos compagnons. Et de la montagne, nous devrons faire l'ascension du ciel. Nous ne savons pas le sort qui nous est réservé car une vie ne suffira peut-être pas à atteindre le but recherché, le lieu où se trouve le Roi. Mais je connais votre courage, et nos amis sont des amis sûrs. Nous sommes à vos ordres. »

— « Merci. Mais vous n'êtes pas à *mes* ordres. J'ai besoin de vous comme vous avez besoin de moi, » répondit dans un éclat de rire heureux la jeune femme. Une chaleur intense l'envahissait, et une force nouvelle, surnaturelle.

« Vous êtes tous mes copains, » dit-elle à l'officier qui la conduisait. « Avec votre aide je me sens forte, et nous atteindrons ensemble notre but. Et, mes compagnons du ciel, si une vie n'y suffisait pas, nous ferons appel à d'autres. »

Et la jeune femme galopa sur son cheval à la rencontre de ses amis, qui l'attendaient sur une *goutte d'eau* — une montagne... Et de son Roi, qui se trouvait sur la planète dont elle savait le nom.

CLAUDE F. CHEINISSE

Pas d'ici

Claude Cheinisse est un spécialiste de la nouvelle concise, à la forme et au thème volontairement linéaires. Une telle formule en dit parfois plus long que bien des développements. Voir exemple ci-dessous.

Le voyageur arriva par le train de dix-huit heures cinquante. Il ne connaissait pas cette ville, située en dehors de son secteur commercial, et n'y venait d'ailleurs que pour un seul client. Il faisait déjà nuit. Il bruinait. Sur le quai mouillé, se réflétaient les signaux de voie et le néon du buffet.

Le train repartit silencieusement, disparut dans une courbe, en prenant de la vitesse. Il était déjà loin quand retentit lugubrement, dans la nuit, le triste sifflet particulier aux locomotives électriques. Contrairement à son habitude, le voyageur était resté sur le quai, sa mallette à ses pieds. Il frissonna, se souvint de ses terreurs de douze ans, quand, interne dans un lycée du Sud-Ouest, il entendait ce sifflet déchirer la nuit : c'était l'époque où, en classe, il faisait connaissance avec la mythologie grecque, et, absurdement, pour lui, ce cri lugubre des trains électriques, c'était celui des Erynnies, résumé de toutes les horreurs...

Le voyageur haussa les épaules, empoigna sa mallette, se dirigea vers la sortie. Il croisa deux employés de gare, happa au vol une bribe de conversation : « *...Bien sûr, il n'était pas d'ici !* » Affirmation que l'autre renforçait d'un définitif : « *Alors, qu'est-ce que tu veux, ça devait lui arriver !* »

Sous la bruine froide, la place de la gare était vague et vide. Le voyageur en fit le tour, du regard : pas de taxis. Il savait que son hôtel était loin. Il entra dans le premier café, moderne, hostile et froid, très éclairé, gagna le comptoir, commanda un demi, paya, demanda son chemin.

Le garçon le regarda curieusement, grogna : « Vous n'êtes pas

d'ici ? » Du même ton qu'avait eu le cheminot pour prononcer presque les mêmes mots. Le voyageur nota la coïncidence, s'en amusa : habitué à la cordialité des gens du Midi, il avait été prévenu de la froideur de ceux de l'Est, et de l'apparente hostilité de leur accueil. Il acquiesça, crut bon d'ajouter : « Je ne suis là que pour vingt-quatre heures, je repars demain soir, je viens juste voir un gros client. » Le garçon hocha la tête, sans cesser de le dévisager, répondit : « Si vous n'êtes pas d'ici, la nuit et sous la pluie... le mieux est que je vous appelle un taxi. »

Le voyageur crut avoir senti, dans l'expression, comme une menace latente : comme si la nuit et la pluie, dans cette ville, engendraient un autre danger que de se perdre ou d'être mouillé. Il accepta l'offre, toujours sous l'influence des terreurs d'enfant où l'avait replongé le cri du train : la peur du noir... et ces longs corridors déserts, parcourus avec dans le dos le frisson de l'Inconnu hostile...

L'hôtel eût été le même à Tourcoing ou à Carpentras. Le voyageur le savait d'avance : dix ans de métier lui avaient donné l'habitude de ces boîtes confortables et standardisées, d'une neutralité rassurante, éloignées de tout particularisme régional, où il retrouvait d'autres voyageurs comme lui, la même plomberie défectueuse et le même steack aux frites. Avant de monter dans sa chambre, il savait y trouver le même décor, la même affichette punaisée derrière la porte, le même téléphone au mur, le même porte-valise devant la fenêtre.

Il dîna rapidement, monta dans sa chambre, ouvrit un dossier, s'y plongea : l'affaire était importante, le client, réputé difficile. Il tenait à avoir en tête tous les éléments de la discussion, à ne pas avoir à s'interrompre pour chercher un chiffre ou une référence. Vers onze heures, il se coucha, s'endormit.

Il eut l'impression que ce n'était pas le cri qui l'avait réveillé en sursaut, mais un sentiment de malaise et de danger, un instant avant. Peut-être un premier cri, perçu dans son sommeil ? Dans la rue, très près, une voix de femme, suraiguë, hurlait : « Au secours ! A l'aide ! »

Il bondit de son lit, courut à la fenêtre, explora la rue, n'y vit rien, que de l'ombre. Très loin, à gauche comme à droite, des lumignons anémiques éclairaient quelques pavés humides. Mais le cri, plus aigu, plus proche, reprit : « Au secours ! »

C'était un homme de décision. Il enfila hâtivement son imperméable sur son pyjama, courut à sa valise, y prit un pistolet qu'il arma et glissa dans sa poche, sortit sur le palier désert. Au moment

où il s'engageait dans l'escalier, un nouveau cri lui parvint : un hurlement inarticulé de pure terreur. Tandis qu'il dévalait les marches, il s'aperçut brusquement que l'hôtel était curieusement calme. Presque toutes les chambres étaient occupées, il le savait. Pourtant, il était le seul, semblait-il, à se soucier de porter secours à cette femme attaquée.

Il déboucha dans le hall. Le veilleur de nuit venait à sa rencontre. Il haleta : « Vous avez entendu ? » A voix basse, l'autre répondit : « Oui, monsieur. » Pour dire quelque chose, le voyageur fit : « On y va. » Et se dirigea vers la porte.

Une main sur son bras le fit s'arrêter : le veilleur, avec comme un accent de supplication dans la voix, lui jeta : « Monsieur, je vous en prie... n'y allez pas ! » Tant de lâcheté le surprit. Il se dégagea, répondit sèchement : « Mais si ! D'ailleurs, je ne risque rien : j'ai une arme. » Et il reprit sa marche vers la porte.

Un hurlement plus déchirant encore éclata, juste derrière la porte, semblait-il : « Non ! Non ! Au secours ! Au secours ! » Le voyageur bondit. Il parvenait à la porte, allait la déverrouiller, quand le veilleur se plaça devant lui, haletant, disant — non, suppliant : « Monsieur, ne sortez pas ! »

Il y eut derrière la porte un coup sourd, puis un bruit de lutte, enfin une série de raclements. Puis la femme cria de nouveau, plus loin : « Au secours ! Non, ne m'emmenez pas ! Lâchez-moi ! Au secours ! » Le voyageur gronda : « C'est inconcevable ! On enlève une femme, on l'assassine peut-être, et vous restez là à trembler de peur ! »

Le veilleur eut comme un sourire triste, avant de répondre : « Je n'ai pas peur, monsieur. Mais je vous demande de ne pas sortir. Vous n'êtes pas d'ici, vous ne connaissez pas notre ville. Ne sortez pas, cela vaut mieux... oui, cela vaut mieux pour tout le monde. Même... même pour elle. »

Le voyageur enfonça la main droite dans sa poche, l'en sortit armée, tendue vers la poitrine du veilleur. Son visage s'était durci, ses lèvres amincies laissèrent passer : « Vous êtes donc complice de ces gens, là, dehors, quoi qu'ils fassent. Très bien. Laissez-moi passer ou je tire. »

Le veilleur pâlit, mais secoua la tête. Une interminable seconde passa. Au loin, un cri aigu s'interrompit brusquement : « Au secours ! Au sec... »

Le veilleur s'effaça, déverrouilla lui-même la porte, disant : « Vous pouvez sortir, monsieur. Vous pouvez aussi rengainer votre arme. Vous ne comprenez pas. Vous n'êtes pas d'ici. »

La rue était vide sous la pluie, à part un chat furtif, maigre et noir, qui rasait les murs. Le voyageur tendit l'oreille, mais ne put entendre aucun cri, aucun bruit. Le pistolet à son poing lui parut soudain très lourd et très inconvenant : il se hâta de le

fourrer dans sa poche. Il se sentait ridicule, et, à travers l'imperméable, le froid humide le pénétrait. Il rentra lentement, jeta un regard méchant au veilleur qui l'attendait à la porte, et remonta dans sa chambre.

Il resta longtemps l'oreille tendue, en vain. Finalement, il s'endormit à contrecœur.

Au matin, avant de quitter l'hôtel, sa note payée, il demanda au patron : « Mais que s'est-il donc passé, cette nuit ? » L'homme eut un sursaut, le regarda comme s'il avait proféré une obscénité, répondit très vite — trop vite : « Il ne s'est rien passé d'extraordinaire, monsieur. »

Le voyageur n'insista pas, prit sa mallette, sortit sous la pluie fine. Le client était coriace, et dur à convaincre : la discussion dura toute la journée, y compris pendant le trop bon déjeuner dans le meilleur restaurant local, qui passerait en frais de déplacement et lui ferait mal à l'estomac pendant deux jours. Au soir, la décision était emportée, la commande signée. Mais le voyageur ne pouvait se défendre d'un sentiment de gêne, de malaise, d'hostilité. Il prit congé peut-être un peu froidement, s'en voulut, se laissa reconduire à la gare par une voiture de l'entreprise. Il pleuvait toujours.

Une sonnerie grelotta. Le voyageur passa sur le quai. Très loin, derrière les collines, le cri du train résonnait lugubrement. Deux employés de gare (étaient-ce les mêmes que la veille ?) passaient, poussant ces chariots étroits qu'on appelle diables. Un fragment de conversation parvint aux oreilles du voyageur : « *Qu'est-ce qu'elle faisait là, elle n'était pas d'ici !* »

ENVOIS DE MANUSCRITS

En raison de l'abondance des manuscrits français que nous recevons et du nombre de nouvelles retenues pour les numéros à venir, nous prions les auteurs de *bien vouloir s'abstenir désormais, et jusqu'à nouvel ordre,* de nous en adresser.

Nous nous excusons à l'avance de ne pouvoir répondre à ceux qui ne tiendraient pas compte de cette recommandation.

Rappelons également que les manuscrits non retenus ne sont pas rendus, sauf s'ils ont été accompagnés de timbres.

MATTHEW GRASS

Le serpent dans le placard

Il est de ces histoires qui échappent à la classification, et même à toute tentative d'interprétation superficielle. Sans doute parce qu'elles sont sujettes à une telle variété d'interprétations qu'il est plus prudent de s'abstenir. *Le serpent dans le placard,* sous sa narration à la simplicité trompeuse, est l'une d'elles.

C'EST le 21 mars, premier jour du printemps — et jour de son anniversaire — qu'il découvrit le serpent dans le placard. Le ciel était de plomb ; et en dépit de l'équinoxe, il avait neigé la nuit précédente ; un fin grésil avait suivi, et la matinée était froide, humide. Ce n'était pas une belle journée pour un anniversaire mais peu lui importait, car il l'avait totalement oublié. De plus, il avait trente-deux ans ce jour-là et, aux yeux de la plupart des gens, ce n'est pas un événement important ; il n'a certes pas l'importance des vingt-et-un ans, ou des quarante. Hier, il avait trente-et-un ans, ce jour il en avait trente-deux, l'an suivant trente-trois ; pour lui, c'était tout un.

S'il n'était retourné à l'appartement après son départ, il n'eût peut-être pas fait la découverte avant des semaines ou, songea-t-il plus tard, peut-être jamais. Mais, arrivé au milieu des escaliers, il se dit qu'il ferait sans doute mieux de porter son imperméable doublé plutôt que son pardessus, revint sur ses pas et rentra chez lui.

Comme il avait mis son pardessus presque tout l'hiver, ce vêtement avait sa place dans le même placard que ses costumes. Mais son imperméable était accroché dans le second placard, situé près de la porte d'entrée. Il n'utilisait guère ce placard, si ce n'est comme lieu de rangement supplémentaire. Et même, le placard était pratiquement vide ; il n'était pas collectionneur d'objets — clubs de golf, raquettes, tables à jeux, valises... toutes choses qui passent la plupart de leurs jours rangées.

Il avait pénétré dans le placard (c'était un réduit très profond), décroché son imperméable du portemanteau, mis son pardessus

à la même place, et il était sur le point de sortir en refermant la porte, quand il vit le serpent.

Bien que complètement lové sur lui-même, celui-ci couvrait en totalité la partie gauche du plancher ; en fait, sa queue ne se trouvait qu'à quelques centimètres de la porte.

Il resta pétrifié ; la première impulsion habituelle qu'on est censé éprouver en des situations semblables — fuir — ne lui vint pas à l'esprit. Bouche bée, il resta immobile, contemplant l'animal, qui le regardait placidement à travers ses membranes oculaires.

Tout à coup, prenant conscience de son effroi, il recula vivement et fit claquer la porte du placard. Il se tint un moment devant la porte en tremblant et puis, telle une masse de chair flasque, s'affala sur le sol.

Quand il reprit ses sens quelques minutes plus tard, il s'assit, le dos contre la porte. Ensuite, il se releva en hâte et, l'imperméable toujours sous son bras, s'enfuit de l'appartement en laissant la porte d'entrée ouverte.

Il se hâta vers le carrefour et attendit son autobus avec impatience. Il serait sans doute en retard au bureau ; jamais il n'avait eu de retard au cours de ses huit ans passés dans la firme qui l'employait.

Il entra dans le bureau à neuf heures tapantes : son record de ponctualité était sauf. Quelques collègues lui apprirent au cours de la matinée qu'il paraissait souffrant, et il s'aperçut qu'il avait quelque mal à se concentrer sur ces colonnes de chiffres. Bien qu'il essayât d'en éloigner l'image de son esprit, il ne se souvenait pas moins clairement du serpent dans le placard.

A l'heure du déjeuner, il avait recouvré son sang-froid apparent. Il ne parla à personne du serpent.

Le soir, revenu à l'appartement, sa première pensée fut pour empêcher l'animal de sortir du placard. Tant que la porte était fermée, il ne pouvait en sortir, l'interstice entre parquet et porte étant trop exigu pour que le reptile pût s'insinuer. Evidemment il se rendait compte que, tôt ou tard, il serait obligé d'ouvrir cette porte, mais il affronterait cette nécessité quand elle se présenterait. Pour le moment, il lui faudrait se souvenir de ne pas ouvrir la porte.

Pourtant, dans la soirée, il se décida à regarder dans le placard. Mais il lui fallait inventer un moyen d'ouvrir la porte et de regarder à l'intérieur sans mettre sa vie en péril.

Finalement il trouva ce moyen ; un miroir qui lui permettrait de voir dans le placard à deux ou trois mètres de distance. Il placerait un énorme fauteuil installé de façon à pouvoir s'agenouiller derrière. Le problème crucial à résoudre était l'ouverture de la porte. Une corde serait nécessaire. A l'abri de son fauteuil, il devrait attacher une corde à la poignée pour être à même de la tourner,

et aussi pour le remettre en place. Comme il ne possédait pas de corde, il lui faudrait attendre le lendemain.

Le lendemain était un vendredi, jour où il faisait ses emplettes. Comme il vivait seul et regardait à la dépense, il estimait que cuisiner lui-même ses repas revenait moins cher que manger en ville. Chaque vendredi, il achetait ses provisions de la semaine dans un supermarché voisin.

Ce n'est qu'après avoir procédé à ses achats qu'il se souvint de la corde. Tout ce qu'il put trouver fut une corde à linge, bien qu'il regrettât de devoir acheter tout un rouleau (dix mètres) alors qu'il n'en avait besoin que de trois ou quatre.

Rentré chez lui, il rangea soigneusement ses provisions et procéda à son installation. Il avait aussi fait l'achat de pitons pour réaliser un genre de poulie afin d'ouvrir et refermer la porte plus aisément.

Il n'était guère habile de ses doigts, et ses connaissances des simples principes régissant palans et leviers étaient assez vagues, si bien qu'il lui fallut la soirée pour accomplir ce travail.

Dix heures avaient sonné quand il termina son appareil, lequel, à l'origine simple corde reliée à la poignée de porte, était devenu un complexe système de pitons et de cordages.

Il se dit que son assemblage devait fonctionner convenablement dès la première fois, sinon... il n'y aurait peut-être pas de deuxième fois. Prenant place derrière le fauteuil, il se rendit compte qu'il était assez nerveux. Il décida de boire un verre d'eau pour se calmer. En passant devant la porte du placard, il trébucha dans l'amas de cordes qu'il n'avait pas encore tendues. Tout en tombant il tourna la tête et vit la porte du placard s'ouvrir lentement.

Il tenta de plonger en avant pour la fermer mais une vive douleur dans la cheville l'arrêta en plein mouvement. Il retomba sur le coude, le visage crispé de douleur. Puis la présence de la porte entrebâillée lui fit oublier sa cheville et il fouilla anxieusement des yeux l'intérieur clair-obscur du placard. Le serpent, enroulé sur lui-même, était là.

Il avait entendu dire qu'en regardant fixement un serpent, on pouvait le mater ; ou du moins, le tenir à distance. Luttant contre sa frayeur grandissante et pensant à son invalidité provisoire, il contempla fixement et, pensa-t-il, bravement, le serpent dans le réduit.

La bête parut se désintéresser de lui et de son examen. Elle le dévisagea pendant quelques instants, puis regarda ailleurs. Perplexe, il resta figé. La réaction du serpent — ou plutôt son apathie — le déconcertait. Il n'eût pu dire avec exactitude ce qu'il escomptait, mais cette indifférence totale de la part du serpent lui déplut fortement ; il ne savait plus que faire.

Enfin, rassemblant ses esprits, il vit la futilité de la situation : il lui fallait agir. Prudemment, il avança sa jambe intacte en direction de la porte. Le serpent ne lui accorda pas la moindre attention. Il s'enhardit et referma la porte d'un violent coup de pied.

Après s'être traîné sur un siège et avoir retiré soulier et chaussette, il massa sa cheville douloureuse ; rien ne lui parut brisé. Il s'aperçut au cours de la soirée que, bien qu'il souffrît un peu en portant tout son poids sur ce pied, sa foulure n'était guère sérieuse et serait probablement guérie le lendemain.

A la fin de l'après-midi suivante, avant d'aller dîner chez un ami, il plaça le miroir en face du réduit, puis s'accroupit derrière le fauteuil pour essayer son système d'ouverture. Après quelques tâtonnements préliminaires afin de trier les cordes, il sut exactement laquelle il devrait tirer pour obtenir le résultat voulu. Il vérifia une dernière fois la position du miroir et revint derrière son fauteuil. Il tira sur une corde, et la poignée tourna ; il manœuvra une seconde corde, et la porte s'ouvrit.

Il aperçut le serpent dans la glace ; l'animal n'avait pas bougé de façon perceptible depuis la fois précédente. Comme la veille, il ne fit aucun mouvement vers la porte ouverte et, bien qu'il parût regarder droit dans le miroir, il ne sembla pas surpris — ni même conscient de voir son propre reflet.

Il s'assit et examina le serpent ; cela dura quelques minutes. Puis, réalisant qu'il serait en retard pour le dîner où il était convié, il tira sa troisième corde et la porte se referma doucement avec un déclic.

Le soir, chez son ami marié depuis peu, son hôte et son hôtesse ne remarquèrent rien de changé en lui. Il resta calme toute la soirée — mais il est vrai qu'il l'avait toujours été ; en fait il semblait devenir encore plus calme d'année en année. Alors qu'il était à l'université, il était suffisamment enjoué pour être admis par ses semblables. A cette époque, ses occupations étaient fort diverses ; lorsqu'il ne travaillait pas au bureau du journal universitaire, il s'entraînait au basket-ball ou répétait une pièce avec l'association d'art dramatique. Il était toujours occupé, toujours engagé dans quelque projet. Ses amis avaient été furieux parce qu'il n'avait pas été élu « Le Plus Susceptible de Réussir » par ses condisciples de classe terminale, mais il avait pris la chose avec bonne humeur.

Présentement, bien sûr, il ne faisait plus rien. Il existait. Les années passant — et chacune ressemblant à la précédente — il devenait de plus en plus introverti. Il avait perdu contact avec tous ses amis l'un après l'autre, jusqu'à ce que son unique ami — plutôt un camarade qu'un ami, d'ailleurs — fût un collègue de bureau. Et ce dernier venant de se marier, leurs contacts étaient de moins en moins fréquents ; une invitation à dîner tous les mois, voilà à quoi se résumaient à peu près leurs relations.

Il demeura donc calme pendant le dîner et le reste de la soirée ; après quoi il revint à son appartement et à son serpent dans le placard.

Au fur et à mesure que les jours passaient, il consacra de plus en plus de temps à contempler le serpent. Au début, ce fut pour s'assurer que le reptile était toujours là, quand il revenait du travail. Puis il se mit à le regarder une nouvelle fois avant d'aller au lit. Ensuite, ces coups d'œil hâtifs se transformèrent en examens prolongés. Au bout d'un mois, il passait presque toutes ses soirées accroupi derrière le fauteuil, à fixer le miroir. Il lui était devenu impossible de lire (comme il ne sortait presque jamais, il consacrait habituellement ses soirées à la lecture) : il ne pouvait plus se concentrer. Et finalement, au travail, il se mit à attendre impatiemment la fin de la journée. Il regardait à présent la pendule, s'agitait devant son bureau, et fit même quelques erreurs dans ses registres ; plusieurs fois, l'attente lui devenant intolérable, il partit plus tôt — événement sans précédent dans les annales de sa carrière.

Ces manifestations ne passèrent pas inaperçues de ses employeurs. Lorsqu'ils l'avaient engagé, huit années auparavant, ils avaient envisagé pour lui un avancement rapide ; ils avaient espéré son succès, car ils estimaient qu'un sang jeune et ardent ressusciterait leur affaire, solide, mais stagnante. Mais ils s'étaient rapidement rendu compte que bien qu'il fût très stable, méticuleux et persévérant, ses capacités ne convenaient qu'à des fonctions subalternes — et non à des postes requérant agressivité ou imagination. Ils augmentèrent son salaire régulièrement, comme pour tous ses collègues ; mais ils ne lui accordèrent plus d'attention particulière. Il devint un employé comme les autres ; un de ceux qui forment l'inévitable et minutieuse bureaucratie ; un rouage nécessaire à leur firme — tant qu'il accomplissait sa tâche avec compétence.

Mais à présent, en raison de ses récents manquements, ils commencèrent à le considérer avec dédain. Il n'avait jamais été d'une valeur inestimable, certes ; il était utile, un point c'est tout. Mais comme il devenait moins qu'utile, sa présence dans la firme n'était plus désirable.

Lorsqu'on lui déclara qu'il était renvoyé, il apprit la nouvelle avec indifférence. Il partit à midi, heureux de pouvoir passer des heures supplémentaires devant le placard. Depuis peu — son système de cordes étant devenu inutile — il avait pris l'habitude d'installer son fauteuil devant la porte et de contempler l'animal de longues heures durant.

Désormais il n'avait plus à quitter son logis pendant des journées entières, mais uniquement pour acheter des provisions. Et

comme il mangeait moins, ses descentes au supermarché étaient moins fréquentes.

Il laissait la porte du placard ouverte en permanence. Le serpent ne franchissait jamais le seuil, ne paraissait même pas s'apercevoir que la porte était ouverte.

Il posa des aliments à l'intérieur du réduit ; mais ils restèrent intacts. Il ne comprenait pas comment le serpent pouvait subsister sans nourriture ; il songea que l'animal furetait peut-être dans l'appartement au cours de la nuit. Il resta éveillé toute une nuit pour surveiller le serpent, mais ce dernier ne quitta pas son antre.

Le serpent restait toujours le même dans son placard ; mais lui maigrissait, à cause de la sous-alimentation et des nuits d'insomnie. Il ne se couchait que rarement et, même alors, il continuait de regarder le serpent. Il installa dans le placard une lampe éclairant le reptile plongé dans sa torpeur. Toute son existence tournait maintenant autour du serpent — ce serpent qui ne faisait que rester tranquillement lové dans l'angle de son placard.

Vers la fin de l'été, il s'éveilla un matin après un sommeil agité. Ses yeux se portèrent vers le réduit ouvert. La lampe était grillée, et le jour grisâtre ne pénétrait pas dans les recoins sombres du placard ; de son lit, il ne put apercevoir le serpent. Il alla au placard et, plissant les yeux, devina la forme immobile de l'animal. Il eut l'impression que quelque chose avait changé.

Le reptile était toujours immense ; mais il y avait une différence : sa tête reposait sur son corps. Les yeux étaient éteints, vitreux, et non plus imperceptiblement vivants. Avançant le bras, il le toucha : le serpent était mort.

Il s'assit devant la porte et contempla le serpent mort. Au bout d'une heure il ferma la porte et enleva les cordes. Il coupa un cordon d'un mètre et fit maladroitement un nœud coulant. Gagnant le centre de la pièce, il monta sur une chaise et passa la corde dans la grille d'aération du plafond.

Dressé sur la chaise, après avoir éprouvé la résistance du grillage, il passa la boucle autour de son cou, la resserra, vérifia le nœud qui reliait la corde au grillage et, d'un mouvement souple, il se lança en avant, renversant la chaise avec ses pieds.

Traduit par P. J. Izabelle.
Titre original : The snake in the closet.

revue des livres

Ici, on désintègre !

Arcadius

Planète d'exil

Nous ne connaissions à ce jour d'Arcadius que quelques nouvelles parues dans **Fiction** et **Galaxie**, dont une seule était notable **(La bête : Fiction HS 2)** et un roman fort ambigu paru il y a deux ans au Rayon Fantastique. C'est dans cette même collection, dirigée avec un brio grandissant par Georges H. Gallet, que vient de paraître un second roman de ce jeune auteur parisien au pittoresque pseudonyme.

Ses nouvelles et son premier roman avaient prouvé qu'Arcadius n'avait pas d'imagination suffisante pour bâtir une intrigue avec un début et une fin. Même le thème de **La Terre endormie** était assez commun, comme le faisait bien remarquer Jacques Van Herp dans sa critique du n° 95 de **Fiction.** Cette fois-ci, pourtant, Arcadius a eu la témérité de garder le même thème de la végétation carnassière, mais en le transposant sur un autre monde, pensant probablement avoir assez ravagé la Terre dans son premier livre.

L'histoire est fort simple ; mânes de Van Vogt, que vous êtes loin ! On a déjà écrit ce livre cent fois, nous le reverrons encore cent fois ; c'est le seul thème de la science-fiction contemporaine que l'on puisse utiliser et réutiliser **ad aeternam** : celui de la colonisation d'une autre planète. Dans notre cas, cette colonisation est opérée par un petit groupe d'hommes, de soldats en exil, obéissant aux ordres d'un personnage romanesque bien plus archétypique que vivant : le commandeur, pour lequel un masque de fer remplace le glaive symbolique que d'autres Kijé, Henneberg, Leiber ou Moorcock auraient placé entre ses mains.

C'est d'un livre d'aventures qu'il s'agit, et je ne crois pas que l'auteur ait voulu faire plus. Georges Gallet m'a même dit que **Planète d'exil** lui rappelait certaines bandes dessinées ; sans être tout à fait d'accord, je considère néanmoins cette analogie comme un compliment, au moment même où une nouvelle génération de jeunes auteurs de science-fiction européens se fourvoient dans les allées stériles de l'intellectualisme-à-tout-prix.

Il est facile d'établir des comparaisons avec le domaine anglo-saxon : le rôle et les idées de la soldatesque professionnelle (**Starship soldier** de Robert Heinlein, **Dorsai** de Gordon Dickson) ; la planète où tout s'oppose à l'existence de l'homme et où un sinistre mystère plane dans les coulisses (**Deathworld** de Harry Harrison). Mais cependant **Planète d'exil** n'aurait pu être écrit par un Américain. C'est une version française de ce que les spécialistes d'outre-mer ont rarement réussi à mettre sur pied : un récit d'aventures qui soit bien écrit.

Car ce livre d'Arcadius est bien

écrit, personne ne le contestera. Une langue drue, mobile, éclairée, un style solide et sans reproche (comme les preux chevaliers d'antan). Tout dans ce livre concourt à faire pénétrer le lecteur dans cette atmosphère étouffante de sueur, de peur, de mystère latent dans l'air du matin. Arcadius, peu à l'aise dans son premier chapitre (il a de la difficulté à faire démarrer un roman, chose déjà visible dans **La Terre endormie**, et due au manque d'expérience probablement), où il se trouve avec des éléments qui lui sont familiers (la Terre, les spatioports, les astronefs), ne fait vraiment que commencer vers la page quarante. Ce livre de deux cent cinquante pages ne se découpe qu'en six chapitres. Un découpage idéal qui permet à l'auteur le maximum d'effets : les chapitres sont longs, l'action lente s'y déroule en pleine chaleur, au sein d'une végétation infernale, et la fin d'un chapitre est vraiment un long râle de soulagement.

Cette manière qu'a l'ambiance du livre de coller à la peau du lecteur est le signe de la qualité. Une chose que je n'ai pas retrouvée chez le second Klein, ni dans les romans de Curval, ni dans les nouvelles de Demuth, mais que nous avons eu le rare plaisir de voir dans certaines pages de Wul (**Niourk**) et chez les premiers Henneberg.

Si l'imagination d'Arcadius n'est pas à son aise dans l'élément connu, par contre l'étrange la sert de façon magnifique. C'est une imagination à circuit fermé qui excelle, presque avec sadisme, à décrire, avec une poésie inhabituelle de l'étrange, une nature meurtrière, une torpeur de l'air.

Les personnages de l'auteur viennent après la planète qui est le véritable héros de ce livre ; l'homme est senti étranger à ce monde, et s'il triomphe, cela n'a qu'une signification mineure. Arcadius ne s'amuse pas à sonder en profondeur ses protagonistes ; comme je l'ai dit plus haut à propos du personnage du commandeur, ceux-ci ont un caractère mythique qui n'est pas loin d'être figé dans un immobilisme qui rappelle un peu les marionnettes.

On peut aussi reprocher au livre sa lenteur, le contraste peut-être trop accentué entre les parties rapides (de bataille) et celles, éparses, descriptives. Mais je pense qu'Arcadius est capable de beaucoup de choses encore et une relecture de l'extraordinaire « passage du Champ-de-Mars » dans sa **Terre endormie** renforce en moi la conviction formée par **Planète d'exil** que cet auteur français possède le souffle de l'épique comme peu de gens. Il y en a qui aiment la miniaturisation, d'autres l'envolée sur de grandes étendues ; Arcadius est de ces derniers. Il ne faut pas qu'il se limite aux petites étendues, là n'est pas sa force : dans son premier roman, la Terre le contraignait à certaines faiblesses, ici une planète nouvelle vient de lui permettre certains morceaux de bravoure, j'espère que son troisième roman le verra affronter une galaxie entière ; il serait capable d'en tirer des étincelles.

Maxim Jakubowski

Planète d'exil par Arcadius : Hachette, Rayon Fantastique, 4 F.

Sergiu Farcasan
Un amour en l'an 41.042

Les pays de l'Est nous avaient envoyé déjà entre autres Lem, Efremov, les frères Strougatski et Jouravleva ; Farcasan les écrase. Après lecture d'**Un amour**, les noms qui viennent à l'esprit sont ceux de Heinlein, de Clarke, de F. Brown ; on y retrouve la rigueur logique dans l'ex-

trapolation du premier, l'hyper-science du second et son sens cosmique, et l'humour du troisième. La comparaison semble redoutable, mais l'auteur la supporte fort bien.

Nous sommes en l'an 50.000, et un auteur vient de terminer ce roman historique sur les hommes de l'an 41.042. Dès le départ, un décalage subtil s'opère, car le narrateur contemple avec un sourire ces hommes d'un époque révolue. Les hommes ne vivaient alors que de 400 à 450 ans, voulaient profiter de chaque seconde de leur vie ; ils ont commencé par tuer le sommeil, mènent une vie survoltée, louvoient sans cesse au bord de la dépression nerveuse, au point, pour préserver leur équilibre, de pendre quatre bavards, pour l'exemple. (On voulut même faire passer une loi limitant le temps de parole en toute circonstance, mais les femmes s'y opposèrent.) C'est l'univers de l'abondance communiste, mais n'est-ce pas également la parodie du « **Time is money** » ?

La technologie atteint des limites fantastiques, les hommes transforment des planètes entières en vaisseaux cosmiques, leurs astronefs dépassent la vitesse de la lumière, depuis des millénaires. Et les pages un peu narquoises contant la découverte de Pal, ses luttes, son triomphe posthume, sont un bel exemple de poésie scientifique et de rigueur. Le gouvernement est ultra-démocratique, mais les hommes n'ont plus à s'en soucier. Une fois pour toutes, les machines ont enregistré les caractéristiques de chaque individu, et ce sont elles qui se chamaillent à la place des hommes.

Est-ce à dire qu'il s'agisse de la société idéale ? Non, ce n'est encore qu'une étape, et l'humanité reste confrontée toujours avec les mêmes problèmes : « **Etait-il besoin que l'humanité parcourût de telles distances pour tourner autour des mêmes secrets simples, élémentaires : la vie, la mort, la pensée ?** » (p. 162). « **Nous avons vaincu l'injustice, la misère, la maladie, les distances, tout, mais devant nous est demeuré, demeure, ce mur qu'on appelle « mort ». Où existe l'infini existe aussi la mort** » (p. 226).

Ne nous y trompons pas pourtant : si certaines phrases ont une résonance grave, l'ouvrage n'en reste pas moins baigné de bout en bout d'un souriant humour.

Voici que revient l'Arche de Noé 124, un de ces vaisseaux cosmiques lancés par les hommes de l'an 9.000 à l'exploration de la galaxie. L'Arche manque de se perdre dans le soleil, sans que les hommes osent rien entreprendre pour le sauver. Un seul se dresse et triomphe, en des pages réellement épiques : Ols, le héros du roman. Il fait un peu figure d'anarchiste aux yeux des gens de 41.042, et de précurseur pour l'an 50.000, car, alors que ses contemporains divorcent à leur gré, il croit à la pérennité de l'amour, pour lui la foi donnée engage jusqu'à la mort.

L'intégration des hommes du passé dans la société nouvelle ne va pas sans heurts, ni douleurs, car tout leur est étranger. L'un d'eux, Tim, veut même se suicider. Mais comment y parvenir dans un monde où l'on se vêt de rayons, où les meubles n'existent plus, ni les couverts, les maisons se modelant au gré de leur propriétaire ? Inutile aussi de se lancer du 120e étage, le vêtement de rayon fait office de parachute. Et quand enfin il se perce le cœur, c'est pour se voir réanimer sur-le-champ, et s'entendre conseiller de ne pas recommencer plus de sept ou huit fois.

Le passage est sans doute cocasse, contant les déboires d'un malheureux qui ne peut se suicider, quel que soit son désir ; il est grave aussi. Grave, car l'auteur analyse fort bien les sentiments de Tim se croyant perdu dans un monde d'oisifs futiles, faute de pouvoir comprendre la réalité et la nature de leurs activités incessantes de fourmis affairées.

Acessoirement, se greffe le récit d'une tentative d'établir la communication télépathique. Mais le cœur de l'ouvrage est le roman d'amour entre Ols et Lu, une rescapée de l'Arche de Noé, qui répète : « **Là où tout est possible d'avance, il ne peut y avoir de grand amour.** » (p. 208). Pourtant cet amour, impossible à première vue, entre un homme assuré d'un siècle et demi de jeunesse,

et de cette femme qui, dans trente ans, commencera à vieillir, se réalise, s'épanouit, car la seule connaissance qui ne vieillisse pas est celle-là.

« **On y fait de la philosophie à bon marché pour finir sur une banale histoire d'amour** ! » Ce jugement péjoratif est de l'auteur... l'auteur de l'an 50.000 s'entend, celui qui voulut écrire un roman d'aventures pour enfants de cinq ans, et qui vit la machine écrire le tout. Dernier pied de nez de l'auteur qui en adresse pas mal.

La foi communiste de Farcasan paraît sincère, et son roman est déjà un best-seller roumain, mais il parodie tant et tant qu'on en vient à se demander si, dans les perpétuelles allusions à la dialectique, les références à Marx, Engels et Darwin, il n'y a pas la même discrète intention que dans la peinture de ces vieux savants, cogitant dans leurs bains et sortant de l'eau en criant « Euréka... » sans savoir ce que cela signifie, simplement par tradition...

Jacques Van Herp

Un amour en l'an 41.042 par Sergiu Farcassan : Editeurs Français Réunis.

Pierre Mabille

Le miroir du merveilleux

Ce texte publié en 1940 au Sagittaire, complété en 1946 par **Le merveilleux** (Quatre-Vents), n'a pas été modifié ; seule y est ajoutée une préface d'André Breton. C'est donc un ouvrage vieux de plus de vingt ans qui nous est proposé, d'où certaines lacunes, certains oublis.

Qu'on ne s'attende pas à une anthologie, ou à une étude pédante et sèche. Mabille a rassemblé un choix de textes peu ou pas connus, et les a insérés dans un essai qu'ils éclairent, tout comme le contexte les replace dans un ensemble cohérent. Mais rares seront les textes purement fantastiques. Ce n'est ni hasard ni oubli. Dans un long chapitre liminaire, l'auteur explique son dessein : il n'étudie ni le fantastique ni l'occultisme en tant que tels, ce ne sont pour lui que simples modes d'expression d'un ensemble plus vaste : le merveilleux.

Et tout d'abord il entreprend de définir ce merveilleux qu'il va cerner, limiter, avant d'en entreprendre l'analyse et la spectroscopie. Toute cette longue introduction, dense, riche, profonde, perspicace, doit être lue dans son intégralité, page à page, ligne à ligne, tant la pensée resserrée gonfle chaque phrase. Tenter de la résumer, c'est risquer de la trahir. Je vais essayer cependant.

Le besoin de merveilleux est universel, qui n'est autre que la négation de la réalité oppressante et routinière. Isolé dans un monde imparfait, où subsistent le mal physique et le mal moral, l'homme a besoin du rêve, besoin d'embellir, de transformer, de transpercer le monde aveugle et coupant qui l'enveloppe, besoin d'opposer la richesse et la variété du moi à la sécheresse, l'uniformité, le vide du monde.

Il doit également imposer un sens, un ordre à l'univers qui l'entoure, tenter d'en débrouiller le secret, d'en percevoir les harmoniques cachées, de découvrir ce qui se cache derrière les apparences. Tâche à laquelle se vouent les philosophes et les métaphysiciens, comme les savants. Mais leurs réponses ignorent la ma-

gie de l'univers, et leurs traités n'ont plus que la couleur de l'encre. Voici, au contraire, les réponses des enfants, des incultes, des primitifs, des poètes, des rêveurs, des alchimistes ; voici la réponse qui ne sépare pas la poésie de l'explication. Car le merveilleux est plus que le désir de soulever les voiles d'Isis, il est ce don de l'enfance qui s'émerveille devant ce qu'elle découvre. Comme tel, il est à jamais impénétrable à ceux qui répètent : « Le monde a fini de nous étonner. »

Pour ceux qui savent voir, le merveilleux est partout, il est ce désir de l'homme d'atteindre et de dépasser ses limites, de ne pas demeurer à jamais en dessous de ses possibilités. Et Mabille part à la recherche des clés de cette connaissance, communiquée à mots voilés, par images, paraboles, hiéroglyphes. Ce qu'il entreprend, ce n'est pas une enquête scientifique, mais une quête poétique, par les sentiers du labyrinthe menant au « château de la connaissance » ; c'est l'investigation de l'inconscient collectif de l'humanité. « **Les hommes sont tous semblables par le génie poétique,** » disait Blake ; « **La poésie doit se faire par tous,** » Lautréamont.

Une seule lacune, mais importante, dans cette entrée en matière : Mabille ne souffle mot du merveilleux scientifique, de la S.F. Il déclare sans doute : « **Une antinomie définitive semble aujourd'hui exister entre la démarche du merveilleux et celle des sciences.** » C'est que l'émotion n'est plus le fait que des incultes et du chercheur, découvrant subitement le panorama d'un univers inexploré.

Et pourtant il a bien perçu la magie et la puissance de merveilleux moderne, habillant de neuf des thèmes immuables ; il cite en bonne place un texte sur les robots, il montre la naissance du merveilleux dans les jungles, les déserts, la solitude des nuits, mais aussi « **dans les laboratoires modernes dans lesquels les machines, issues du rêve, transmuent un monde de forces invisibles en réalités tangibles.** » Sans doute Mabille ignorait-il, tout simplement, les œuvres de Rosny et Lerouge...

L'introduction close, Mabille explore l'univers poétique, recense ces grands thèmes : la création et la destruction du monde, la traversée des éléments et les épreuves purificatrices, la lutte contre la mort, les voyages merveilleux, la prédestination, la quête du Graal et la puissance magique de l'amour. Les textes les plus divers y sont rassemblés : contes et légendes indous, africains, australiens, mayas, irlandais, finnois, égyptiens, arabes, des fragments de cosmogonies, un épisode de **Gilgamesh,** la descente d'Echtar aux enfers, **Jérome Bardini de Giraudoux, Le château d'Argol** de Gracq, **Le moine** de Lewis. Et tous se répondent, se complètent, répercutent à l'infini une même révélation : l'unicité de l'esprit humain, la pérennité des mêmes questions et des mêmes réponses.

Le même écho se retrouve, mais plus faiblement, dans les textes purement littéraires, deux pages étonnantes de L.P. Fargue, et deux contes fantastiques que l'on a plaisir à redécouvrir : **Le médecin de campagne** de Kafka, et **Les plantes du docteur Cindarella** de Meyrinck.

Le médecin, cauchemar serré, symbole du destin de celui qui répond à la « sonnette de nuit », entendez l'appel des forces plus puissantes que l'homme. **Cindarella,** plus classique, avec la statuette égyptienne dont le héros imite l'attitude. Dès lors l'étrange l'entoure, jusqu'au jour où, dans un quartier évoquant Arkham, il découvre ce jardin de chair humaine, dont les baies sont des yeux vivants... Car ce n'est pas sans péril que l'on prétend traquer le mystère sur ses propres terres.

Jacques Van Herp

Le miroir du merveilleux par Pierre Mabille : Editions de Minuit.

René Alleau
Les sociétés secrètes

Le mot secret est un de ceux dont l'attrait est le plus profond sur l'esprit humain : la promesse, ou le simple mirage, de révélations qui n'entrent pas dans le cadre des connaissances habituelles, constitue un appât à peu près infaillible pour le lecteur, l'auditeur ou le spectateur. Du secret de la grande pyramide à celui de Christophe Colomb, le terme a été jeté en hameçon à la curiosité de toutes les couches de la population. Comment s'étonner, dès lors, en constatant que le premier volume de l'Encyclopédie Planète a été consacré aux sociétés secrètes ?

Pour être équitable, il importe de distinguer l'ouvrage proprement dit de René Alleau de **l'introduction** dont Louis Pauwels et Jacques Bergier ont jugé bon de le faire précéder. En une vingtaine de pages, ceux-ci y développent quelques variations sur leurs thèmes familiers, l'accent étant mis pour la circonstance sur **l'état d'éveil**. Ce dernier se situerait « au-delà de la conscience », et les propriétés de l'esprit y seraient « totalement différentes ». **« C'est d'ailleurs,** » remarquent Louis Pauwels et Jacques Bergier, « **ce qui expliquerait l'impuissance du langage à en rendre compte.** » Frappés sans doute de cette impuissance, les auteurs se livrent à des comparaisons dans lesquelles le spectre de la lumière est sollicité, tout comme « l'extase du jazz », et invoquent au passage l'œuvre d'Evariste Galois. Il y a là une phrase qui risque de faire lever les sourcils à un mathématicien : « **La logique, qui procède par oui ou non, y est remplacée par une super-logique, qui fonctionne par oui et non.** » Une telle affirmation ne correspond tout simplement pas à la réalité : la chose est bien connue de tous ceux qui possèdent quelque notion de la théorie des groupes, dont Galois a posé les fondations.

Bien que secondaire, un tel point est significatif, car il traduit, chez Louis Pauwels et Jacques Bergier, un désir de suggérer du **différent** ou du **secret** partout où il existe un domaine quelque peu ignoré de l'homme de la rue. Leur application fait que cet homme de la rue aborde la lecture de l'ouvrage de René Alleau en s'attendant à des révélations sensationnelles. Il risque alors d'être déçu, car il n'y trouvera point la recette pour atteindre infailliblement l'état d'éveil évoqué dans l'introduction, ni même la preuve que les mystères d'Eleusis constituaient une initiation à la télépathie. En fait, l'ouvrage de René Alleau est une étude dont le meilleur est à rechercher sur le plan historique, les suggestions d'un « savoir caché » en constituant au contraire l'élément le plus faible.

Comme l'auteur n'a pas — et pour cause, est-on tenté d'ajouter — de révélation sensationnelle à faire sur les pouvoirs cachés de ces sociétés secrètes, le livre laisse une impression décousue, le lecteur cherchant vainement la conclusion qui donnera rigueur et solidité à l'ensemble des chapitres. Ceux-ci sont, pour la plupart, bien écrits, et ils témoignent d'un effort louable de documentation. Pourtant, après avoir été promené en face du Douk-douk mélanésien, après avoir assisté — de très loin — aux mystères d'Eleusis et après avoir entrevu la kabbale et les origines de la franc-maçonnerie, le lecteur qui se demande où tout cela va l'amener risque de rester sur sa faim.

En effet, les deux chapitres ultimes, intitulés respectivement **La géométrie symbolique** et **Les méthodes initiatiques et l'évolution des sciences** ne sont en définitive que du verbiage tendant à suggérer un parallélisme entre la connaissance scientifique et la connaissance initiatique. Les notions scientifiques que possède l'auteur ne semblent en effet pas être suffisamment solides pour asseoir les généralisations auxquelles

il voudrait recourir. Son désir de présenter la géométrie comme une science fermée (« **la géométrie, même la plus élémentaire, n'est pas autre chose qu'une étude de la position,** » écrit-il) semble procéder d'une méconnaissance sérieuse des travaux de Hilbert, de Félix Klein et de Gonseth, qui ont enrichi ce domaine aussi bien sur le plan de l'approche axiomatique que sur celui de la méthodologie. C'est pourquoi les affirmations finales de René Alleau, présentant le temps comme une sorte d'illusion que la connaissance initiatique parviendrait à dissiper, paraissent singulièrement fragiles : on se demande si l'auteur parle véritablement du temps en connaissance de cause. Et ce n'est pas l'immuabilité des vérités initatiques « **qui n'ont ni commencement ni fin et qui, par conséquent, n'évoluent jamais** » qui établit automatiquement leur supériorité. Pour que cette dernière puisse être admise, il faudrait d'abord que la simple existence de ces vérités initiatiques soit établie ; or, une telle existence ne ressort aucunement des faits énoncés dans ce livre. Elle prend l'allure d'une conclusion qui se confond, en réalité, avec un postulat implicitement admis au départ.

Si l'on examine l'apport de l'ouvrage sur le plan de l'ethnographie et sur celui de l'histoire, laissant sciences exactes, parasciences et pseudo-sciences de côté, on arrive cependant à un bilan positif. Après avoir étudié, en guise d'exemple, la société du Douk-douk en Mélanésie, René Alleau s'efforce d'établir le schéma fondamental des rites initiatiques. Il le fait avec lucidité et compétence, dégageant la fréquence de facteurs tels que la douleur physique et l'amnésie passagère par le recours aux drogues. De même, lorsqu'il parle des mystères de l'antiquité — et en particulier de ceux d'Eleusis et de ceux qui étaient liés au culte de Mithra — et lorsqu'il se rapproche en historien de l'époque contemporaine pour évoquer les origines de la franc-maçonnerie, René Alleau sait être extrêmement intéressant.

Tels qu'ils sont présentés, les faits se rapportant aux sociétés secrètes s'expliquent parfaitement au moyen de causes comme le désir d'entr'aide, celui de fortifier un groupe jouissant de certains privilèges, ou la simple déformation progressive d'éléments relevant de la religion ou de la superstition. Mais l'auteur perd toute rigueur lorsqu'il s'efforce d'introduire au passage l'idée d'une « connaissance cachée ».

Les paragraphes consacrés aux Templiers sont typiques à cet égard. L'auteur cite un texte (p. 161) destiné à montrer l'idéal moral et religieux des Templiers ; or, il n'est pas une seule fois question de Templiers dans ce texte, mais simplement de chevaliers en général. Auparavant a été invoqué (p. 158) un autre texte, singulièrement vague, que René Alleau tente de rattacher à des « ouvertures » symboliques d'une initiation. Et il y a aussi la « tête mystérieuse », prétendûment adorée par certains templiers, qui vient apporter (p. 159-160) sa note romanesque, suggérant des pouvoirs secrets. Tout cela est d'autant moins convaincant que René Alleau a précédemment reconnu (p. 148) que « **malgré les nombreux travaux auxquels se sont livrés les historiens, le problème d'un enseignement ésotérique dispensé par l'ordre du Temple aux chevaliers initiés n'a pas encore été résolu de façon incontestable** ».

Le sens critique de l'auteur paraît à la vérité assez variable, selon qu'il s'agit de thèses qui renforcent les siennes, ou au contraire d'idées qui s'opposent à celles qu'il professe. René Alleau trouve « tiré par les cheveux » le fait d'inférer du sceau de l'ordre des Templiers (sceau représentant deux chevaliers sur le même cheval) l'existence de sodomie rituelle (p. 153). Mais ne s'expose-t-il pas au même reproche lorsqu'il parle (p. 178-179) de la ville de Lucques qui était, au moyen âge, le centre de confréries de bâtisseurs de ponts et d'édifices divers ? Lucques a un nom qui rappelle celui des Lucumons (rois des douze villes fédérées d'Etrurie) ; Lucumon est un terme désignant les membres d'une caste héréditaire qui exerçait les pouvoirs suprêmes, civils et religieux ; **lux, en latin, signifie lumière.**

Jusque là, rien de bien étrange. Mais René Alleau a parlé, un peu plus tôt, du rôle important des patrons de jonques qui réglementaient, en Chine, les communications par eau. Rapprochant ce fait de la chaîne ponts-bâtisseurs-Lucques-Lucumons-lumière, il n'hésite pas à « se **demander si, de toute antiquité, des relations n'auraient pas été établies entre la Chine et certaines cités romaines** ». La conclusion, même exprimée sous forme d'interrogation, ne paraît guère plus solide que l'interprétation sodomiste du sceau des Templiers.

Divers rapprochements aussi audacieux que celui-ci pourraient être encore relevés. Le mécanisme mis en jeu est généralement le même : une conclusion spectaculaire est glissée sous les apparences d'une conséquence logique, et sur un même rythme, de façon à ne pas donner l'éveil au scepticisme critique du lecteur. En voici un autre exemple (p. 188-190), à propos de la franc-maçonnerie, que désigne le pronom *elle* de la phrase initiale.

« **C'est qu'en fait il n'y a point de proportion visible entre l'influence incontestable qu'elle exerce dans le monde entier en de nombreux domaines de l'activité sociale et le caractère archaïque, inactuel et bizarre de ses symboles et de ses rites.**

Il faut admettre qu'un rapport réel existe pourtant entre ceux-ci est leurs conséquences extérieures. Dans ces conditions, on peut se demander si cette relation et cette proportion n'appartiennent pas, en fait, au monde invisible, c'est-à-dire aux puissances cachées de la magie et de la théurgie. »

Le tour est joué, et le lecteur n'a plus, effectivement qu'à « se demander », ainsi qu'il y est convié. Mais le commencement du second paragraphe cité, dont dépend cette conclusion, n'est en réalité nullement incontestable, ni par ce qui le précède immédiatement, ni par le reste du chapitre. En fait, aucun élément n'oblige à admettre ce rapport réel, à moins naturellement qu'on ne soit convaincu, en abordant la lecture de ce volume, de l'existence réelle d'une science initiatique dont les sociétés secrètes, tout au long de l'histoire, auraient conservé le secret.

C'est la raison pour laquelle ce livre laisse une impression de déséquilibre, laquelle déçoit en fin de compte. Les faits historiques que l'auteur expose en ces pages étaient intéressants par eux-mêmes. Ils se trouvent affaiblis, dans leur portée, par le voisinage d'inférences qui, si elles peuvent assouvir la soif de sensationnel, laissent en revanche la simple logique scientifique singulièrement insatisfaite.

Demètre Ioakimidis

Les sociétés secrètes par René Alleau : Denoël, Encyclopédie Planète, 15 F. 40.

Jean Muno

L'homme qui s'efface

Comme dans **L'hipparion** (1), Jean Muno montre dans les pages de ce récit une nostalgie poétique pour le monde du rêve. Il paraît regretter que les contacts entre celui-ci et notre univers réel ne soient pas plus fréquents, et il envoie un bon instituteur de petite bourgade découvrir ces pays qui sont les idéalisations des souvenirs d'enfance, ou, très simplement, la substance d'une gravure de sa salle de classe sur laquelle un dessinateur probablement fonctionnaire a réuni les moyens de transport, des échasses au dirigeable.

Que le rêve puisse se loger sous un tel cadre, la chose est à la fois touchante, pathétique et absurde.

(1) Critique dans notre n° 105.

Mais on n'a jamais tort de rêver, dit Jean Muno, puisque M. François Rami, en luttant contre un vent de tempête qui cherche à lui arracher son parapluie, sera emporté loin de la réalité. Il découvrira d'abord ce pays parfait et charmant où les clichés qu'on inculque aux élèves en mal de style ont force d'image : les paysans y travaillent la terre avec amour et ténacité, les arbres y sont séculaires, et les ruisseaux chantonnent entre des rives émaillées de fleurs sauvages. Il aura une vision du pays des industries lourdes, où les hauts fourneaux se présentent en coupe de façon à montrer clairement les couches de charbon de terre et la coulée de fonte liquide, et il apercevra brièvement, dans une forêt, quelques hommes préhistoriques en train de découvrir le feu...

M. Rami ne trouvera pas le bonheur auprès de cette jeune fille, rencontrée au hasard d'un soir de fête, et avec laquelle sa mère eût peut-être souhaité le voir marié ; il quittera ce château où il l'a rencontrée sans avoir réussi à le rattacher à sa propre réalité. Ou, plus exactement, à son ancienne réalité : ce n'est que lorsqu'il aura renoncé à celle-ci qu'il pourra être heureux, dans un coin de l'image aux moyens de transport, avec la jeune fille que ses élèves avaient appelée Annabelle. Et c'est sur cette image que ses anciens collègues, surpris et incrédules, le découvriront un jour. Ils ne sauront pas que M. Rami est heureux.

L'affection de l'auteur pour les êtres qui ont gardé quelque chose de la candeur de l'enfance, comme M. Rami, se manifeste par une foule de notations amicales et préservées de la mièvrerie par une pointe d'humour. Jean Muno considère avec une tendresse analogue l'absurdité en mineur du monde réel et la poésie gentiment conventionnelle de celle du rêve. Il n'importe guère, d'ailleurs, ce côté conventionnel — ou plutôt il permettra à M. Rami de se sentir à l'aise dans ce monde dans lequel il vivra désormais. Car il n'y a aucun doute là-dessus : l'ancien instituteur vivra bel et bien sur le tableau des moyens de transports. C'est donc un conte de fées que Jean Muno a écrit ; il a réussi à montrer que le monde féerique peut s'ouvrir parfois sur la réalité quotidienne, et qu'il offre, à ceux qui continuent d'y croire, ce que l'on ne trouve pas — ou plus — dans l'autre.

Demètre Ioakimidis

L'homme qui s'efface par Jean Muno : Brepols, Bruxelles.

Marc Agapit : **L'école des monstres**

M.A. Rayjean : **La fièvre rouge**

Ecrit dans un style vif, **L'école des monstres** de Marc Agapit nous relate une bien étrange histoire. Marthe Martin, une vieille avare, reçoit, en pleine nuit, une visite inattendue, celle de ses deux sœurs, Berthe et Marcelle, dont elle était sans nouvelle depuis de longues années. Moyennant une forte location, les deux sœurs s'installent chez Marthe. Là, dans le secret, elles essayent de concrétiser un rêve fou de jeunesse : fabriquer — en utilisant des enfants, enlevés ici et là, comme cobayes — une race supérieure, féminine et dominatrice. Le mode de vie de cette race serait basé sur celui des abeilles, les mâles servant d'esclaves. Berthe et Marcelle ont, jadis, recueilli une pupille. Formée et éduquée par elles, la pupille du nom de Suzanne doit, logiquement, être un jour la Reine, vierge, de la nouvelle civilisation. Hélas pour les créatrices en puissance, Suzanne tombe amoureuse... Intelligemment dosé en suspense, cet

ouvrage, malgré ses invraisemblances, se lit d'un trait. Le comportement de l'héroïne est restitué avec beaucoup d'humour et l'angoisse est réellement présente tout au long des pages. Un bon point à l'auteur pour ce livre qui, bien que mineur, est assez horrifiant.

Joé Maubry, reporter à la TV américaine, et sa fiancée, la journaliste Joan Wayle du **Star Tribune**, héros imaginés par M.A. Rayjean, et dont les lecteurs du « Fleuve » se souviennent peut-être d'avoir lu les précédents exploits dans **Invasion H**, se retrouvent cette fois au pays des Incas dans **Fièvre rouge**. Une mystérieuse légende, celle du Dieu Kon-Tiki, semble prendre auprès des Indiens, descendants des Incas, une importance de jour en jour plus envahissante. Des faits troublants se produisent et, de par le monde, on s'interroge. Joé et Joan perceront cette énigme, évitant ainsi une invasion de la Terre par des conquérants venus d'une autre planète. Astucieusement conçu, mais écrit, semble-t-il, hâtivement, ce roman de série demeure, en dépit de l'intelligente utilisation d'un thème fort valable, d'un niveau tout à fait moyen.

René Tabès

L'école des monstres par Marc Agapit : Fleuve Noir, Angoisse, 2 F. 40.
La fièvre rouge par M.A. Rayjean : Fleuve Noir, Anticipation, 2 F. 50.

Günther Schwab

La danse avec le diable

Quatre amis — un journaliste, un poète, une femme-médecin et un technicien — décident d'interviewer le diable, qui sous l'apparence d'un homme d'affaires, dirige le Ministère de l'Extermination. Ce peu banal organisme se propose de mener le genre humain à sa perte par le moyen de la civilisation moderne. Ses principales armes sont l'empoisonnement de l'air, la pollution et le gaspillage des eaux, la destruction des forêts, les bombes atomiques, la publicité, la télévision, la dégénérescence morale de l'homme par les livres et les spectacles, et sa dégénérescence physique par le bruit, les facilités de transport et l'abus de la médecine chimique.

Il s'agit donc une nouvelle fois de faire le procès de « notre civilisation » et de condamner les techniques sur lesquelles elle se base. On sait que depuis l'admirable phrase de Paul Valéry, « **Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles** », le sujet est des plus passionnément controversés qui soient. On y a tellement réfléchi, on a dit et écrit tant de choses à ce propos, on a tellement tourné et retourné le problème sous toutes ses faces, qu'il est devenu à peu près impossible, à l'heure actuelle, de trouver un point de vue vraiment nouveau, une objection réellement originale, un argument qui n'ait pas encore été exploité. D'où la nécessité, pour l'écrivain qui s'attache à ce problème, de donner à son exposé une forme originale. Günther Schwab l'a bien compris, qui traite cette méditation déontologique sous forme d'allégorie...

Mais tout cela n'a que de très lointains rapports avec le fantastique (et, a fortiori, avec la science-fiction), toute la différence entre le mythe et l'allégorie (fantastique ou non) consistant dans le caractère gratuit, artificiel, surajouté, de cette dernière « L'allégorie est une forme imagée qui peut être ramenée à une vé-

rité préexistante ; le mythe, lui, est intraduisible, parce que pourvoyeur d'un dire original et irréductible. » (J. Van Camp).

En dépit de quoi l'ouvrage pourra plaire aussi aux fans de littérature satanique.

Jacques Siry

La danse avec le diable (Der Tanz mit dem Teufel) par Günther Schwab, La Colombe, 15 F.

Revues

Renaissance nos 1, 2, 3 et 4

La nouvelle revue **Renaissance** (« Pouvoir des Jeunes — Jeunes au Pouvoir ») a été signalée dans les notices **En bref** de **Fiction** d'une manière quelque peu péjorative (1). Mais les rédacteurs l'avaient cherché, méprisant tout ce qui s'est fait avant eux en matière de science-fiction. Il serait pourtant dommage que les amateurs de SF restent sur cette impression, car la revue mérite d'attirer leur attention. La majeure partie de ses articles est, en effet, orientée vers le futur. Excellente preuve de l'influence de l'anticipation sur un mode de pensée : ceux qui s'intéressent à la prospective ont tout pour être amateurs de SF. Sans doute n'est-ce pas un hasard, mais plutôt un signe de l'orientation de la revue, si l'on trouve aux sommaires les noms de Georges H. Gallet, Jacques Sternberg (qui traite ici d'humour), du général Chassin, etc.

Dans chaque numéro une nouvelle SF, précédée dans les deux premiers du malencontreux chapeau cité par **Fiction** : **L'art de vivre**, par J. P. Chagris ; **Une pierre tombée des étoiles**, de Valentina Jouravliova (bon exemple de SF didactique soviétique qui fut présentée il y a quelques années au public occidental au cours de la série d'émissions de SF **Passeport pour l'Inconnu**, à Radio-Genève) ; **La journée d'un journaliste américain en 2889** (un des meilleurs récits de Jules Verne, publié dans le recueil introuvable **Hier et demain**) ; **Les harpes d'Andromède**, de Maxim Jakubowski (où la SF cède un peu trop le pas au lyrisme pur). Les **Autobiographies de l'avenir**, où des jeunes gens (un garçon et une fille) de différents pays projettent leur vie jusqu'en l'an 2000 ou 2010, montrant qu'il n'est pas si aisé que cela d'extrapoler et d'imaginer son avenir — en tout cas l'esprit révolutionnaire en est étrangement absent, mais la tentative est intéressante, et révélatrice par là même.

Georges H. Gallet parle de l'avenir de la SF qui, selon lui, va voir s'ouvrir les portes de l'invraisemblable et n'a jamais eu tant à dire, tandis qu'il prévoit, pour mettre en échec la faim du monde, des troupeaux de baleines menés par des bergers sous-marins, comme Clarke l'avait fait dans son roman **The deep range**, reprenant une idée lancée par Jules Verne dans **Le serpent de mer** (1901).

Dans les **Psychodiagnostics d'une profession** sont étudiées celles d'analyseur pour machine électronique, d'aide-astronome, de physicien théoricien (dont l'interviewé avoue qu'il écrira peut-être des romans de SF), d'organisateur de centres de vacances pour les jeunes.

André Falk, lui, s'attaque à une démythification des soucoupes volan-

(1) Voir n° 116.

tes et autres charlatanerles auxquelles se complaisent certains amateurs de fantastique qui confondent à plaisir littérature et réalité, ou au problème des Atlantes et des Lémuriens tel qu'il a été posé par Serge Hutin dans son livre **Les civilisations inconnues**, ou démonte avec brio les assertions que Jean Sendy nous assène avec sérénité dans **Les cahiers de cours de Moïse**, ou encore s'en prend au mythe des « Sociétés Secrètes », essayant de mettre un peu de clarté dans ce qui est volontairement et si inutilement trouble.

Un drame en quatre scènes de Bernard G. Landry, **Le crocodile**, flirte avec le fantastique et n'est pas sans rappeler Ionesco.

On peut citer aussi deux articles intéressants de Jacques Ardoino à propos de l'éducation en général et de la formation des cadres dans une entreprise moderne, formation qui doit être axée, tout comme l'éducation, vers le futur, et devenir « synonyme de transformation » si elle veut être efficace. Il est intéressant de noter que parmi les participants au colloque de Psychosociologie indistrielle consacré à l'Education des adultes se trouvèrent des amateurs de SF.

Enfin, parmi les personnalités présentées brièvement en fin de numéros, citons Gérard Klein, le peintre argentin Aldo, qualifié de Lovecraft de la peinture, et Alika Watteau.

Sans doute **Renaissance**, comme la plupart des jeunes auxquels elle s'adresse, est entière dans ses affirmations et se croit seule à posséder la vérité. Cette prétention peut parfois faire sourire. Il n'en reste pas moins que l'ensemble est intéressant, et plus encore l'orientation générale des articles, qui préparent les jeunes gens à accepter le futur en orientant leur esprit vers ses réalisations. C'est par là que cette tentative devrait séduire les lecteurs de SF, familiarisés qu'ils sont avec la vie dans l'avenir.

Martine Thomé

Renaissance, revue mensuelle, Editions Culturelles de Renaissance Européenne, le numéro : 4 F. 50.

ENTRE LECTEURS

Notes de lecture

Beaucoup de revues anglo-saxonnes de science-fiction comprennent, dans chacun de leurs numéros, un éditorial. Dans certains cas, celui-ci donne l'impression d'être le pensum par lequel le rédacteur en chef expie le fait d'occuper son poste. Dans certains autres cas, moins nombreux malheureusement, on a l'impression de se trouver en présence d'un personnage qui a trouvé cet exutoire pour exprimer son trop-plein d'idées. Tel est, en particulier, l'esprit dans lequel John W. Campbell jr. fait son éditorial mensuel dans *Analog* : presque invariablement, ce diable d'homme trouve le moyen de faire réfléchir son lecteur, même si ce dernier n'est aucunement d'accord avec lui. Il a réussi à faire de ses éditoriaux une succession de variations sur des thèmes scientifiques — allant du caractère de « planète binaire » qui est celui du système Terre-Lune à la recherche, pour une société évoluée, de l'état de « stabilité dynamique » — ou para-scientifiques, qu'il sait magistralement éclairer d'une lumière nouvelle.

Une autre exception notable au cas de l'éditorial-pensum se trouve dans *New Worlds,* la revue anglaise qui compte parmi les « grands » incontestés de la SF, et qui en est à sa dix-septième année. John Carnell a trouvé une solution élégante : depuis quelque temps, ainsi qu'on le sait, il confie à tour de rôle la corvée de l'éditorial à l'un ou l'autre des auteurs dont il publie les récits. Ceux-ci trouvent de la sorte l'occasion de se justifier, de s'expliquer ou de généraliser ; comme il s'agit, souvent, d'anciens amateurs devenus écrivains, leur point de vue présente dans bien des cas une synthèse intéressante d'expériences acquises au cours de ces deux phases différentes de leur carrière.

Dans le numéro de septembre de *New Worlds,* John Carnell donne la parole à I. F. Clarke, professeur au Royal College of Science and Technology à Glasgow, et auteur d'une très utile bibliographie de l'utopie (*The tale of the future*). A en juger par la photo qui accompagne son curriculum vitæ, I. F. Clarke pourrait être un frère cadet d'Oliver Hardy légèrement sous-alimenté, mais la question n'est pas là. En lisant son « éditorial », on découvre, ô merveille, un universitaire qui traite de la science-fiction en amateur et connaisseur, et non en supérieur. On découvre aussi, ô merveille à peine moins admirable, un auteur anglo-saxon qui s'est intéressé à ce qui avait été écrit chez les barbares continentaux.

I. F. Clarke relève, à propos des récits ayant pour thème la fin du monde, qu'ils reflètent une époque troublée. Il voit dans de telles œuvres l'expression d'une anxiété que des difficultés sociales, nationales ou internationales, font naître chez les auteurs. Et il distingue, dans le message d'optimisme qu'on trouve dans la conclusion de plusieurs de ces récits, le pendant actuel de cette lutte contre les dieux qui formait, dans l'antiquité, la substance de bien des épopées : l'affirmation de la dignité humaine, et la confiance en la mission de la race.

L'exposé est indubitablement intéressant par sa substance. Il l'est également par le fait qu'on y voit un universitaire de formation littéraire considérant la science-fiction comme un sujet aussi digne d'intérêt que la chanson de geste ou le roman naturaliste. La chose est suffisamment rare pour qu'il vaille la peine de la

relever, et suffisamment louable pour que l'on souhaite de voir cet exemple suivi, en Grande-Bretagne comme sur le continent. Où sont les continuateurs des Matthey, des Castex, des Milner ? Quand aurons-nous un travail qui sera véritablement ce que J. O. Bailey n'a pas réussi à accomplir dans ses *Pilgrims through space and time* ?

If : conjonction anglaise signifiant *si*. Titre très judicieux pour une revue de science-fiction. La publication qui le porte a l'infatigable Frederik Pohl comme rédacteur en chef, et est une sorte de sœur cadette de *Galaxy*.

Le numéro de septembre de *If* est remarquable car on y trouve la signature d'A. E. van Vogt, après une éclipse de plus de douze ans (éclipse dans le domaine de la nouvelle, tout au moins). Après le mémorable *Process*, dont une traduction française parut dans le numéro 34 de *Fiction* sous le titre de *Bucolique*, et après *Enchanted village*, également mémorable bien que très différent de style, van Vogt s'était principalement occupé de récrire certains de ses récits, et d'en ordonner plusieurs en roman, comme dans le cas de *La guerre contre le Rull*.

Saluons donc sa rentrée dans un domaine où personne n'a réussi à trouver le même ton que lui, et saluons-la avec d'autant plus de joie que le grand homme ne semble rien avoir perdu au cours de ces années d'inactivité partielle. Le récit s'intitule *The expendables* — ce qu'on pourrait traduire par *Les sacrifiables* — et il traite de l'arrivée d'un navire-univers à sa destination : la quatrième ou cinquième génération des descendants de l'équipage primitif est sur le point de prendre contact avec les habitants d'un nouveau système planétaire. Mais ce n'est pas là le thème principal : van Vogt s'est surtout intéressé au conflit qui oppose deux de ces descendants, et cette rivalité constitue le centre de son action.

L'art de l'écrivain éclate par traits successifs. Van Vogt réussit à faire rebondir son récit par une série de coups de théâtre : il ne s'agit pas, comme chez Fredric Brown, d'effets de « chute », mais bien de révélations progressives qui modifient l'optique du lecteur sans démentir ce qu'il sait déjà. L'assurance avec laquelle van Vogt retrouve son métier et la générosité avec laquelle il sème les idées tout au long de sa narration rendent impatient de connaître ses autres récits nouveaux. Un des maîtres incontestables de la science-fiction s'est remis au travail; et il le fait en restant magnifiquement égal à lui-même. Que demander de plus ?

Dans ce même numéro de septembre de *If*, Theodore Sturgeon parle d'un livre qui n'a rien de commun avec la science-fiction, mais qui semble un remarquable outil mis à la disposition de ceux qui doivent enseigner la science. La propagande faite en faveur de cet ouvrage laisse manifestement à désirer, et les présentes lignes sont écrites non seulement dans l'espoir qu'il se trouvera des lecteurs de *Fiction* qui pourront être intéressés par ce que Theodore Sturgeon écrit sur le livre, mais encore parce que celui-ci, qui est publié par l'UNESCO, peut être obtenu à l'adresse suivante : *Place de Fontenoy, Paris 7*e, *France*. Remarquons toutefois que Theodore Sturgeon, écrivant à l'adresse en question pour demander des renseignements complémentaires, ne reçut pas de réponse à sa lettre.

Le livre s'intitule *Source book for science teaching* (approximativement,

Livre de référence pour l'enseignement de la science) et il contient apparemment les instructions pour plus de 700 expériences pouvant être réalisées avec du matériel de tous les jours. Theodore Sturgeon a illustré de sa blanche main (1) quelques-unes des descriptions qu'il donne dans son article. Il y a, par exemple une balance ultra-sensible qui n'exige qu'un bouchon de liège, un morceau de bois, de bouts de verre, deux épingles et une aiguille à tricoter. Tout cela est extrêmement ingénieux, et le texte de Theodore Sturgeon donne envie de parcourir le livre. La question qu'on peut poser à ceux qui ont publié celui-ci n'en demeure pas moins : pourquoi, après avoir accompli un bon travail, ne pas se donner la peine de mieux le faire connaître ?

Rien de commun avec la science-fiction, a-t-il été noté plus haut. Pourtant, Sturgeon fait une remarque qui laisse rêveur, et qui pourrait fournir le commencement d'un sujet de nouvelle : imaginez, dit-il en substance, ce que le monde eût pu devenir si Newton, Leonard de Vinci ou Eratosthène avaient pu disposer d'un tel ouvrage...

Demètre Ioakimidis

(1) Précisément parce qu'on n'a pas répondu à sa demande concernant l'autorisation de reproduire certans des dessins originaux.

Fanactivités

Quatorze fanzines, ce dernier semestre (et les fanéditeurs se plaignent de ce que mes « *Fanactivités* » ne paraissent pas assez souvent, mais pour les alimenter tous les, disons trimestres, il en faudrait plus, n'est-il pas vrai ?) : un uméro de *K. O.*, un du *Jardin Sidéral*, six de *Lumen* (presque la moitié pour un seul homme), trois de *Nocturne* ; à quoi il faut ajouter les nouveaux-nés, deux du *Scarabée*, un de *Lunatique* et un de *Sol III*. Quant à *Ailleurs*, sa publication est arrêtée et le Club Futopia dissous. Qu'on se le dise, il ne reste plus qu'un Club pour les amateurs de science-fiction d'expression française, le « Cercle Littéraire d'Anticipation » dirigé par Jacques Ferron, 24 cité Maunoury, *Lucé* (E. & L.) ; pourtant, aux dernières nouvelles, Claude Dumont, 15 bd Fosse, *Méricourt* (P. d. C.), lance le « Cosmorama-club », il apparaît donc que l'on aura toujours le choix. La Bibliothèque Futopienne cependant continue ses activités et offre actuellement, en prêt dans le monde entier, plus de 4000 volumes et revues en français, allemand, anglais et italien ; adresse : Mme Martine Thomé, Primerose 38, *Lausanne* (Suisse).

A tout seigneur et selon l'ordre alphabétique, c'est *Chaos* qui mène : le numéro 7 s'ouvre sur une « *Comptine pour grands enfants* » de Joachim Goetzinger, qui vaudrait d'être adoptée par les futurs astronautes ; à quoi s'ajoute immédiatement, en un vieulx Françoys approximatif (pas plus à vrai dire que cestuy de Balzac ès Contes drolaticques) mais moult efficaice, un jugement en règle de Jacques Fer-Rond, broninghegarou, sorcyer, hérétique et relaps, composé par Messire Pierre Brunehaut à la suite du libelle diffamatoire du dit Ferron daté du 1er février 1963. Nous y étions, et nous avons bien ri : du libelle et de sa réponse, donc... Puis vient la suite du « *Dictionnaire F. S. F.* » de Michael Marsh (lettres G à O), toujours aussi remarquable. Un joli conte de Suzanne Malaval, « *Les Mochetous* », et Jacques Herment, toujours aussi fort dans « *Mort d'un cadavre* » (un collaborateur de choix, cet homme) ; il faut ajouter Gil Roc, contant en poète l'histoire du dernier des poètes, et deux très beaux textes de Marcel Battin et de Georges Gheorgiu (« *Péri en mer* » et « *Trouver la Ville* »). En définitive, ceux des lecteurs d' *Ailleurs* qui ne tiendraient pas à s'inscrire à un club, je ne peux mieux les conseiller qu'en leur enjoignant de s'abonner à *Karellen-Orion*. Et rompez !... Ah ! ne pas oublier, aussi, un admirable hors-texte de Victor Lefebvre, « *Les voix du passé* ».

Le Jardin Sidéral, à présent : dans ce numéro double 12-13, on peut glaner quelques fleurs. Il s'ouvre sur un article honnête de Claude Elsen, « *Une mythologie du futur : la science-fiction* », repris d'*Ecrits de Paris*, article malheureusement partiel et qui, parfait pour un très large public, n'apprendra strictement rien à l'amateur. Puis un conte de Jean Ray qui n'ajoute rien à sa gloire, d'autant qu'il est agrémenté de jolies petites fautes de français dont on doute qu'elles aient été dans l'original. Heureusement, un rondeau excellent de Marie-Louise Perot, « *Krrk, le Martien* », aère soudain le haut d'une page, très pur de style et d'inspiration. Si le quart des

poèmes du *J. S.* était de cette qualité... De même, il faut signaler un conte « mythologique » d'Henri Bassis, « *Le conseil des astronautes* », qui a cet intérêt rare de ne pas prendre le lecteur pour un idiot : pas d'explication superflue à la fin. Si l'on compte à l'actif de ce numéro des notes de lecture sur la SF italienne, par Gielle, à propos de la 2e anthologie « *Interplanet* » et de quelques ouvrages traduits en italien et pas encore en français, qui, contrairement à l'article d'Elsen, apprendront quelque chose au lecteur spécialisé, ainsi qu'une exploration intéressante du subconscient de Jacques Ferron par lui-même sous le titre de « *Le premier monde* », cela fait un ensemble valable, d'où la sottise, pour la première fois, est totalement absente (il est vrai que l'honorable directeur du C. L. A. en avait fait ample usage peu avant dans deux pages excrétées sur l'ensemble du fandom français ; le fandom français s'est essuyé et désinfecté, et Ferron est soulagé, on en verra le résultat à la fin de cette chronique). Mais, hélas, la typographie est toujours aussi détestable. Devra-t-on désespérer ?... Quatre illustrations en pleine page de Rêva Rémy, Jehan Gaudry et Victor Lefebvre ne contribuent pas peu à l'impression en tout cas positive.

De *Lumen*, nous avons maintenant six nouveaux numéros, où le meilleur côtoie le pire. Il est infiniment regrettable que la suggestion émise dans mes « *Fanactivités* » précédentes (construire, à plusieurs, un Mars imaginaire qui se tienne) n'ait pas été suivie : il s'ensuit que Claude Dumont a dû assumer presque à lui seul la rédaction de son fanzine, puis abandonner l'idée. Pas le fanzine, heureusement ; il a le feu sacré, c'est visible (pour sortir, avec si peu d'aide, sept numéros en moins de huit mois, il *faut* qu'il l'ait) mais personne n'est inépuisable et la solitude est souvent dangereuse. C'est pourquoi, sans doute, on ne peut noter au début un progrès dans *Lumen* (non plus qu'une régression, du reste) ; les numéros se suivent, il y a de bonnes choses, surtout, à mon goût, les « *Nouvelles de Mars* » ou « *La vie martienne* » qui ont à présent disparu ; pour compenser, dans le N° 6, « *La page scientifique* », excellente extrapolation de Jacqueline Osterrath. Il y en a aussi d'exécrables, notamment « *Le...* », par Untel, « *La...* », par Unetelle. Le contenant, par contre, la présentation, est en net progrès. La reproduction à l'alcool, lorsqu'elle est utilisée avec toutes ses ressources, n'est pas quoi qu'on en pense inférieure à la ronéo : elle permet même plus facilement l'emploi de la couleur... De toute façon, *Lumen* apparaît comme le plus fanzine des fanzines français, et c'est un titre de gloire.

Et *Lunatique ?* un nouveau venu, mais qui bénéficie d'emblée du nom de son éditrice, Jacqueline Osterrath, bien connue des amateurs. Le N° 1 est prometteur, encore qu'on ne puisse vraiment préjuger de la suite puisqu'il est conçu comme exception, entièrement rédigé par l'élément féminin du fandom français. Bien des noms inconnus, ici, à côté de Jehanne Jean-Charles, de l'omniprésente Suzanne Malaval, de Julia Verlanger, d'Yvonne de Brémond d'Ars (de *Lumen* à *Lunatique* il n'y a pas loin) et, bien sûr, de Jacqueline Osterrath, qui commence son éditorial par ces mots :

« Lunatique » *en est à son premier quartier.*

Atteindra-t-il un jour l'orbe de la pleine lune, propice aux loups-ga-

rous, vampires et autres créatures d'outre-monde et d'ailleurs ? »

Pour moi, il n'y a pas le moindre doute, si les nouvelles de ce numéro illustrent un premier quartier, la pleine lune sera d'un éclat insoutenable. Une faiblesse notable, pourtant, les revues de livres : ces dames n'ont visiblement pas l'esprit critique. Il est vrai que bien des hommes, à commencer par votre serviteur, ne l'ont pas non plus.

Et voici *Nocturne,* de Maxim Jakubowski. Dans le N° 8, terriblement handicapé par les multiples fautes de frappe (à croire que Jakubowski ne relit pas ses stencils avant de les extraire de sa machine ou ignore l'existence du vernis correcteur), une excellente étude de Daniel Drode, « *Poésie et prophétie* » (qui a paru le même mois dans le N° spécial du *Scarabée*), des tas de dessins des meilleurs dessinateurs anglais, Atom, Terry Jeeves, Bjo (elle, elle est américaine) qui ne sortent malheureusement pas tous très bien, et des nouvelles de Gil Sartène, Bruno Magnant, Maxim Jakubowski et E. C. Tubb. Dans le N° 9, Arthur C. Clarke, pas moins (avec « *L'étoile* »), Yves Dermèze sur la querelle fanique, Serge Hutin (« *Gustav Meyrinck* »), Jacques Herment, Michel Demuth, Gilbert Suberroque et Jakubowski. A propos de ce dernier, qui assume les traductions, je me demandais depuis longtemps pourquoi elles étaient si étranges à lire, comme si elles étaient demeurées dans leur langue originelle... Mais c'est que Jakubowski est anglais et continue, visiblement, à penser en cette langue. Espérons que la traduction de son anthologie sera soigneusement revue, un anglicisme en français, c'est charmant, mais point trop n'en faut et il vaut mieux, dans le cas présent et si l'on peut, lire de Clarke, « *The Star* » que « *L'étoile* »... Enfin le N° 10 est une belle lettre de l'éditeur au lecteur, ça ne s'analyse pas.

Le Scarabée, lui, est à l'opposé de *Nocturne ;* si ce dernier est franchement salopé et sympathiquement dénué de complexes, *Le Scarabée* est un fanzine de luxe. Couverture imprimée en deux couleurs, hors-textes qui sont, sans doute, des pièces uniques (composés pour chaque exemplaire, j'entends), bref, une présentation tout à fait exceptionnelle et qui vaut à elle seule les 2 Fr 50 qui coûtent chaque numéro, outre que ce n'est pas de l'art au rabais ; la mise en page, aussi, est très soignée, ce qui est rare dans les fanzines où l'on a plutôt tendance à utiliser toute la place (question de frais, évidemment).

Aux sommaires, Brian Aldiss, Jean Michel Panas, Daniel Drode, Maxim Jakubowski, Michel Ehrwein, Suzanne Malaval, Michel Demuth, Jacques Sternberg, Gil Sartène, Stefan Wul et Serge Hutin, pour ne citer que les plus connus (j'y suis aussi, pour tout dire). Le N° spécial s'ouvre sur une enquête à propos de la science fiction, incomplète mais dont chaque élément est intéressant (surtout en ce qui concerne les textes d'Aldiss, qui parle de l'originalité, de Drode, et la critique trop gentille que fait Jakubowski du livre d'Amis), enquête suivie de quelques nouvelles dont il n'y a pas grand'chose à dire. Du N° 1 se détachent (après la mise hors-concours du « *Petit Précis d'Histoire du Futur* » de Sternberg) un très beau poème de Stefan Wul et deux courtes nouvelles de Gil Sartène et d'Albert Rebray.

Bref, et quoi qu'il en soit des goûts de chacun, il est à peu près impossible que, d'une façon ou d'une

autre, *Le Scarabée* ne plaise pas à la majorité des fans.

Enfin, *Sol III* N° 5 (mais il n'a pas dû y avoir de N°s 1 à 4), édité par le C. L. A. Sous une couverture admirable de Victor Lefebvre et agrémentée de fort belles utilisations de gravures anciennes dont les personnages sont nantis de « ballons » circonstanciés, ainsi que de petits dessins signés Lezcano, c'est une auter version de la Grande Guerre Fanique que nous présente H. H. Browning. **Meilleure à mon avis que** celle de Pierre Brunehaut, dont elle est la réplique, en ce sens qu'elle est présentée sous la forme d'une épopée de science-fiction remarquable en soi (même si on n'en saisit pas toutes les finesses), et aussi, surtout peut-être, parce qu'y est entièrement absent tout esprit vengeur et mesquin. On se demande vraiment ce qu'attend Browning pour écrire un roman ou publier ses nouvelles, dont la plupart sont fort bonnes.

Pierre Versins

---

1) **Ailleurs** : publication arrêtée.
2) **Chaos (Karellen-Orion)** N° 7 (avril 1963), 34 pp. ; Marcel Battin, 13 rue de la Balance, **Toulouse** (Hte-Gne) et Georges Gheorghiu, 25 rue Belin, **Reims** (Marne). — Fr 10,00 par an (4 N°s), CCP Gheorghiu : Paris 3367-25.
3) **Le jardin sidéral** N°s 12-13 (mars-juin 1963), 76 pp. ; Jacques Ferron, 24 cité Maunoury, **Lucé** (E. & L.). — Fr 7,50 par an (6 N°s), étranger Fr 10,00 CCP Paris 7424-12.
4) **Lumen** N°s 2, 3, 4, 5, 6 et 7 (février, mars-avril, mai, juin, juillet et août-septembre 1963), 12, 15, 18, 20, 25 et 35 pp. ; Claude Dumont, 15 bd Fosse, **Méricourt** (P. d. C.). — Fr 20,00 par an (12 N°s). Pour la Belgique : Marie-Louise Gervois, 19 rue Henri Maus, **Liège.**
5) **Lunatique N° 1** (septembre 1963), 35 pp. ; Jacqueline Osterrath, 5929 **Sassmanshausen,** Allemagne. — Fr 10,00 pour 6 N°s, à J. Osterrath, 11 rue Edmond Roger, **Paris XV**, CCP 13700 06 Paris.
6) **Nocturne** N°s 8, 9 et 10 (février, mai et septembre 1963), 46 45 et 8 pp. ; Maxim Jakubowski, 22 rue Robert Houdin, **Paris XI.** — Fr 10,00 par an (5 N°s).
7) **Le scarabée N°s** spécial et 1 (février et avril 1963), 50 et 46 pp. ; Jean-Claude Chabel, 1 rue des Pervenches, **Bagneux** (Seine). — Fr 12,00 pour 6 N°s, à Albert Rebray, 59 av. Rouget-de-Lisle, **Vitry-surSeine** (Seine), CCP Paris 16.243.49.
8) **Sol III** N° (août 1963), 26 pp. ; V. **Le jardin sideral,** ci-dessus. dont c'est un supplément. **Fr** 3,00 pour les non-adhérents.

L'écran à quatre dimensions

Comment servir l'homme

Pour moi, le cinéma, ce n'est pas une tranche de vie, mais une tranche de gâteau.

Alfred Hitchcock (1)

Le dernier film de Hitchcock se rattache à un genre assez dédaigné du cinéma pendant la plus grande partie de son histoire, et très en vogue depuis un an ou deux : témoins **Le procès** d'Orson Welles, **L'ange exterminateur** de Bunuel, et le méconnu **Barabbas** de Richard Fleischer. La recette en est simple : 1° On met le spectateur en contact avec une logique rigoureuse, mais paradoxal (K ne sait pas et ne saura jamais de quoi on l'accuse, les personnages de **L'ange exterminateur** ne peuvent pas sortir du salon, Barabbas ne peut pas mourir) ; 2° Ayant ainsi semé le trouble et l'inquiétude au sein du public, on lui refuse toute justification rationnelle (ce serait alors de la science-fiction) ou mythique (ce serait du fantastique).

A ce stade de la définition, il est clair que si la formule est neuve au cinéma, elle ne l'est pas en littérature, puisqu'elle englobe quelque chose comme les deux tiers du roman et du théâtre modernes. Les lecteurs de **Fiction**, entre autres, en consomment tous les mois dans la rubrique des nouvelles dites « insolites ». Je crois pourtant que cette dénomination serait en porte-à-faux, appliquée aux films en question. Le dépaysement n'est pas tout, il y a aussi le mystère — et tout l'art de la nouvelle insolite consiste justement à attiser une question pour la laisser sans réponse au dernier moment ; mais ce qui est normal dans un court récit ne l'est plus dans un film d'une heure et demie : quelque part, il faut soulever un coin du voile, et faire au moins pressentir la signification du paradoxe. Les films cités plus haut ne comportent pas d'explication au niveau des événements ; ils en ont une, fortement marquée, au niveau des intentions. C'est pourquoi il me semble, tout compte fait, que le mieux serait de parler de **cinéma allégorique**.

Les oiseaux sont donc un film allégorique, une fable, une de ces histoires à dormir debout dont les ermites chenus tirent toutes sortes de moralités à l'usage des petits enfants. Un jour, les oiseaux deviennent méchants ; ils constituent des bandes organisées et fondent sur les humains pour les tuer à coups de bec. C'est tout. On peut difficilement trouver un argument plus simple, et pourtant il pose bien des problèmes.

Contentons-nous d'abord de la donnée brute, sans faire d'exégèse (**ouf, soupire le lecteur ; mais patience, patience...**) Il y a dans cette histoire un ou deux thèmes familiers aux amateurs de SF, et Hitchcock ne se fait pas faute de les aborder, sinon de les traiter à fond. Il y a d'abord le thème du « jour où la Terre cessa

(1) Dans un entretien publié par **les Cahiers du Cinéma »**, n° 102

d'appartenir aux hommes » : c'est dans la scène de l'hôtel surtout que Hitchcock s'y est engagé, montrant une série de catastrophes diverses engendrées par les attaques des oiseaux. Il aurait pu aller plus loin et montrer de proche en proche, par l'enchaînement des effets et des causes, la désorganisation totale de la société à l'échelle planétaire. Mais ce n'était pas son propos, et il a bloqué presque toutes les extrapolations dans la scène de l'hôtel et dans quelques séances d'écoute à la radio. Il ne s'intéresse pas vraiment aux variations sur le leitmotiv (ce qui est la démarche la plus courante en SF), mais au leitmotiv lui-même.

C'est donc la peur des oiseaux qui fournit la texture du film. Nous y reconnaissons un autre thème SF (et fantastique) bien connu, celui de « l'espace mortel ». Tout change pour les héros, suivant qu'ils sont en plein air ou dans une maison ; dans le deuxième cas, le problème des ouvertures devient capital, et la scène où l'on voit Rod Taylor clouer des planches aux fenêtres, attacher une poignée de volet ou faire du feu dans la cheminée est à cet égard une des plus impressionnantes du film. Tout le sens de l'univers se contracte en quelques objets très simples, tels les clous et le marteau qu'il transporte partout dans ses poches : c'est la définition même du cauchemar. Pourtant ce thème, visiblement plus cher à l'auteur que le précédent, n'a été développé réellement lui aussi que dans une seule scène, l'avant-dernière du film. Que peut-on en conclure, sinon que Hitchcock n'a pas vraiment cherché à faire de l'insolite ? Je crois en fait qu'il en a mis dans son film comme un ingrédient parmi d'autres, parce qu'il se sait parfaitement capable d'en faire et qu'il est passé maître dans les dosages trop habiles. Mais l'insolite supporte-t-il le dosage ?

Sans doute est-il temps de l'avouer, je crois que Hitchcock a commis une grosse erreur avec ce film, la première peut-être qu'il ait commise depuis bien longtemps. Il a voulu faire un film à suspense, comme d'habitude, et le suspense est impossible avec une donnée allégorique. Dans **Le procès**, il ne faut pas dix minutes au spectateur, quel que soit son niveau intellectuel, pour comprendre que la machine qui s'est mise en route contre K ne s'arrêtera plus ; dans **L'ange exterminateur**, on sait tout de suite que l'entrée du salon est devenue infranchissable. Dans le film qui nous occupe, tout le monde est vite convaincu que les oiseaux vont devenir mortels, et ceci d'autant plus que les gens sont généralement au courant avant d'entrer au cinéma. Il est vain de ruser avec une donnée de ce genre, et de vouloir la livrer par petites doses : c'est prétendre diviser l'absolu, ou compter les points d'une ligne droite. Pourtant Hitchcock a donné à son suspense une forme absolument linéaire, plus linéaire peut-être que dans aucun autre de ses films. Il en résulte des passages regrettablement agaçants, comme ces petites giclés d'oiseaux à la fin de chacune des scènes d'exposition (et Hitchcock d'avouer, dans l'entretien publié par les **Cahiers du Cinéma**, que c'est pour faire patienter le spectateur !). Je trouve que c'est une erreur caractérisée : l'auteur nous invite à nous demander ce que les oiseaux vont faire, alors que nous nous demandons seulement pourquoi ils le font (et le plus triste, c'est que c'est précisément ce que veut Hitchcock !).

Ce n'est pas le seul malentendu. Si les oiseaux deviennent par hypothèse des meurtriers, il n'est pas normal de leur laisser épargner des gens : comment comprendre un joueur qui désobéit à la règle qu'il vient de poser lui-même ? Je me suis demandé, bien sûr, si leur comportement ne pouvait pas avoir d'explication au niveau symbolique. Et il est de fait qu'on trouve des explications, de temps en temps : par exemple leur expectative menaçante près du cadavre de l'institutrice, ou dans l'image finale, sont directement liés au destin des personnages principaux et font partie de leur itinéraire spirituel. Ce n'est pas le cas, en revanche, dans nombre d'autres scènes : pourquoi Tippi Hedren, seule dans sa cabine téléphonique, est-elle entourée d'une menace mortelle, et parvient-elle à en sortir quand Rod Taylor arrive ? Sauf erreur ou obtu-

sité particulière, il me semble que Hitchcock n'a nullement cherché ici à vanter les bienfaits de la solidarité, mais qu'il s'est tout simplement intéressé à la scène terrifiante et métaphorique de la cabine téléphonique, sans s'inquiéter particulièrement de la manière dont son héroïne y entrait ou en sortait. Détail mineur ? Non, puisqu'il aboutit à rendre le comportement des oiseaux incohérent et ininterprétable **dans l'ensemble du film.** De pareilles chevilles, chez l'auteur de **Psychose**, sont tout à fait déconcertantes — et d'autant plus nuisibles que l'insolite, il faut le répéter, requiert une logique rigoureuse, à la mesure du paradoxe initial.

Enfin la donnée recélait des contraintes techniques dans lesquelles Hitchcock a, si je puis dire, laissé des plumes. Il était difficile de représenter avec vraisemblance l'agression des oiseaux. L'auteur a employé concurremment nombre de méthodes compliquées, sur lesquelles nous avons été abondamment renseignés par diverses interviews. Si nous passons sur les détails techniques, ces méthodes peuvent se ramener à deux principales : 1° superposer des images d'hommes et des images d'oiseaux ; 2° utiliser des oiseaux dressés à fondre effectivement sur les hommes et à les mordre. Cette formule, la seule réaliste, ne permettait d'employer qu'un nombre limité d'oiseaux, si bien que Hitchcock, la plupart du temps, a usé des deux à la fois. Il est clair qu'en homme habitué aux mirages du cinéma, il a dû se dire : « Le reproche que tous les spectateurs font à ce genre de scènes, c'est que les acteurs n'y souffrent pas **réellement.** J'aurai donc une vraie morsure, que tout le monde pourra voir ; et brochant sur le tout, une multitude d'oiseaux rapportés. On y croira. » En fait, c'est le contraire qui se produit dans la plupart des cas. Ce n'est pas tant à cause des transparences, quelquefois très voyantes en dépit de leur perfection formelle (la scène des moineaux par exemple m'a gêné : les moineaux n'avaient pas d'ombre), mais enfin les amateurs de cinéma fantastique endurent bien pire quotidiennement ; non, la véritable raison, c'est que sur l'image finale les oiseaux volent n'importe comment, ce qui oblige les acteurs à faire n'importe quoi sur l'image antérieure. Dans les scènes les plus sobres (comme celle des moineaux), il en résulte une impression de désordre qui doit correspondre assez bien aux intentions de l'auteur. Dans d'autres au contraire, comme celle de la fuite des enfants sur le chemin de l'école, ou celle du martyre de Tippi Hedren, il en résulte une impression d'écrasante monotonie, et la raison en est limpide : Hitchcock ne pouvait pas **développer** la scène, il ne pouvait que la **prolonger.** Et tout cela parce que ses oiseaux manquent de finalité ou, si l'on préfère, parce qu'ils sont de mauvais acteurs.

Faut-il en dire autant des femmes enfermées de la scène finale, qui ont un comportement assez semblablement incohérent ? Je crois plutôt que le coupable est ici l'auteur, qui ne s'est pas rendu compte, pour une fois, que le désordre n'a rien d'esthétique. Il a été mieux inspiré par le personnage de Rod Taylor plantant des clous : la menace est bien plus terrible, si l'on y trouve une riposte sans envergure, que si on ne fait rien du tout ; et cette logique minutieuse, visant uniquement à retarder la défaite, n'est pas sans rappeler parfois Buster Keaton.

Voilà bien des réserves sur ce film, et qui jusqu'à présent se sont cantonnées dans l'art de ficeler les paquets. Je suis un peu surpris d'en avoir tant à faire, à propos d'un artiste aussi consommé que Hitchcock. Pourtant le fond du problème n'est pas là. L'exploitation d'une donnée insolite, qu'elle soit plus ou moins réussie ou manquée dans le détail, n'a de sens que par rapport à la signification que l'auteur cherche à conférer à cette donnée. Si le puzzle, tel que nous l'avons sous les yeux, reproduit concrètement une abstraction définie, nous aurions mauvaise grâce à ne pas le juger en fonction de ce processus symbolique.

Or la démarche du film, à cet égard, est assez claire. La première partie raconte une histoire tout à fait réaliste entre plusieurs personnages, et son intérêt réside dans la peinture

des rapports humains. Les oiseaux interviennent tardivement, et l'apocalypse promise est tout juste amorcée quand survient la fin du film. S'agit-il d'un cataclysme extérieur utilisé pour nouer le drame, dans la bonne tradition, en restituant chacun à sa vérité personnelle ? En partie, mais pas uniquement : le cataclysme a bel et bien une signification morale, et les oiseaux sont là pour punir. Mais qui dit vengeur dit forfaiture initiale : c'est dans l'introduction réaliste que le drame s'est noué. Tout le film en fait se maintient malgré les apparences dans ce registre réaliste, et l'histoire ne cesse pas de se dérouler entre humains. Les oiseaux ne sont pas le fait nouveau initial sur lequel Hitchcock bâtit son drame ; ils sont un simple décor de la culpabilité, dans lequel les personnages s'enfoncent progressivement. Finalement ils se retrouvent agenouillés devant un absolu monstrueux, timides et craintifs, et pardonnés sans doute — jusqu'à la prochaine incartade. Le vrai film allégorique (celui qui traiterait des rapports des hommes et des oiseaux) peut commencer. Hitchcock a renoncé à traiter ce sujet, dont il a reculé l'exposition jusqu'à l'extrême fin de son film. J'en conclus que son canevas ne convenait pas à son propos — ce qui explique beaucoup des impasses formelles constatées au début de cet article.

Ce malentendu supplémentaire est d'autant plus regrettable que les rapports humains, dans ce film, sont tout à fait passionnants. Une allégorie manquée encadre un drame très réussi, réussi au point que j'en veux beaucoup à Hitchcock de ralentir sa locomotive par tant de wagons vides. J'y ai trouvé personnellement beaucoup de lyrisme, de ce lyrisme auquel notre cinéaste avait à peu près renoncé entre **Under capricorn** et **Vertigo,** et qui refleurit si heureusement dans son œuvre actuelle. Une intrigue tout à fait banale acquiert peu à peu, de par la complexité des personnages, une importance et un prestige extraordinaires. Hitchcock nous livre ici pour la première fois une histoire qui est à peu près uniquement une histoire de femmes : une série de jeux de miroirs agréablement subtils relie Tippi Hedren à la mère, à l'institutrice, à la petite fille, quelquefois même à une longue théorie de femmes réunies dans un couloir (dont une l'accuse d'être le diable) ; entre elles circule Rod Taylor, son marteau à la main, toujours occupé à clouer des planches pour les protéger des oiseaux, mais qui au fond ne demande qu'à les emmener à l'hôpital. Tout ce petit monde est gentil comme tout, et je n'arrive pas à croire que Hitchcock ait voulu nous le rendre odieux.

Si l'auteur n'est pas très convaincant quand il décrit l'abjection humaine, il l'est pleinement, au contraire, quand il plaisante au passage sur la faiblesse de l'homme, et notamment sa propension à l'erreur. Les commentaires que ses personnages font les uns sur les autres ne sont qu'une longue série de quiproquos, depuis la controverse sur le prénom de la petite fille jusqu'aux informations données à la radio. Hitchcock excelle dans ces notations de nonsense, dont le point culminant est la grande scène de l'hôtel, très thurberienne de style. Mais les meilleurs gags se trouvent peut-être dans les utilisations humoristiques des oiseaux au début du film : quand Tippi Hedren décrit l'aspect probable de l'oiseau isolé dans sa cage à la saison des amours, elle passe devant une cage où justement... mais ces choses se montrent, elles ne se racontent pas.

Jacques Goimard

LES OISEAUX (The birds), film américain d'Alfred Hitchcock. **Scénario :** Evan Hunter, d'après une nouvelle de Daphné du Maurier. **Décors :** George Milo. **Costumes :** Edith Head. **Dressage des oiseaux :** Ray Berwick. **Interprétation :** Rod Taylor, Suzanne Pleshette, Jessica Tandy, Tippi Hedren, Veronica Cartwright, Ellen Griffies, Charles Mc Graw. **Images :** Robert Burks. **Effets spéciaux :** Lawrence A. Hampton. **Montage :** George Tomasini. **Son :** Bernard Herrmann.

Notules

Maciste contre les géants est, en quelque sorte, le contraire des **Sept Mercenaires** (ou **Samouraïs**). Sept gladiateurs de Rome, d'une force et d'une méchanceté indescriptibles, sont recrutés par un noble ambitieux pour fomenter un coup d'état dans un royaume d'Asie Mineure (qui par ailleurs s'appelle Marsabad). Seulement Maciste est justement un paysan de ce royaume...

On pourrait distinguer sans trop de mal, chez les réalisateurs de péplums, les ploucs et les hommes d'esprit. Michele Lupo appartient nettement à la deuxième catégorie. Non que ses **Géants** soient débordants de métaphysique : il s'est contenté de filmer un scénario bravement conventionnel, sans chercher à le transcender à tout prix. Mais s'il s'attarde au niveau des colifichets, c'est pour les mignarder avec un raffinement extrême. Un art très cinématographique se trouve poussé ici jusqu'à des frontières nouvelles : celui des grosses bagarres. Et pourtant, que de précurseurs fameux, que de Tourneur, de Siodmak, de Cottafavi et de Hathaway, sans parler des méconnus Jesse Hibb ! Lupo est visiblement taillé dans le même séquoia que ces bretteurs de choc : sa mise en scène est celle d'un gagman qui serait maître d'armes, ou inversement ; et les futures anthologies du fantastique musculaire ou de l'humour brutal puiseront là plus d'un bon morceau. L'abondance de ces passages n'a d'ailleurs rien de surprenant, puisque le film entier est construit là-dessus, mais leur qualité est tout à fait inhabituelle, et plus encore leur conviction : le bon Mark Forest a dû suer pour ce film tous les litres économisés dans les précédents, et l'expiation lui fait beaucoup de bien (au point que son personnage frôle le plausible — ou du moins ce plausible qu'on est en droit d'attendre dans un péplum).

Le reste du film n'émerge pas toujours nettement d'une gamme de gris un peu restreinte. Signalons pourtant quelques suavités assez recherchées, en particulier dans le jeu de Scilla Gabel : sa manière de cajoler une porte derrière laquelle se trouve sa sœur, ou de renoncer (après un dur combat intérieur, et à la satisfaction générale) à embrasser Erno Crisa, sont des gestes à regarder les yeux mi-clos. Le tout est de ne pas glisser du nirvana dans la torpeur complète : car ce péplum, comme la plupart de ses confrères, a le tort de n'être un péplum que par moments, et de faire appel, pour le reste, à des recettes dont la banalité ressort trop bien sur les taches d'insolite qui parsèment le film. Mais un être humain normalement constitué survivrait-il à quatre-vingts-dix minutes de péplum à dose allopathique ? Comme disait Frédérick Lemaître : ce serait une expérience à tenter.

J. G.

MACISTE CONTRE LES GEANTS, film italien de Michele Lupo. **Scénario** : Lionello de Felice, Ernesto Guida. **Interprétation** : Mark Forest, Scilla Gabel, Jon Chevron, Vittorio Sanipoli, Erno Crisa, José Greci, Germano Longo, Dan Vadis. **Images** : Guglielmo Mancori. **Montage** : Alberto Gallitti. **Musique** : Francesco de Mazi.

Persée l'invincible est un film qui n'a guère de points communs avec le précédent, sinon l'appartenance à un même genre (le moins homogène de tous les genres). Il s'agit cette fois de l'adaptation d'une légende grecque bien connue — adaptation très infidèle, et c'est bien dommage : comment un cinéaste peut-il renoncer de gaieté de cœur à montrer Andromède ligotée sur un rocher, le monstre marin abattu à coups d'armes magiques, la délivrance de la belle captive par le héros consumé

d'amour ? Une des plus regrettables tares de certains péplums est sans doute l'encombrement des scénarios par des intrigues politiques toutes faites : cette tare est généralement plus sensible dans les péplums historiques, mais ici on a trop renoncé à la donnée mythologique initiale.

Pourtant ce film peu sapide vaut d'être vu pour l'imagination plastique qui s'y déploie dans certaines scènes. Le décorateur est un homme de goût, et il n'est pas jusqu'à son monstre des marais qui n'échappe, au moins en partie, à l'habituel registre du Guignol. Mais le clou du film, c'est la vallée des pétrifiés, où tout un peuple de statues mélancoliques émerge, non pas de l'ombre, mais d'une lumière de plein midi, à peine troublée par une brume invisible où se meut subrepticement Méduse : c'est très précisément à certains tableaux de Salvador Dali que nous fait penser non seulement le paysage, mais le montage lui-même, qui triomphe très habilement de l'inévitable contradiction entre les plans généraux et les plans rapprochés. Quant à Méduse, loin d'être un monstre de convention, c'est une authentique créature de cauchemar, une des plus élégamment spectaculaires que nous ayons vues depuis la première croisade : rien que pour cette horreur, dûe sans doute à l'étroite collaboration de quinze psychanalystes ressemblant à Vincent Price, le film vaut le pèlerinage.

Est-il bien utile de parler du reste ? Du thème dilapidé de la déesse pétrifieuse, une bien belle idée surnage : celle des statues réveillées par la mort de Méduse et qui, paralysées par la peur de vivre, restent dans leur gangue de pierre, très longtemps, avant de se décider. Le reste est souvent faible, encore qu'on puisse par moments soupçonner chez l'auteur un petit talent de paysagiste, peut-être démarqué des **Titans** dont nous reconnaissons au passage les panoramiques sur une chasse à courre et les statues baroques dans des parcs (et dont nous reconnaîtrions la mort de Méduse si elle n'avait été empruntée par Tessari à l'authentique légende de Persée).

J. G.

PERSÉE L'INVINCIBLE, film italien d'Alberto de Martino. **Scénario** : Mario Guerra. **Interprétation** : Richard Harrison, Anna Ranalli, Arturo Dominici, Elisa Cegani, Leo Anchoriz, Molino Rojo. **Décors** : Enzo Constantini. **Images** : Dario di Palma, Eloy Mella. **Effets spéciaux** : Rambaldi. **Montage** : Otello Colangeli. **Musique** : Carlo Franci.

Directeur : Maurice RENAULT.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Editions OPTA, 96, rue de la Victoire, Paris-9e
Administration : PIG. 87-49. Rédaction : PIG. 27-51
Abonnements et vente :
24, *rue de Mogador, Paris-9e* (*TRI.* 40-56) — *C C P Paris* 1848-38.
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
ÉDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)
Le N° : France, 2,50 F ; Belgique : 35 FB ; Algérie : 285 F. ; Maroc : 2,85 DH.
ABONNEMENTS. — 6 mois : France, 14 F ; Etranger, 15,50 F
1 an : — 27 F ; — 30 F

Dépôt légal : 3e *trimestre* 1963 — *Le Gérant :* M. RENAULT.
Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var)

en bref

Distinction

Pour la quatrième fois, Fantasy and Science Fiction *(édition originale de* Fiction) *remporte le prix du meilleur magazine américain de SF. Cette récompense a été décernée lors de la 21e Convention Mondiale de Science-Fiction, tenue récemment à Washington.*

Un fanzine de perdu...

Mais il s'agit du doyen des fanzines : Ailleurs *(directeur : Pierre Versins). Dans un faire-part sur papier rose, envoyé aux membres du Club Futopia, Versins explique sa décision d'interrompre l'entreprise :* « 1° Je suis un peu las ; 2° l'expérience a assez duré ; 3° les fanzines se multipliant, *Ailleurs* n'est plus un besoin mais un luxe.

...un de retrouvé...

Nous apprenions en même temps la naissance d'un nouveau fanzine : Lunatique, *dû à Jacqueline Osterrath, auteur connu des lecteurs de* Fiction. *Premier numéro entièrement rédigé par des femmes. Voir critique plus détaillée dans la rubrique* Fanactivités *de ce mois.*

...et un nouvel "Ailleurs"

D'autre part Versins n'abandonne pas l'édition. Il annonce au contraire son intention de lancer un Ailleurs *nouvelle série, tout différent du premier. Rien à voir cette fois avec un fanzine. Objet de cette publication :* « Etudier et illustrer les littératures conjecturales romanesques, à l'aide d'articles, de bibliographies, de thématologies, de textes exemplaires, etc. et ceci sur le plan le plus international possible. » *Plus que jamais, Versins devient l'encyclopédiste de la SF.*

Losey et la S.F.

Le dernier film de Joseph Losey, The damned, *comporte des éléments très science-fiction. Qu'on en juge : on y voit un bizarre savant éduquer dans une retraite souterraine un groupe d'enfants totalement coupés du monde extérieur, afin de les embarquer dans un vaisseau spatial, quand surviendra la destruction nucléaire de la planète, et de fonder ailleurs une nouvelle civilisation.*

Tarif des abonnements à « Fiction »

Durée des abonnements	FRANCE Ord.	FRANCE Rec.	BELGIQUE Francs Belges Ord.	BELGIQUE Francs Belges Rec.	SUISSE Francs Suisses Ord.	SUISSE Francs Suisses Rec.	CANADA Dollars Canadiens Ord.	CANADA Dollars Canadiens Rec.	ETRANGER Francs Français Ord.	ETRANGER Francs Français Rec.
6 mois	14	18,20	155	197	15,50	19,70	2,90		15,50	19,70
Un an	27	35,40	300	384	30	38,40	5,50		30	38,40
NUMEROS ANTERIEURS										
Jusqu'au 78 .... le numéro	1,40		20		1,75				1,75	
Du 79 au 107 .... »	1,60		23		2				2,00	
A partir du 108 .... »	2,50		35		3				3,00	
Pour envoi recommandé par paquet de 1 à 15 exemplaires, ajouter	0,70		6		0,50		0,15		0,70	
N.B. — Les numéros 1 à 11, 13, 20, 22, 24, 39, 43 à 46, et Spécial 1, sont épuisés.										
RELIURES										
Frais d'envoi compris ; pour 1 reliure...	5,40		54		4,80		1,20		5,40	
2 reliures .	9,90		99		8,80		2		9,90	
3 reliures .	14,50		145		13		2,90		14,50	
TARIF spécial pour les abonnés										
Frais d'envoi compris ; pour 1 reliure ..	5		50		4,50		1		5	
2 reliures .	9,10		91		8,20		1,80		9,10	
3 reliures .	13,30		133		12		2,70		13,30	

Adressez vos règlements aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador, Paris (9e) (*CCP.* 1848-38).

Nous avons un correspondant qui vous facilitera les opérations de règlement dans les pays étrangers suivants :

BELGIQUE : M. DUCHATEAU, 226, avenue Albert, BRUXELLES 18 C.C.P. 3500-41.

CANADA : LES EDITIONS EUROPEENNES, 55 Bd Charest-Est, QUEBEC 2 P.Q.

SUISSE : M. VUILLEUMIER, 56, Bd St-Georges, GENEVE. C.C.P. 1-6112.